

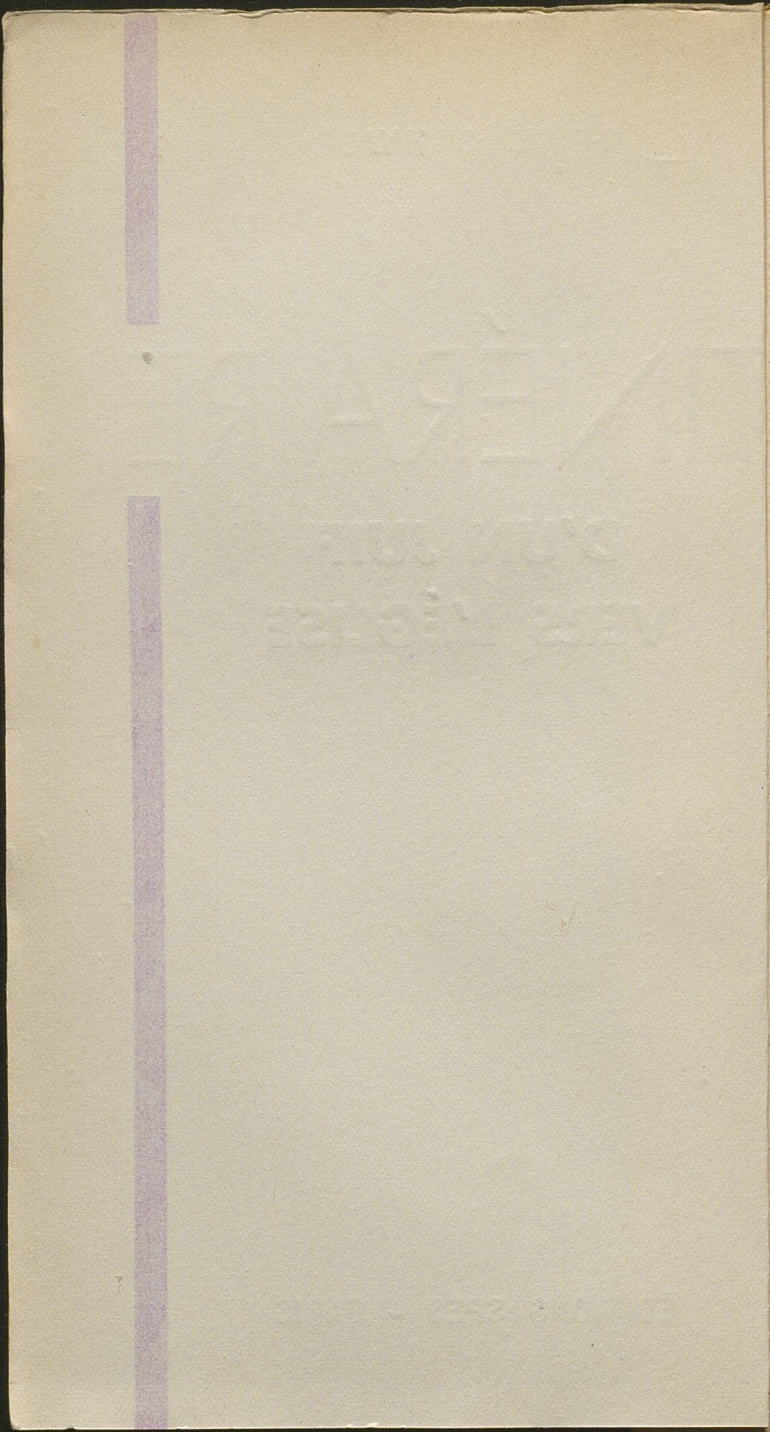
RENÉ SCHWOB

# ITINÉRAIRE

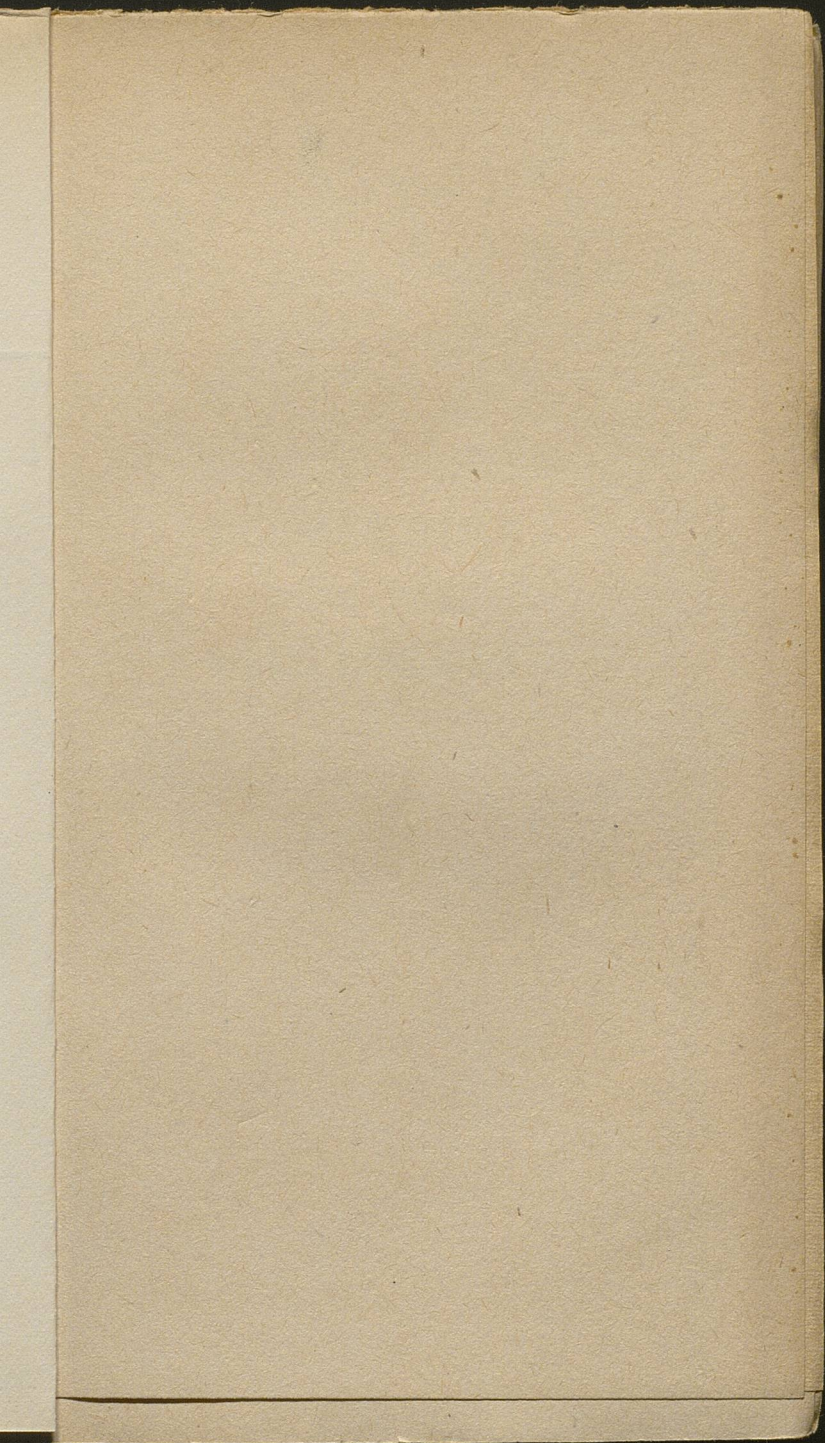
**D'UN JUIF  
VERS L'ÉGLISE**

ÉDITIONS SPES - PARIS

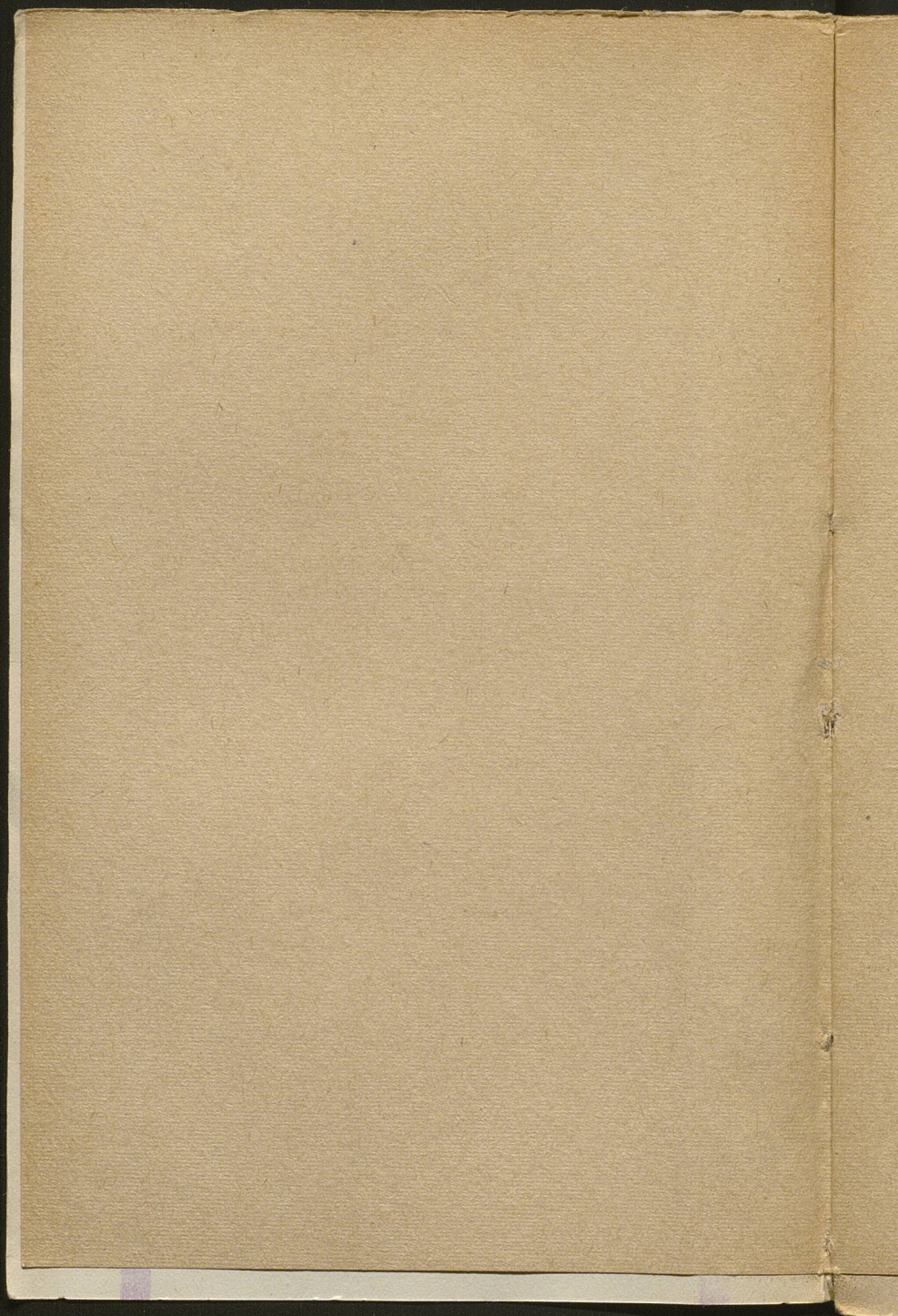














**ITINÉRAIRE**  
**D'UN JUIF**  
**VERS L'ÉGLISE**







1202  
397

RENÉ SCHWOB

**ITINÉRAIRE**  
**D'UN JUIF**  
**VERS L'ÉGLISE**

ÉDITIONS SPES  
79, Rue de Gentilly - PARIS







## AVERTISSEMENT

Les pages qui composent ce volume n'ont d'autre unité que celle de la vie intérieure de l'âme qui les occupe.

Je n'ai pas essayé de les joindre d'un lien artificiel. J'ai préféré laisser à chaque chapitre le caractère d'étape que l'expérience qu'il retrace eut en effet pour moi. Cet itinéraire est donc le récit d'une succession d'étapes plus que d'un trajet continu.

On verra quels voyages il me fallut faire pour entrer en possession des grandes réalités chrétiennes; comme si les quelques haut-lieux désignés par l'Eglise à la piété des foules fussent chargés de refléter et de symboliser ses dogmes sur la terre même.

Je n'ai enfin qu'à peine modifié le ton de causerie qu'affectaient ces récits, de peur de leur faire perdre ce qu'ils pouvaient avoir



de confidentiel — je veux dire ce ton familier qui leur épargne, peut-être, un peu, l'accent prétentieusement apologétique qui, chez un laïc, est souvent insupportable.

R. S.



## DÉCOUVERTE DE DIEU

*A Waldemar George.*

La sainteté seule devrait autoriser un chrétien à parler de ce qu'il nomme sa conversion. Mais la sainteté est précisément exclusive d'une telle entreprise.

Aussi, à défaut de sainteté, ou de complaisance, est-il besoin, pour parler de sa vie intime, de beaucoup de candeur.

Discourir publiquement sur soi a du moins cet avantage de forcer le discoureur à redoubler d'efforts pour être moins inégal à la grande réalité qu'il se permet de proposer aux autres...

Cependant, comment réussir — s'il n'en est jamais d'achevées — à définir la conversion?

Est-ce la rupture accomplie avec la vie antérieure? Mais qu'est-ce qui la mesure?

Est-ce le rejet du vieil homme pour l'en-



gendrement du nouveau — de celui en vue duquel le Christ s'est incarné et par qui l'évolution de la nature se poursuit, au cours même de la vie, au-delà de la nature?

Inutile de dire que ce n'est pas l'humilité qui me fait mettre ceux qui me suivent en garde contre cette éventuelle illusion. Le vieil homme n'est pas mort en moi. Disons donc, pour me justifier devant moi, qu'un converti, ce peut être aussi quelque pécheur qui, tout en en redevenant parfois le prisonnier, n'a plus de goût profond pour ses anciens péchés.

Telle est, je crois, la position de beaucoup de convertis entre la nature et la grâce : il leur arrive de faire ce que désormais ils haïssent, sans accomplir encore, dans sa plénitude, ce qu'ils se sont pourtant, plus ou moins brusquement, mis à chérir par-dessus tout. Un converti, c'est un homme qui peut être encore menacé par son triste passé, mais à qui Jésus a donné la volonté de se relever à chaque chute.

Et ne croyez pas que je fasse seulement allusion à des péchés de chair. Ils ne sont pas toujours les plus graves.

Les péchés de l'esprit — l'orgueil — et cette faiblesse qui nous fait nous délecter dans tout ce qui nous flatte, qui nous fait fuir la pénitence que Dieu commande,



craindre la pauvreté que Dieu lui-même vint pourtant nous donner en exemple, la complaisance à sa propre lâcheté, telles sont quelques-unes des plus dangereuses inclinations à cause desquelles ce qu'il faut bien nommer « un converti » persiste à ne pas se sanctifier. Un homme très lâche — mais qui, maintenant du moins, se connaît tel, et qui rachète cette lâcheté par l'humiliation et le mépris de soi, voilà, quand il n'est pas un saint, ce que peut être un converti.

Je ne sais plus quel humble curé de village, à qui, dans un de mes continuels déplacements, je fus amené à me confesser — au fond de quelle misérable boîte à péchés quel prêtre inconnu me fit un jour judicieusement remarquer: qu'entre un chrétien et un homme du monde, toute la différence tenait dans une imperceptible nuance d'intention, mais qui creuse, entre l'un et l'autre, un abîme infini — la disposition ou l'incapacité à se connaître lâche et à se l'avouer devant Dieu.

En son sens le plus élémentaire, la conversion, c'est la révélation accordée à un homme qu'il lui faut ne plus prendre son plaisir pour règle de conduite ni pour critérium de la vérité, quand même continuerait à peser sur lui l'entraînement de ses longues erreurs.



Un converti, c'est donc un homme à qui la grâce a fait connaître une vérité par qui son autonomie se trouve contredite, à qui elle a révélé l'amour de Dieu pour son âme dont, jusqu'alors, la véritable nature lui demeurait plus ou moins insoupçonnée. Et qu'un tel amour exige la progressive réorientation de toute sa vie.

Peut-être faudrait-il conclure ces approximations dans la recherche de la fuyante unité d'états si divers, en disant qu'un converti, c'est nécessairement un homme aux yeux duquel s'est dévoilé l'Amour, et qui, dorénavant, jusque dans ses trahisons, ne peut plus penser ni agir comme si cet Amour n'était pas; comme s'il n'était pas constamment présent au fond de lui, le conviant à son tour à se déifier par participation.

Telles sont à mon sens les différences essentielles qui séparent une vie avant sa conversion, de ce que celle-ci la force à essayer de devenir. Et, sans doute, et plusieurs fois par heure — il faudrait dire : indéfiniment, la bouche contredit et les actes démentent cette neuve conviction de l'esprit et du cœur; mais cette conviction ne cesse de brûler au fond de ce faible esprit et de ce cœur très lâche.

Ces survivantes contradictions d'un



converti imparfait et la lumière incessamment portée sur l'intime division à laquelle il reste en proie, tout lui vaut, à chaque instant, de plus vives raisons qu'à nul autre d'être indulgent envers les autres; sentant, à n'en pouvoir douter, que si lui-même était jugé sur ses paroles et sur ses actes, sa plus intime certitude et jusqu'à sa sincérité pourraient lui être contestées.

Les états par lesquels cette débutante conversion devrait se définir, ce sont donc, d'une part : la nouveauté d'une indubitable foi en l'exigence et en la miséricorde de Dieu — avec la neuve connaissance des difficultés à y correspondre; d'autre part, une certaine incitation à comprendre les défaillances des autres pour mieux y compatir.

Un converti, c'est un homme qui, s'il ose encore parler de soi, n'arrive plus néanmoins à se considérer sans une secrète et défiante horreur.



Si un converti, comme vous devez finir par vous en apercevoir, n'est pas inéluçablement cet homme sans défaut avec lequel on le confond un peu vite, s'il n'est pas ce saint au nom de qui on lui reproche ses



trop nombreuses imperfections, qu'était-il donc avant sa conversion?

Je le dis avec simplicité : bien que je ne dévorasse point alors les petits enfants, j'étais, comme tant d'autres qui l'ignorent, tout à fait inhumain. Si occupé de mon plaisir, si profondément étranger à l'Amour, que je ne savais prendre pour règle de ma vie que mes insatiables désirs; m'étonnant seulement de me sentir en moi-même si à l'étroit.

Ma plus sûre unité, ce qui la constituait, c'était le fétichisme du désordre. J'y nageais — et non sans plaisir.

Qu'il me soit permis de me retourner à présent vers celui que je fus. Et je ne le renie point — car, s'il avait été moins perméable, jamais peut-être le Christ n'aurait touché mon cœur. Qu'il me soit permis de m'attarder à ce jeune homme inquiet et sans mémoire et que rien n'apaisait. Comme il m'est étranger à présent! C'est un être vraiment défunt hors duquel celui vers qui je tends ne pouvait surgir que de la volonté de Dieu. Mais tant de jeunes gens lui sont à chaque génération si pareils, que la connaissance de ma délivrance peut sans doute les aider dans la leur.

L'inquiétude était la raison de ma vie. L'irrésolution devant mes propres goûts,



l'absence de motifs d'y résister, un état de liberté, si l'on veut, mais où je vois aujourd'hui le contraire de la liberté (sans le moindre soupçon de la simple existence du péché) — un état de nature où je plongeais avec un entier abandon, c'est à ses conséquences que je me réduisais.

Le seul regret dont je fusse capable, c'était de ne pouvoir disposer, d'une manière qui leur fût assez immédiatement conforme, de l'objet de mes désirs. Un état de pseudo-nature; la superstition d'une spontanéité exclusivement sensible; une anarchie aussi étrangère que possible à l'ordre vrai de la nature : un état animal au lieu d'un état humain, sous prétexte de plus de « pureté », j'y rétrogradais avec délices.

Enfin, de cette solitude, qui d'abord m'avait fait tant souffrir, je finis par m'éprendre jusqu'à oser écrire ceci dont je ne réussis plus à effacer l'effroi de ma mémoire : « *Je n'aime personne ni moi-même.* »

Mon insatiable orgueil se nourrissait de ma bonne foi, au point que je ne doutais pas qu'il ne fût licite et nécessaire, ni que mon état ne dépassât tout autre en noblesse. Mes répugnances à croire en la possibilité d'une Providence m'étaient preuve suffisante de son inexistence. Ma vérité était



triste, mais je me louais d'avoir la force d'en convenir. Et quand, à dix-neuf ans, sur un champ de bataille où j'étais en grand péril, j'entendis une voix me dire cette inoubliable parole : « TU SERAS SAUVÉ SI TU M'AIMES », comme il m'était impossible d'admettre qu'il pût s'agir d'un autre salut que celui de mon corps, par orgueil encore, et par bonne foi, je refusai d'incliner ma pensée, si bien que, pendant douze ans, cette mystérieuse parole me poursuivit sans que je consentisse à m'y rendre. J'étais dans une parfaite inconnaissance de toute réalité spirituelle.

Tel j'étais, tel je me glorifiais d'être.

Mais ne nous y trompons pas : Dieu ne procède pas par bonds. Et si, vers cet être sans amour, mais si épris de ses réactions, si instable et si curieux de soi, il daigna se pencher, c'est que cette absence d'amour jointe à cette inquiétude impliquait déjà l'espoir d'un amour si parfait, qu'en attendant d'avoir découvert son Créateur, il se galvaudait en désirs.

J'étais un être sans cœur, sans mémoire et sans esprit; mais surtout j'étais, comme tant d'autres qui s'ignorent encore, et pour qui je parle à présent, souhaitant qu'ils m'entendent et sachent que leur cas n'est point désespéré — que Dieu, dans sa misé-



ricorde, est toujours accessible — j'étais comme tous ceux qui méprisent l'Amour tant qu'ils n'en ont pas saisi le véritable objet.

Et en attendant qu'il se révélât, m'attardant aux séductions les plus aptes à me donner le change, je vivais à la surface de moi-même. Un André Gide, qui me fit tant de mal et tant de bien, dont toute la vie et toutes les aspirations ne furent, par une incroyable coquetterie de sa sincérité, que des artifices pour se dérober à la foi, un Gide surtout, au milieu de tant d'autres, me donna longtemps le change sur moi-même. Auprès de lui je m'attardai loin de ce Dieu dont je ne pouvais soupçonner qu'il fût celui dont j'avais tant besoin; et vers qui, à travers beaucoup de tâtonnements, sans le savoir moi non plus, je tendais aussi.

Il semblerait donc que mon inquiétude n'eût rien de spécifiquement juif — qu'elle fût celle même qui force un monde sans Dieu à se retourner sans cesse dans sa tombe, induisant les esprits obscurcis et comme à demi morts à la continuelle poursuite de leurs imaginations éphémères et successives.

(C'est là la règle du monde moderne à qui son centre et son cœur font défaut.)  
Oui, vraiment, je pourrais croire qu'il n'y eut rien dans mon instabilité de spécifique-



ment juif, si l'Eucharistie n'était venue Elle-même m'en guérir. Mais cette conversion par le corps invisible de Dieu ne pouvait s'appliquer, dans les étonnantes circonstances que je vais dire, qu'à un homme qui fût de la race du Christ selon la chair.

Peut-être, cependant, faudrait-il reconnaître aussi ce caractère juif dans l'orientation de mon inquiétude vers la solution religieuse. Les incrédules d'origine non juive n'ont pas, je crois, à ce même degré, l'appétit de l'Absolu. Ils se contentent plus aisément — me semble-t-il — de compromis moins sacrés.

L'exigence que Dieu a mise au cœur des Juifs n'est pas capable de s'arrêter à quelque moyen terme. Soit dans l'argent, ce signe de la Réalité viciée et diabolique — ou dans le besoin d'une perfection de justice humaine, où je trouve comme la projection déviée d'un insatiable désir de la Miséricorde, dans tous leurs idéaux plus ou moins illusoire et dégradés, les Juifs portent un goût de l'Infini dont Dieu leur interdit de se débarrasser.

Si la spéculation me mena au baptême, c'est donc qu'au fond de moi veillait le besoin étouffé de ma race.

Mais c'est surtout dans la réponse que Dieu lui fit que j'en trouve la marque.



Voici comment les choses se passèrent.

À la faveur d'une très grave maladie qui m'avait mené au seuil de la mort, je saisis l'occasion de satisfaire la curiosité spirituelle qui me dévorait : presque perdu, je fis le vœu de demander le baptême si je guérissais.

Contre toute attente, en huit jours, je recouvrai la santé et, comme j'étais loyal, la solution qui s'imposa ce fut — malgré mon inacquiescement intellectuel — de devenir chrétien sans délai.

À l'occasion d'une opération imminente et d'ailleurs brusquement résolue, un prêtre y consentit qui, pour de si graves raisons, consentit aussi à beaucoup abréger les examens indispensables dont le peu de succès — trois ans auparavant — l'avait fait m'écarter du baptême que déjà ma curiosité m'avait amené à solliciter de lui.

Cette fois les circonstances forcèrent sa charité à l'emporter sur sa prudence.

J'ai, pour y revenir longuement, trop minutieusement développé dans *Moi Juif* — et d'abord dans une note sur le mort qui justifie le titre de : posthume, donné à ce livre — l'incroyable histoire de mon baptême. Reçu sans une véritable adhésion du fond de mon être aux dogmes essentiels, je



n'acceptai ceux-ci, les yeux fermés, qu'en pensant que j'y étais obligé par mon vœu. Puis ce fut l'histoire plus incroyable encore de mes communions quotidiennes accomplies, comme de très hautes et nécessaires formalités, mais sans foi, du moins consciente, je ne dis pas seulement en la Présence Réelle — jusqu'en la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Une ardente loyauté suppléa à ce point à mes manques que je crus que les choses devaient se passer ainsi. Et ma passive obéissance, durant l'incompréhensible suspension de mon esprit critique, me tint lieu de la lumière qui me manquait.

C'est au cours de ces communions inconscientes que me convertirent les grâces sensibles et l'illumination dont peu à peu l'Eucharistie inonda mon cœur stupéfait.

De sorte que, par une bienheureuse absurdité, je commençai de croire en la Présence Réelle avant de penser que Jésus pût être le Fils de Dieu; et qu'aujourd'hui au moindre manque de plénitude dans ma foi, il me suffit encore de regarder l'Hostie pour que se ravive le miracle de sa Toute-Puissance muette et qu'elle me rétablisse dans son indubitable vérité. Ainsi au plus velléitaire des êtres, et qui se plaisait à changer selon l'éclairage des vérités de chaque jour, depuis



tant d'années la certitude, grâce à l'Hostie, n'a pas manqué un seul jour.

Si je prends tant de joie à reparler d'un événement dont pourtant j'essayais de retarder l'aveu, c'est qu'il est le centre de ma vie et que, par lui seul, s'est opéré ce commencement de conversion que j'essayai d'abord de définir. Et je retardais d'en parler, ne sentant que trop les difficultés à le faire et mon indignité.

Mais enfin, pour inégal que je lui fusse, il faut bien penser que, si Dieu m'accepta, c'est que j'apportais à cette expérience religieuse, à défaut d'intelligence, une bonne volonté sans réserve.

Le mystère de la bonne volonté, la grâce s'y résume; et, rien qu'en y consentant, je crois que le plus misérable des êtres obligerait Dieu à lui répondre.

En dépit de mon hostilité à des dogmes avec lesquels je n'avais point de contact (et spécialement au dogme de l'Incarnation) malgré l'incompréhension plus générale que j'opposais à l'idée d'un Dieu dont je n'admettais pas — s'il était — qu'il fût plus occupé des hommes que des bêtes et des plantes dont les hommes à mes yeux ne différaient pas, malgré tous ces obstacles à ma conversion j'apportai dans mon expé-



rience une disposition certaine à me laisser convaincre par la vérité quelle qu'elle fût. Mais je puis affirmer que, lorsque je recevais, avec un aveuglement si entier, ce corps divin, je ne croyais même pas à l'immortalité de mon âme. Non! Je ne me prêtais à ces communions que pour accomplir des conditions imposées par le prêtre en me baptisant; et pour satisfaire à ma propre curiosité qui, toute disposée à se rendre à l'évidence, exigeait toutefois, pour se rendre, le préalable témoignage de cette improbable évidence.

Il y aurait, dans tant de légèreté, de quoi remplir ma vie entière de confusion, si je ne me persuadais d'avoir échappé au sacrilège à force de naïveté et de compacte inconscience.

Et, certes, s'il n'est pas possible de conseiller à d'autres des sentiers aussi excentriques, je reconnais qu'il me fallait les suivre pour que pussent être, en dépit de mon profond attachement à elles, réduites à néant les difficultés en apparence irréductibles qui se dressaient en moi contre l'hypothèse d'une Providence et d'une Incarnation.

Quoi qu'elle ait eu lieu dans la chair d'un Juif, cette Incarnation de Dieu, c'est en effet vraiment, pour un Juif, l'objet par



excellence du scandale et de la dérision. Comme si ceux de ma race dussent payer encore de leur aveuglement, la rançon de ceux qui rejetèrent le Christ, comme si ce qui nous fut spécialement offert, parce que nous le refusâmes, nous fût devenu spécialement incompatible. De toute façon, ce à quoi je n'imaginai pas que pût jamais s'ouvrir mon esprit, c'est cela même qui allait par la Grâce de Dieu en devenir bientôt la pierre d'angle, quand s'opéra en moi, sous l'action de l'Hostie, une telle transformation que je fus contraint de l'attribuer exclusivement à cette seule Hostie.

Qu'on ne m'objecte pas que je me suggestionnais alors moi-même, en communiant; ou bien il faudrait dire que c'est en ne communiant pas, en refusant de recevoir le baptême que les incrédules se suggestionnent indûment.

Mais je puis d'autant mieux certifier que ces éléments de suggestion n'eurent point de part en moi, que je ne tenais pas plus à être convaincu dans un sens que dans un autre. Je le répète, j'attendais, dans un état de parfaite perméabilité, le résultat quel qu'il fût. Et surtout je m'abstenais, dans cette silencieuse solitude où ma conversion progressivement s'accomplissait, de subir aucune influence. Je ne voyais personne ni



ne m'abandonnais à la lecture d'ouvrages pieux. Mais tout ce que je lisais, voyais, ou entendais, cristallisait néanmoins autour d'une foi mystérieusement accrue des apports les moins chrétiens. Un Frédéric Nietzsche par exemple — et tels ouvrages condamnés — ouvraient en moi la voie à la vérité la plus orthodoxe.

Je reste d'autant mieux assuré de mon impartiale disponibilité dans ce temps où je me prêtais au jeu de chaque jour, qu'il me souvient d'avoir été stupéfait d'un mot de foi élémentaire, qu'un inconnu, qui assistait près de moi à la messe, me répondit, un matin. Lui ayant par hasard adressé la parole, nous en étions venus à parler de miracles matériels. Comme je lui disais que j'aurais besoin d'en voir pour y croire, il me répondit qu'ils ne lui paraissaient pas plus difficiles à admettre que la Présence Réelle.

C'était au seuil de la petite église, près d'une grille que je revois encore. Et la stupeur qu'à ce moment j'éprouvai, sans oser le lui dire, à l'idée que, pour lui, une telle Présence pût être si peu douteuse, ma stupeur s'est conservée en moi intacte, au point que je crois qu'il me fallait en garder les traces pour ne plus pouvoir jamais oublier de quelle incrédulité Dieu seul me tira.



Mais le Juif, en moi, sous l'action de la Grâce, peu à peu rectifia tellement la conscience de sa réalité, que je compris enfin aussi — et cela fut d'une grande importance, tant du point de vue de la charité que de mon développement de chrétien — je compris que ce qui, jusqu'à ce moment, m'avait tant gêné dans la vanité ethnique des autres Juifs, c'était la déviation que subissait dans leur conscience l'incontestable réalité d'une exceptionnelle élection.

Oui! c'est l'explication chrétienne qui me rendit dans son plein jour à la légitime fierté de ma race. Qu'importe, dès lors, que je n'aie pas « étudié mon judaïsme », comme ils disent. Je n'avais pas étudié le christianisme non plus. La connaissance d'une morale, si surnaturelle qu'elle fût, n'eût pas été capable d'amener à la foi un être qui répugnait autant que moi aux voies de la réflexion. La subtile insinuation, la germination secrète de la vérité à laquelle j'étais le plus réfractaire, à y bien regarder après coup, c'était exclusivement par là que mon incrédulité pouvait être convaincue d'erreur et dissipée. Et il n'y fallait rien de moins que l'active efficacité d'un morceau de Pain consacré.

Dès lors, cette vieille tradition que les Juifs m'opposent (parce qu'elle n'a jamais



bougé) — qu'ai-je besoin de la scruter? Son inaptitude à un développement spirituel vivant suffit à me persuader qu'elle est morte.

À mesure que la vie s'enracinait en moi par la grâce, la tradition vraie me semblait, en effet, et de plus en plus, ne pouvoir se vérifier que par son analogie avec ce qui est capable de croissance naturelle.

Et il me faut convenir, où que je me tourne, que nulle part je ne trouve, sur squelette aussi rigide que celui du dogme chrétien, organisme aussi souple et vivant que celui de l'Eglise. De sorte que la parfaite indifférence dans laquelle je m'efforçais de laisser agir en moi cette vérité imprévue, elle-même contribuait à me convaincre.

Sur un tout autre plan, mais sous des traits pareils, le grand corps catholique, aux cellules innombrables et indéfiniment renouvelées, me révéla sa puissance vivante à s'adapter et à mûrir.

La simplicité de la création que, du temps même que j'étais incrédule, je soupçonnais vaguement, l'Eglise me la montra, à travers son infinie variété, réellement accomplie en elle. Et la promesse du Christ s'y réalisait, de donner la vie à ceux qui se nourriront de son Corps.

C'est d'inanition que souffrent les Juifs



aujourd'hui. Mais si l'on peut dire que se convertir au catholicisme, c'est se convertir à l'Universel, il faut ajouter que c'est d'universalisme que les Juifs ont plus faim qu'aucun peuple. Oui! s'ils sont si douloureusement flottants dans leurs spéculations abstraites, c'est à cause du refus de l'Incarnation. Etant plus que nul peuple au monde spontanément orientés vers l'universel que l'Incarnation résume et conditionne, ils étouffent, loin du Christ, dans un particularisme étroit. D'où ces étranges convulsions dont toute la terre est secouée.

Avant de condamner les Juifs pour cette instabilité qu'ils entretiennent dans les pays qui les adoptent, qu'on songe à ses tristes raisons.

La question juive est spirituelle, et la haine ne peut pas la résoudre.

Cette parenthèse fermée, je reprends mon récit :

L'Eucharistie me découvrit donc le climat de mon âme avec la certitude que par le seul surnaturel il était possible à la nature de s'achever.

Telle fut peut-être la plus décisive confir-



mation de la foi dont un processus tout subjectif venait de m'ouvrir le chemin.

Mais — et ceci me semble jeter un jour nouveau sur la miséricordieuse apologétique du Christ : avant d'être pleinement délivré de mes préjugés, avant de cesser tout à fait de croire que l'Eglise est une administration pareille aux autres, trop dépendante d'hommes trop faillibles, il me fallut passer par une suite d'erreurs dont la virulence progressivement s'atténuait. Jusqu'à ce que me frappât enfin l'indubitable correspondance des réponses de l'Evangile et de la théologie paulinienne, de toute la doctrine mystique de l'Eglise, aux plus ou moins inconscientes demandes que mon esprit, dans le secret de sa longue attente, avait jusqu'alors entretenues.

C'est donc vraiment par une double voie, extérieure et intime, mais c'est d'abord par cette intime expérience qui, à la faveur de la complaisance de Dieu, avait déchiré ma ténèbre, que j'en vins à la foi. Et, malgré mes faiblesses, j'ai déjà dit que celle-ci ne m'avait plus manqué un seul jour.

Si je ne conteste plus la partielle vérité que les Juifs m'opposent, c'est que je sais enfin quelle réalité vivante l'Eglise en a tirée, et quelle réalité, par l'Eglise, lui a été rendue. Mais il m'importe moins que jamais



aussi de compulser des textes. Car, pour moi désormais la question unique — et elle est résolue — c'est de savoir si Christ est Fils de Dieu; ou bien quelque imposteur dont d'autres imposteurs se servent pour berner des naïfs.

Je crois avoir assez dit comment, de cette divinité — avant d'avoir su en sonder la Parole — Lui-même, par sa chair, m'a convaincu jusqu'au fond de l'esprit et du cœur.

Mais si l'Eucharistie m'assura seule que la Force dont je soupçonnais l'activité dans l'univers était l'Amour, rien d'autre qu'Elle, non plus, ne pouvait m'assurer que cet Amour s'était fait homme pour diviniser l'homme à son tour.

S'il ne s'agissait pour moi de faire retentir cet appel de l'Amour dans un cœur incrédule, je m'en voudrais d'en parler un seul instant ou d'écrire une ligne à son sujet.

Et, sans doute, je devrais avoir honte d'avouer le peu de part qu'eut à ma conversion la raison. Mais enfin, puisque cela fut ainsi, rien ne doit m'empêcher de le dire.

Cette découverte imprévue de la vivante et totale Réalité, j'en fus, le premier, fort surpris. D'autant qu'elle m'arrachait à ce qu'à peine je cessais d'être. Au point que je me serais paru à moi-même étranger, dans ce dépaysement de mon propre esprit, sans



tant de tristes survivances qui ne me convainquaient que trop de ma durable identité.

La lente, l'incroyable substitution de la foi à ma naïve, à mon inentamable certitude d'un silence universel (où il ne m'avait jamais semblé douteux que nous fussions jetés comme des naufragés sur la mer) ; la métamorphose d'une aussi complète absence d'espérance et d'amour — complaisamment entretenue, le sourire aux lèvres — en la croyance exactement inverse à une Providence penchée sur nous (et tenant compte de notre liberté et de nos aveuglements) ; la persuasion enfin, suavement acquise, d'une irrécusable primauté de l'homme sur toutes les créatures de la terre, voilà, je crois, après celui de ma sensibilité, le plus étrange retournement opéré par Dieu jusque dans ma conception du monde.

N'ayant aucune confiance en aucun raisonnement, j'avais éprouvé jusqu'alors, à l'égard de la raison, une hostilité d'autant plus difficile à résoudre que la vanité des rationalistes m'était apparue plus sottise et plus irritante ; car l'ignorance, où j'étais moi-même enfoncé, des puissances plus hautes auxquelles ordonner la raison, ne m'avait jamais incliné comme eux à l'adoration de celle-ci.



Bien mieux ! Tandis qu'agnostiques et athées, dans leur épaisse incuriosité de la foi, avec une tranquille suffisance, affirment que la foi et la raison s'excluent, qu'elles sont incompatibles, c'est la lumière de la foi, je tiens à y insister, qui réussit à éclairer à mes yeux la grandeur de cette raison qui jusqu'alors m'était imperceptible.

Si bien qu'à des degré divers, mais par l'effet de cette même lumière, l'adoration de Dieu, l'amour de la nature rectifiée par la grâce, le respect de la raison envahirent mon être emporté jusqu'alors au flot de ses désirs.

Donner une idée de la vie telle qu'elle apparaît aux yeux de qui, sans le savoir, en avait vécu si longtemps séparé, l'étonnement de Colomb aux bords d'une Amérique inattendue n'y réussirait pas. Car il s'agissait pour moi de tout autre chose que de surprise.

Sur un plan infiniment supérieur, Pierre éprouva, peut-être, un émerveillement de la sorte, quand Celui qui est la vérité et la vie consentit sur le Thabor à sa figure véritable.

Celui qu'une telle lumière envahit, comment n'en serait-il pas inondé jusqu'au fond de lui-même ? Et la réalité dont il se désolait ou, du moins, s'étonnait qu'elle fût inconsistante, il connaît tout à coup qu'elle



était inconsistante en effet et qu'elle n'était qu'un rêve; tandis que la Réalité authentique et cachée lui livre sa plénitude et le mot de son secret.

Ce que la conversion projette, c'est cette étrange lumière sur le règne de l'Amour où la raison s'intègre; où ce qui semblait jusqu'alors incompréhensible et, même, révoltant : la souffrance et le mal, leur sanctifiante nécessité apparaît. Oui! ce que la conversion dévoile, c'est la réalité, jusqu'alors inconnue mais désormais irrécusable, de la misère profonde et de la grandeur insoupçonnée de l'homme.

Après avoir insisté sur les révélations directes de l'Eucharistie à l'âme de bonne volonté, il me faut, à présent, mettre l'accent sur les correspondants bienfaits de l'oraison.

Comment j'y fus initié, je ne sais. Mais ce dont je ne doute pas, c'est qu'elle répondait à un besoin jusqu'alors insatisfait, que beaucoup d'âmes l'éprouvent et que ce particulier inassouvissement provoque en elles des déséquilibres analogues à ceux dont je souffrais.

Il me faut revenir aux premiers temps de mes communions. Car peut-être fut-ce encore là un effet de l'Hostie. J'attendais, alors,



après chaque communion, je ne savais quelle révélation à laquelle je me prêtais par avance, dans une attentive concentration de tout mon être. Et je voudrais préciser qu'à cet effort pour me soustraire à toute distraction, pour me fondre au respect que je nourrissais à l'égard de ce que je venais d'accomplir et que je persistais à considérer comme une haute mais simple formalité, mon long mépris de la raison eut une profitable part.

Intimement persuadé de la vanité de toute parole et de toute pensée, ni je ne demandais à ce Dieu éventuel rien d'autre que de croire en lui s'Il était — ni je n'essayais de raisonner sur les voies que je suivais.

Simplement je m'efforçais, ne lui opposant point d'obstacle, à n'être qu'un plus adéquat accueil à sa Réalité inconnue.

Un tel effort, si négatif qu'il fût, pour adhérer à mon expérience, se réduisait en fin de compte au simple effort pour faire en moi le vide et le silence. Et cela m'était d'autant plus aisé que tout ce dont, de moi-même, j'eusse empli mon silence, me paraissait plus vain.

La défiance à l'égard de ma raison et de moi-même fit ainsi, devant les puissances de ma sensibilité, le champ libre. Sans essayer de proférer aucun son, simplement j'ouvrais



la bouche, soucieux d'aspirer les souffles qui risquaient de flotter, à mon insu, autour de moi. Telle fut, avec celle de l'Eucharistie, ma découverte la plus précieuse, si féconde qu'au retour de la messe les états, dont je n'avais rien saisi de clair ni de précis, se développaient sur le papier, m'amenant peu à peu à une explicite et convaincante évidence des jeux étranges qui se jouaient en moi.

Cela pourtant n'est pas tout encore.

Toujours compagne de l'inlassable curiosité avec laquelle j'assistais à mon propre engendrement, ma bonne volonté me força bientôt de convenir que la foi ne suffisait pas, qu'il fallait s'efforcer de la vivre et que, pour cela, il importait par-dessus tout d'acquérir le difficile esprit de mortification et de pénitence. Il s'agissait de se pousser à la vérité, de toute la faible force d'une volonté jamais exercée jusqu'alors; il s'agissait d'abandonner toute la place à Dieu.

Inutile de dire que la lâcheté renâcle devant de pareilles découvertes. Cependant si je n'arrive encore à y prêter qu'une toute inefficace adhésion intellectuelle, cette nécessité se mit à me harceler, au milieu de ma récente paix, au point que l'insistant scrupule de jouir indûment d'une telle paix ne peut plus me quitter.

Peut-être est-ce ainsi que commence à es-



sayer de se réaliser, jusque dans l'existence qui lui donne le moins d'écho, ce que, par des voies impossibles, un Nietzsche, par exemple, sut si bien discerner, désirer et prêcher, je veux dire l'obligation d'une vie dangereuse.

Quoi qu'il en soit de sa réalisation future — ou de son échec, mais cet échec réduirait à néant le sens même du mot conversion —, je ne pouvais passer sous silence cet inévitable complément des premières joies religieuses. Non! nous ne pouvons plus nous sentir le droit, quand Dieu a parlé, de vivre encore pour nous. Et si nous continuons de le faire c'est par l'élan acquis de notre trop longue inertie. Mais lors même que notre courage de tout abandonner défaille, nous ne pouvons plus désormais nous regarder sans l'envie de nous quitter.

En face de tant de certitude et de joie, une vie de pénitence se dessine; et à son exemple, à chaque instant du jour, si Dieu la propose au chrétien, Il la propose particulièrement — je dis ceci à ma confusion — au converti indigne, pour le forcer à se convertir davantage.

Et voici qu'apparaît, après ce récit d'une première conversion à la foi, sous l'action des grâces sensibles, le début d'une nouvelle con-



version, exigée, cette fois, par la défiance à l'égard de ces mêmes grâces.

Qu'une telle conversion, dans ce sens-là non plus, ne puisse s'achever, comment en douter, car comment, avant la mort, cesser d'être attaché à ce qui touche? D'innombrables conversions sont nécessaires.

De leur inéluctabilité j'ai tenté, dans *Ni Grec ni Juif*, et surtout par un essai sur le culte de la sensibilité chez André Gide, de me convaincre profondément. Qu'il me soit permis, à ce propos, de remarquer en passant quelle aide à ma faiblesse apportèrent mes livres. C'est comme si mes désirs, pour authentiques qu'ils pussent être, avaient eu besoin de leur propre peinture pour s'intégrer à ma vie. Que dis-je? Comme s'ils en avaient eu besoin pour me prouver indubitablement qu'entre le narcissisme et l'amour de Dieu il n'y avait point de compromis possible; et que tout amour, fût-il spirituel, où le plaisir a place, le narcissisme le vicie; que ce n'en est encore qu'un détournement déguisé et qu'il faut y porter le fer quand même on se prenait à croire que l'on commençait de guérir.

L'esprit de pénitence, si spécialement inconcevable à un Juif d'aujourd'hui, m'apparut dès lors essentiel. Et si je dis qu'il est inaccessible aux Juifs, c'est un peu pour me



disculper, à mes propres yeux, du peu de progrès dont je m'y sens capable.

Notre filiation divine, l'esprit de pénitence, l'engendrement en nous de « l'homme intérieur », telle est, par rapport à l'homme, la triple, l'indissoluble révélation, la confiance du Christ pour moi la plus neuve et la plus précieuse.

Qu'il me fallût me défier des joies par lesquelles Dieu venait de me toucher le cœur, je mis quelque temps à le croire. Mais enfin je n'en pouvais plus éluder la pensée; ni que l'unique nécessaire c'était d'aimer Dieu pour Dieu seul.

La défiance à l'égard de ma raison céda le pas, peu à peu, à cette autre défiance qu'il importait désormais de nourrir contre les illusions de la sensibilité.

Oui, je finis par admettre qu'il était impossible d'être chrétien sans cela.

L'humilité chrétienne, cette disposition spirituelle que le monde méconnaît, jusqu'à donner son nom à l'inverse de ce que Jésus nous en a révélé, en elle, à mes yeux, se rassemblèrent toutes vertus. Et elle ne se substituait, après tout, à rien d'autre qu'à la naturelle irrésolution où je me complaisais naguère mais, cette fois, exclusive de toute présomption en mes propres hasards.



Pour donner une plus complète idée de ma conversion, il faudrait dire ici comment mon instinctif éloignement de la notion d'autorité — poussé au point que je confondais spontanément une telle notion avec celle de préjugé — comment cet éloignement se transforma en l'ardente dévotion à l'autorité spirituelle dont il est si doux, pour un enfant de l'Eglise, de proclamer la bienfaisance et la fécondité.

Mais comment il m'avait été possible, lors de mon baptême, d'accéder à la préalable exigence du prêtre de me soumettre à tout enseignement de l'Eglise, je ne le comprends encore pas. Tout aurait dû m'en détourner si la curiosité, la surprise et la grâce n'avaient concouru; car l'obéissance imposée c'était, en ce temps-là, exactement le contraire de mon anarchie la plus chère.

Il faudrait parler de cette étrange impression d'une consistance et, tout ensemble, d'une liberté jusqu'alors inconnues, que me valut la résiliation de mon jugement propre sur quelques points essentiels où il me devint de plus en plus évident que c'était présomptueuse folie de croire qu'on pût avoir, par soi seul, opinion éclairée.

La notion d'autorité et celle de tradition spirituelle se complétèrent ainsi, dans un cerveau aussi peu que le mien façonné pour



elle, d'une notion de liberté qui n'avait enfin plus rien de commun avec mes préjugés de désordre et d'anarchie.

Me prêtant docilement à leur étrangeté, je me sentis par elles, à mon étonnement ravi, introduit dans ce domaine jugé jusqu'alors inaccessible et, même, illusoire.

Et, tout en même temps, le sens authentique de la probité de l'esprit s'éclaira devant moi. Ce n'était plus ce lâche et superstitieux abandon à de solitaires moyens d'investigation que tout fausse et vicie; mais un concours d'esprit critique, de défiance à l'égard du sensible, et de filial abandon aux Paroles qui ne peuvent passer.

Par ces diverses voies, mon respect pour la raison s'accrut, cependant que se fortifiait en moi une conception de l'homme à l'ampleur de laquelle je n'avais jamais songé!

Et c'est aussi que l'exemple des saints commençait d'agir sur moi.

Comme ils se prenaient enfin à vivre pour de vrai, je devins de plus en plus attentif à tout ce qui séparait de ma médiocrité, leur amour. Et leur grandeur me sembla dépendre si étroitement de leur inconcevable détachement d'eux-mêmes, qu'une puérile mais féconde émulation, qui, certes, sans l'Eucharistie n'eût point agi, réorienta une fois de plus mon esprit pour le convaincre



de la nécessité de se dégager de plus en plus de sa propre gangue. Après avoir commencé par ne pas même saisir le sens de leur imitation et de leur si grand amour de Jésus, — mon attention plus mûre aux mystères du Christ, une méditation sinon plus précise du moins plus imprégnante de ce que signifiait pour nous le divin anéantissement, contribuèrent à m'éclairer sur les mystères des saints. Et ma notion du surnaturel, qui, jusqu'alors, n'avait été qu'une abstraite hypothèse, y gagna une réalité plus difficile mais plus concrètement humaine.

Je me trouvai amené à transférer enfin sur le plan de la communion des Saints une croyance qui, en dépit de mes professions de foi, restant obstinément attachée au visible et au tangible, empêchait de s'établir une communication véritable entre la terre et l'au-delà.

L'imagination qui m'avait si longtemps paru responsable de cet au-delà, je m'aperçus soudain qu'elle était mon seul obstacle à y croire. Il me fallait apprendre, somme toute, comme un enfant, un langage nouveau et, si adapté que lui soit la nature humaine, rendu hermétique et difficile par les longues erreurs où j'étais habitué de vivre.

Du jour où je compris que la pensée, contre laquelle jusqu'alors mes instincts



avaient prévalu, appelait à elle toutes mes forces, je pressentis sa nécessité, sa densité, sa concordance au plus inavoué, au plus refoulé de moi-même.

Une sagesse et un amour vécus, où s'engager sans réserve, telle, à ma longue timidité, apparut la vie dans la lumière de la foi. J'étais enfin, littéralement, ressuscité.

Si la conversion est cet appel, hors des douceurs du sensible, à réaliser les propositions d'une intelligence éclairée par la grâce et que la volonté soutient, grâce, intelligence et volonté prises, par mon long aveuglement, pour des inventions arbitraires et infondées, j'ose dire que ce qu'on peut appeler ma conversion n'avait été que le préambule et le très vague pressentiment du long travail qui, à présent, se dévoilait devant moi. En vérité je pus m'apercevoir que j'étais encore — que celui pour qui le surnaturel n'est pas aussi réel que la nature, celui-là aussi est encore — et qu'au fond, à quelques exceptions près, que tout homme, si croyant qu'il s'imagine être, est toujours : un incroyant.

Mais l'effort constamment renouvelé, car sans cesse retombant, né du désir du don de soi, un désir désormais inséparable de l'aspiration à l'unité de mon être, déjà cet ef-



fort, provoqué par l'envie de triompher de mon amour de moi, faisait se lever dans mon cœur les germes d'une communion humaine où intelligences, patries, classes et races se fondaient en un amour inconnu et profond.

Auprès de ma propre unité, l'unité des êtres prenait soudain une efficacité elle aussi toute vivante.

\*  
\*\*

Si nous jetons, à présent, un regard sur les effets opérés par la grâce dans une âme qui n'apportait guère que sa bonne volonté, quand même sa conversion n'apparaît qu'ébauchée, on peut dire que tant d'effets divers se résument en une multiple révélation de l'amour.

A un universel détachement, où le maniaque attachement à soi se dissimulait mal, un engagement à la réalité concrète s'est substitué.

Rentrer en possession de l'humain par la soumission à l'ordre obstinément repoussé, à l'adorable hiérarchie qui lie entre elles et à leur Créateur toutes les créatures, tel est l'humanisme vaste et fécond où, contre toute attente, m'introduisit la foi. Tel est le vital



bienfait dont je rends grâces à l'Esprit-Saint.

Il me souvient d'une discussion avec un savant rabbin, l'un des rares rabbins parisiens, me dit-on, qui croient en Dieu. Pour mettre un terme à mes arguments par le témoignage indubitable de la stupidité catholique, il me jeta, avec une méprisante impatience, cette vérité où se dessinait d'un trait toute l'hérésie juive : « Vous traitez l'homme en mineur. »

Et je répondis, avec le sentiment d'une indignité non feinte, que l'homme me paraissait difficilement pouvoir être autre chose, en effet, devant Dieu qu'un mineur. Je convenais que c'était là la Révélation catholique.

Mais l'aveu d'une telle minorité, peut-être a-t-on fini par voir, à travers mon récit, qu'il est tout le contraire d'une absence d'amour et de progrès humains.

Découverte de l'homme, découverte de l'enfance de l'homme au regard de son Père Eternel, voilà, du point de vue humain, la double et unique découverte de l'incrédule qui se convertit.

L'humanisme chrétien ne vit pas de la folle illusion que l'homme doit se suffire. Il ne fait pas de l'homme une mécanique au-



tonome. C'est à force d'effacement qu'il le convie à devenir un Dieu à son tour.

De la paix du monde et de l'harmonie de la création chacun de nous est responsable dans la mesure de son effacement devant la Charité.

Le converti, ce n'est pas un homme qui cesse de se connaître. C'est celui qui ne peut plus ne plus voir en lui la trace du péché; ni cesser d'éprouver, à cause d'elle, une féconde horreur de soi.

Mais si nous cherchons dans l'Évangile comment Notre-Seigneur définit la conversion, voici ce que nous pouvons lire :

*« Les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « Qui donc est le plus grand dans le Royaume des Cieux? » Et Jésus, ayant appelé un petit enfant, le plaça au milieu d'eux. « En vérité je vous assure, dit-il, qu'à moins que vous ne vous convertissiez et que vous ne deveniez comme ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. C'est pourquoi quiconque se rendra humble comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le Royaume des Cieux. »*

Se convertir, redevenir un enfant, ce sont là synonymes pour Jésus.

Si la conversion est la découverte de Dieu, si même elle est celle de l'homme, c'est donc



parce qu'elle est celle de l'enfance au regard transparent.

Son essence, c'est de nous restituer à force de simplicité, de docilité, d'abandon, d'obéissance et d'amour, la joie de redevenir pareils à l'un de ces petits.

Se convertir, c'est renaître.

Et cela n'est possible qu'à celui qui consent au scandale de manger le corps, de boire le sang du Christ. Je n'eus, dans ce sens, pour ma part, rien d'autre à faire que de consentir.

Il importe, cependant, de préciser : Se convertir c'est consentir, pour renaître, à être crucifié avec le Christ.

Et, dans ce nouveau sens, il est clair que la conversion ne peut jamais être que commencée; qu'en fait, il n'y a pas, qu'en dehors des saints nul ne peut véritablement se dire : un converti.

Et cela revient à constater qu'il en est bien peu parmi nous pour qui ce ne soit pas une usurpation de s'attribuer dans sa plénitude le nom de chrétien.

*Novembre 1932.*







## CE QUE JE DOIS A LOURDES

*A M. le Médecin général de la Marine Oudard.*

Je voudrais vous parler aujourd'hui d'une histoire que vous connaissez bien. Bien des lèvres plus autorisées que les miennes l'ont déjà racontée. Et s'il ne s'agissait pour moi que de la répéter, je n'aurais sans doute qu'à me taire. Mais je voudrais la présenter sous l'aspect du drame qu'elle affecte à mes yeux et en insistant surtout sur les bienfaits que mon expérience de converti lui doit.

Les deux personnages principaux en sont la Vierge et Bernadette. Nous sommes le troisième.

Nous sommes la foule, héritière de ces foules à qui, à l'origine, en 1858, un évêque, un curé, un préfet et ses acolytes, un gendarme, servirent de coryphées.



On pourrait dire qu'il y avait alors deux demi-chœurs. L'un était celui des incroyables. Et ces personnages lui prêtaient leurs voix diverses. Pensez donc! Quel scandale! Une petite bergère qui vient raconter qu'elle est en communication avec le ciel. Il fallait y mettre un terme au plus vite. Le curé s'en chargea d'abord. C'était son rôle. Il le remplit. Mais Bernadette s'obstinait. Il fallut alors que l'évêque, jusqu'alors silencieux, s'en mêlât. Quant au préfet, quant au gendarme, il allait de soi qu'ils dussent être du parti du bon sens. C'est celui de l'ordre public et du gouvernement. Aussi n'y aurait-il même pas à les mentionner, si le gendarme auquel je pense n'avait fait, au sujet desdites apparitions de la Vierge et de la confiance d'une foule de plus en plus nombreuse, une réflexion qui mérite d'autant plus d'être citée qu'elle me paraît bien symbolique. — « *C'est-il pas malheureux, disait-il, de voir des histoires comme ça au XIX<sup>e</sup> siècle.* » Ces racontars d'une illuminée lui semblaient faire affront au siècle des lumières. Mais ce mot témoigne d'un gonflement si particulier à notre temps, et il est si peu l'apanage des pharmaciens de Flaubert qu'il me semble beau dans la bouche de ce défenseur de la société. Condamnés à ce qu'on voit, à ce qu'on touche, nous



opposons aujourd'hui un doute insurmontable à ce que des âmes privilégiées peuvent percevoir de loin en loin. Et, au fond, notre gendarme avait raison : il est stupéfiant, dans ce siècle satisfait, que Dieu trouve encore le moyen de cheminer jusqu'à nous.

L'autre demi-chœur, c'était celui des âmes qui ne se refusent pas à la parole de Dieu : un demi-chœur qui devait peu à peu devenir la catholicité tout entière. Il se composait, au début, de quelques bonnes femmes. C'est à peine si l'un ou l'autre, un médecin moins aveugle que ses confrères, une mère qui osa tremper dans l'eau glacée son enfant mourant — et la Vierge le rendit à la vie — c'est à peine, je le répète, si un ou deux protagonistes osaient se détacher publiquement de ce demi-chœur anonyme pour en exprimer la conviction.

Vous voyez comment se divisait le drame, en quoi il consistait. Il se divisait entre le ciel et la terre. Il s'agissait de savoir si le ciel avait vraiment parlé à la terre ou si, au contraire, Bernadette était une folle, peut-être une espiègle, enfin quelqu'un qui se moquait du monde... Des vingt mille personnes qui finirent par être rassemblées autour



d'elle il est vrai qu'aucune jamais ne réussit à voir la belle Dame qui lui apparaissait, à elle, en plein jour, qui lui parlait, qui égrenait le rosaire avec elle; et personne non plus n'entendit jamais quoi que ce fût. Mais il y avait Bernadette. Et on pouvait la contempler dans son extase. C'était une petite fille d'un grand bon sens — une petite fille sérieuse, désintéressée — qui allait bientôt s'enfoncer dans le silence du cloître et souffrir jusqu'à sa mort, selon les promesses de la Grotte. Car la Dame ne lui avait, en effet, promis, en attendant la béatitude éternelle, qu'une longue souffrance. Elle ne lui avait rien promis de bon pour la terre; et la pauvre Bernadette, la fille de la misère, n'accepta jamais le moindre bienfait que des admiratrices intempestives lui offraient pour obtenir d'elle qu'elle touchât de ses doigts leurs chapelets.

Avec une lucidité, une simplicité, un enjouement dignes de Jeanne d'Arc, la petite bergère des Pyrénées ne dévia jamais de ses premières assertions. C'était sa vocation d'y tenir, elle qui avait été la confidente de cette Vierge dont le Pape venait, quelques années auparavant, de définir la conception immaculée. Il semble que son rôle, en dehors de la souffrance assumée, ç'ait été de servir de té-



moïn céleste à l'infaillibilité du chef de l'Eglise prouvant, du même coup, que cette Eglise était vraiment l'Eglise de la Vérité.

Et il est remarquable que les premiers à lui opposer le démenti de leur scepticisme, ç'aient été son évêque et son curé. Mais c'est qu'il fallait la confirmation de la vie de Bernadette pour permettre de croire à sa parole; car, en somme, à part elle-même, rien ne prouvait qu'elle ne fût pas, en effet, une illuminée. Seule sa sainteté nous sert de caution. Et une sainteté qui préexistait sans doute aux apparitions (la Vierge ne se serait pas choisi une âme impure); mais elle n'était pas encore confirmée dans cette sainteté. Et il fallait que la suite de ses jours fût telle qu'il n'y eût plus moyen de contester son message de Massabielle.

La sainteté de Bernadette est peut-être encore plus convaincante que les miracles accomplis par l'eau jaillie sous les doigts de la petite fille, un jour de février 1858, et qui, depuis, n'a plus jamais cessé de couler et de guérir.

\*  
\*\*

Je vous ai cité le mot du gendarme : l'humble témoignage de Bernadette s'oppose directement à sa présomption naïvement soufflée. C'est au point que, sous un



certain angle, on pourrait dire que le drame se joue entre ces deux illettrés : la bergère et le gendarme, entre celle dont la transparence appelle, mérite les clartés réservées aux petits enfants dont parle l'Évangile, et les grandes personnes figurées par le gardien des bien-séances, celui pour qui le merveilleux ne peut pas exister, puisque ce qui compte est déterminé par les lois et que celles-ci, évidemment, ne tiennent pas compte du merveilleux. C'est dans ce sens que le drame de Bernadette et du gendarme est aussi celui du Ciel et de la terre.

Les révélations de la Grotte, c'est une inadmissible infraction aux exigences de la société et de l'expérience, je veux dire aux conclusions de ceux qui s'en tiennent à leurs sens et à une raison qui s'est prise pour fin.

Les paroles de la Sainte Vierge témoignent donc, d'abord, de la réalité d'un monde qui n'est pas soumis à nos calculs, qui n'est pas du domaine de nos conventions. Et, à l'aube d'un temps qui allait être marqué des découvertes de la science des nombres et de la quantité, il semble que le Ciel ait voulu se rappeler ainsi à nous en nous faisant entendre que c'était de lui, bien plus que de ces découvertes, que le vrai bonheur dépendait. Qu'il y avait, en somme, deux sortes de vérités. Et qu'il était fou de



négliger l'ordre des choses qu'on ne mesure pas, au seul profit de l'autre. C'est dans cet esprit, je crois, qu'il faut d'abord interroger les miracles; c'est par là, du moins, qu'ils me touchent surtout. Ils sont comme une manifestation prolongée du premier miracle de Lourdes, celui qui consista dans l'apparition d'un corps glorieux à une bergère qui savait tout au plus réciter son chapelet. Et cette première révélation combla si bien son âme, que Bernadette elle-même n'eut jamais besoin de guérir de ses maladies pour continuer de croire et pour tenir à ses visions. Les guérisons miraculeuses, c'est pour les autres. Elles sont un signe du ciel qui se propage sur toute la terre, à travers le temps, mais rien de plus qu'un signe que le Ciel nous concède pour nous aider à croire aux visions de Bernadette. L'essentiel, ce sont les paroles de ces visions de Massabielle, et, peut-être plus encore que ces paroles, en apparence assez ordinaires, la qualité de celle à qui la Vierge voulut les dire : c'est la qualité de Bernadette qui me semble ici importer surtout.

\*  
\*\*

Nous savons de qui Bernadette était la fille. Et l'on a envie de répéter, à son pro-



pos, ce que les Juifs disaient déjà quand les apôtres leur présentaient le fils du charpentier. On ne la leur faisait pas. Ils savaient bien, eux, que « rien de bon ne pouvait venir de Nazareth ». La famille de Bernadette, elle aussi, était méprisée. On n'est même pas sûr que le père n'ait pas volé un peu de bois pour se chauffer. Quant à elle, elle parlait tout juste son patois. Elle était bonne tout juste à garder des moutons. Mais elle était d'une extraordinaire pureté. Et elle récitait, toute la journée, la *Salutation Angélique*.

C'est cette petite ignorante, cette bergère, que les gens bien pensants de la localité méprisaient certainement; c'est cette petite paysanne, enjouée d'ailleurs, et vive à la répartition, d'une intelligence inculte, mais droite et pure, que la Sainte Vierge alla chercher au fond des Pyrénées, comme le Saint-Esprit était allé la chercher Elle-même, un jour, au fond du village le plus perdu, le plus décrié de toute la Galilée. Il ne faudrait pas pousser trop loin le parallèle. Mais enfin, on peut bien dire que pour la plus grande révélation céleste des temps modernes, le Ciel s'est choisi une âme d'une qualité très voisine de celle de la Mère du Christ, puisque de celle-ci on ne sait bien qu'une chose, c'est qu'elle était la « Servante du Seigneur ».



Et que cela devait suffire à sa gloire pour la suite des siècles.

\*  
\*\*

Ne vous étonnez pas si je prends parti pour Bernadette avec passion. On ne pense presque pas à elle quand on parle de Lourdes. Et tout de même, si Bernadette n'avait pas été Bernadette, Lourdes ne serait pas devenu le rendez-vous de l'univers chrétien.

Telle est l'importance d'une âme aux yeux de Dieu. Bernadette est seule à nous avoir révélé Lourdes. Mais elle est aussi une de celles qu'il faut le plus soigneusement interroger si nous voulons pénétrer dans ce domaine mystérieux où le Ciel se reflète.

Ce que Bernadette nous révèle, c'est la réalité, l'indubitable réalité de cet univers intérieur qui échappe à nos mesures, où nos grandeurs sont petites, où nos faiblesses sont puissantes, et qu'il est impossible de réfuter avec les arguments qui nous servent dans nos échanges de chaque jour.

On ne me presserait pas beaucoup pour me faire dire que, bien plus encore que Bernadette ne nous a livré Lourdes, c'est Bernadette que Lourdes nous livre, notre mystère à travers le sien, je veux dire : la proximité, l'incroyable voisinage de l'âme



humaine et du Ciel. C'est cela qu'il ne faut jamais oublier. Et, d'ailleurs, c'est cela que nous sentons quand nous sommes devant la Grotte. Oui, c'est dans ce sens que la grâce des lieux agit à Lourdes. Ailleurs, dans les autres villes de pèlerinage, c'est une relique qu'on va vénérer, le corps d'un saint qu'on va voir; ou bien, c'est, à Rome, toute l'histoire de l'Eglise. On la suit pas à pas et, brusquement, on voit surgir devant soi, dans la personne du Pape, une forme humaine dont la bénédiction justifie notre déplacement. A Lourdes, rien de tel; le corps de Bernadette n'y est même pas. Et j'ajoute qu'à Nevers je n'ai pas senti d'émotion devant lui. C'est que la réalité de Bernadette est du même ordre que celle de Lourdes; elles n'ont besoin d'aucune forme visible. Aucune ne leur sert de soutien. Leur réalité, c'est celle de l'âme rendue à soi, réduite à sa pureté.

\*  
\*\*

Mais la merveille, le point où l'on voit que Dieu s'amuse, avec quelle paternelle moquerie Il consent à traiter notre misère et notre aveuglement, c'est que cette réalité invisible — la vraie révélation de Lourdes, — Lourdes nous l'offre à la faveur des guérisons du corps.



Peut-être si le témoignage de ces guérisons ne nous était pas accordé, si nous n'étions pas plongés, à Lourdes, à plein dans un merveilleux si concret, n'y viendrions-nous pas. Un simple pèlerinage à la réalité de l'invisible ne suffirait peut-être pas à nous mettre en route, bien qu'il nous concerne si directement. Il y faut, il y faut justement le contraire de ce par quoi Lourdes est Lourdes; il y faut l'attrait d'une promesse, d'une souffrance soulagée. Et c'est aussi par là que Lourdes me fut d'un si grand secours : j'y ai saisi, dans sa réalité, le reflet de ces contradictions dont l'Évangile est plein et dont la vie chrétienne est faite. C'est parce que le catholicisme est une doctrine vivante que les préceptes opposés nous y sont présentés en même temps. Elle a la souplesse de la vie. Et de même Lourdes est le pèlerinage à la source de la vie; à la source intérieure qui nie la chair et, en même temps, la guérit.

On pourrait dire que Bernadette nous a donné, en plein jour, la contre-épreuve de cette intimité dont la petite Thérèse nous parle aussi, elle de qui la vie ne cessa de se dérouler dans la nuit. Et l'une et l'autre nous ont également permis de voir le ciel s'ouvrir sur nous.



\*  
\*\*

Je voudrais, pour en finir avec ce que nous devons à Bernadette, insister encore un peu sur les procédés — si l'on peut dire — dont Dieu, à travers elle, s'est servi pour nous parler. Non seulement il se livre à une âme de choix; mais il ne se livre qu'à elle. Elle seule lui suffit. C'est à partir de ce petit être méprisé que l'énorme mouvement de foules commence, qui ne va plus cesser de déferler du monde entier. Ce petit être, à lui tout seul, déclenche l'énorme aventure. Et si vraiment on tient à ce que la vision de Bernadette ne corresponde à rien, alors il me semble que le miracle des foules remuées par elle est plus impénétrable encore que si l'on admet l'authenticité de son message. Car il n'a pas de cause et rien ne le soutient.

D'ailleurs, ce ne sont pas seulement des millions d'être que les paroles de la Vierge ont remuées; c'est un incomparable mouvement de charité qu'elles ont fait fleurir, dont on ne trouve pas d'antécédents jusqu'aux Croisades. Ici et là, la même foi agit. Mais, à Lourdes, sans aucune des tares qui ont obscurci le mouvement guerrier et populaire du Moyen Age. A Lourdes, il ne s'agit que d'amour pur. La seule raison pour



laquelle, à présent, les foules se déplacent, c'est leur désir de répondre au désir manifesté par la Vierge : qu'il vienne beaucoup de monde en procession à Massabielle. Les miracles qui s'y produisent sont une prime à cette constance universelle. Mais eux-même ne suffiraient pas encore à l'expliquer. Cependant ce n'est pas sur une correspondance des foules à des paroles qui ne peuvent être mensongères, c'est, je le répète, sur la prodigieuse faiblesse de l'instrument choisi par le Ciel pour que ces paroles soient transmises à toute la terre, c'est sur la faiblesse de Bernadette que je voudrais vous inviter surtout à méditer. Sur le mystère d'une faiblesse qui suffit et, de plus en plus, réussit à remuer le monde.



Ce que la Vierge a dit à Bernadette ce sont des choses extrêmement simples, à l'image de celle à qui elle les confiait. Elle lui recommande de manger de l'herbe par pénitence, de boire et de se laver dans une source jusqu'alors invisible et qui jaillit à l'endroit qu'Elle lui indique. Elle égrène avec elle son chapelet qu'Elle la prie de revenir, par quinze fois, réciter devant elle pour les pécheurs. En somme Elle lui



donne de la plus simple façon une leçon d'humilité, d'obéissance, d'amour et de piété. Elle n'en demande pas plus, en attendant d'exiger d'elle toute sa vie. Et puis, Elle recommande de faire construire à l'endroit où Elle est apparue une chapelle où Elle veut qu'il vienne beaucoup de monde. Cette fois, Elle l'incite à une espèce de charité œcuménique dont on ne comprendra la raison que plus tard. Enfin Elle lui dit d'aller répéter tout cela aux prêtres, car rien ne doit se faire que par l'intermédiaire de ceux qui sont chargés de l'Eglise. Et par là, Elle confirme la mission de l'Eglise, comme, en révélant son nom d'Immaculée, lors d'une de ses dernières apparitions, Elle confirmera, d'un simple mot, l'infailibilité de son chef. En somme, et par des moyens en apparence très puérils, avec une déconcertante bonhomie, ce sont les plus hauts principes de la mystique et de la vie chrétienne que la Vierge répète au monde, au moment précis où la science commence de déchaîner sur ce monde un matérialisme politique et social, moral et scientifique qui n'allait plus s'arrêter de croître d'une épouvantable façon.

Seul l'Évangile a des paroles aussi simples. Et j'avoue que c'est pour moi un des signes les plus émouvants et comme l'irrécusable signature de quelque chose de



céleste. L'imposture n'est pas si transparente que ce message. Elle a besoin de plus d'explications pour se faire accepter.

Vous voyez maintenant, en présence, les deux principaux personnages. Ce sont des figures idéalement dépouillées et qui nous convoquent, avant tout, à l'amour de leur dépouillement. C'est cet amour-là que j'ai découvert à Lourdes. Car, enfin, la simplicité de l'Évangile nous reste assez inaccessible. On ne la réalise jamais comme un commandement immédiat, impérieux. Les apôtres eux-mêmes la comprennent si mal. Tandis qu'entre la Vierge vêtue de bleu et cette petite paysanne qui broute sous nos yeux, il n'y a pas moyen de s'échapper, il n'y a pas moyen de contester qu'elles ne soient adaptées l'une à l'autre. Et que c'est cela aussi que le Ciel veut de nous; que c'est là tout ce qui de nous est exigé. Et notre activité désormais ne peut plus se refuser à l'amour puéril et prodigieux d'une naïveté où tient le meilleur de l'humain.

\*  
\*\*

Avec la révélation du Ciel, celle de notre vocation à l'enfance spirituelle nous est donc accordée ici. Et l'on voit que ce n'est pas seulement contre le matérialisme, mais



contre tous les faux humanismes qui depuis la Réforme et la Renaissance se sont sans cesse remplacés et amplifiés — c'est contre tout l'orgueil de l'esprit que nous sommes mis, à Lourdes, spécialement en garde. La raison d'être des pèlerinages de Lourdes constamment entretenue par une impulsion inéluctable — c'est autour de cette mise en garde, à partir d'elle, en fonction d'elle, peut-on dire, qu'elle n'a pas cessé de se renouveler. Et ces pèlerinages l'illustrent de toutes les façons. Il ne faut pas chercher ailleurs la raison première du mépris haineux que toutes les sortes d'esprits forts lui ont toujours voué. On peut dire que Lourdes c'est le présent sanctifié dans ce qu'il a de quotidien, de misérable, d'effacé. C'est la transfiguration même de la foi la plus simple, de l'aveugle espérance, de l'immédiate charité. Les dons du Saint-Esprit y ont moins de part que les vertus théologiques. On pourrait presque dire que Lourdes, c'est une répétition humaine de l'Évangile; le fondement naturel d'un christianisme renouvelé. Il n'est pas jusqu'à l'eau qui n'y trouve une espèce de nouvelle fonction baptismale. Et l'Église y refleurit dans une simplicité que Luther avait en vain, pour la lui rendre, cherchée en lui.

Or, c'est par la Vierge que tout cela est



accompli. Cette Vierge apparaît alors sous un jour peut-être encore trop négligé : celui d'intermédiaire inévitable entre le Ciel et nous. La Vierge de Lourdes, c'est, dans la perfection de sa simplicité, la médiatrice de toutes les grâces.

Tel est un autre des plus féconds enseignements que je dois à Lourdes : celui du rôle de la Vierge dans le jeu de notre vie.

Je ne sais pas ce que vous en pensez. Mais moi, j'avais beau faire, la Sainte Vierge ne me disait pas grand-chose. Je ne voyais pas pourquoi on avait une telle confiance en Elle.

\*\*

Il me semble qu'un entretien comme celui-ci doit être surtout la confiance d'un auteur. Ce sont des confidences que je voudrais vous faire à présent pour vous inciter à approfondir, vous aussi, votre confiance dans la Vierge.

Je crois que mes difficultés provenaient surtout d'un engrenage imparfait entre le Ciel et la terre. D'un côté je croyais au Ciel. De l'autre, je n'étais que trop obligé de croire à la terre. Mais entre les deux il n'y avait d'autre communication que la prière, à l'efficacité de laquelle je ne croyais pas. C'est, pour vous qui, sans doute, avez été



élevés dans la foi chrétienne, une étrangeté peut-être que cette séparation, en quelque sorte irréparable, entre la nature et le surnaturel. Mais si vous songez que je venais de l'incrédulité absolue, que j'avais reçu le baptême, que je m'étais mis à communier non seulement sans croire à la Présence réelle, mais en ne croyant guère qu'à un Dieu panthéiste, répandu dans toute la nature, s'identifiant à elle, et, précisément à cause de cela, aveugle et sourd à la prière, surtout dépourvu de toute vie personnelle, peut-être réaliserez-vous quelques-unes des difficultés qui, longtemps après que j'eusse enfin reçu le coup de grâce et que je ne pusse plus douter de ce Dieu de la révélation, continuèrent de m'habiter, de m'interdire toute vraie foi en une correspondance permanente du ciel et de la terre.

La Sainte Vierge, comme les autres saints, me parurent d'abord de charmants personnages : mon ambition me les proposait comme modèles à imiter mais non pas comme intercesseurs à implorer pour nous secourir. Au fond, j'avais bien fini par croire en Dieu, mais en un Dieu moins occupé de nous que de soi. Je ne croyais pas véritablement à sa paternité sur nous. Je me demande même dans quelle mesure je croyais, non pas à la réalité — j'y croyais



de toutes mes forces — mais à l'immortalité de l'âme. Et toutes ces difficultés, sous les traits d'une édifiante humilité, n'exprimaient en somme que le monstrueux orgueil de qui ne s'en remet qu'à sa raison pour juger des réalités qu'elle ne peut embrasser seule et qu'elle ne connaît qu'en se soumettant à la tradition.

\*  
\*\*

Sans cesser d'avoir une foi profonde en tous les dogmes de l'Eglise, je n'acceptais, en effet, que ce qui pouvait, dans cette tradition, convenir à mes vieilles habitudes de rationalisme involontaire et d'incrédulité spontanée. Il y avait encore ceci, pour entretenir mon scepticisme quant au peuplement du monde invisible par des saints capables de nous entendre et de prier pour nous autour d'un Dieu qui nous exauce. C'est qu'en dépit de ma foi nouvelle, je traînais après moi toute une séquelle de misères dont je n'arrivais pas à me défaire — et il me semblait que si mes prières avaient été entendues, assumées par de puissants personnages, j'aurais dû, depuis longtemps, être délivré du mal que je détestais et qui continuait de coller après moi. Cette fois ce n'est pas sous



les traits de l'humilité que mon orgueil se cachait, mais sous ceux d'un désir d'irréalisable pureté; je veux dire sous les traits du désir trop impatient d'une très haute perfection. Et cet orgueil, berçant ainsi ma faible volonté, m'eût vite proposé le désespoir pour me détourner d'une persévérance qui portait si peu de fruit et d'un Dieu qui m'écoutait si mal.

N'en doutez pas : le diable n'était pas loin de cette exigence dont je reprochais au Ciel l'inutilité. Par bonheur, les sacrements, auxquels je ne me lassais pas de recourir, m'épargnèrent ce désespoir longtemps avant que je pusse admettre la puissance médiatrice des saints. Mais, pas plus que je ne veux faire de sermon, je ne tiens à conter ici tous les détails de mon histoire. Il me fallait simplement exposer mes objections au monde invisible, pour faire valoir de quel prix me fut Lourdes, lorsqu'en dépit de toutes les failles intérieures que je pouvais encore entretenir en moi, je m'aperçus que, grâce à Lourdes, la communication s'était établie entre la nature et le surnaturel. Et qu'il n'y avait, pour passer de la terre au ciel, pas tant de frontières à franchir.

Du même coup la Sainte Vierge me parut si proche, si attentive, si maternelle, qu'il me devint plus difficile de douter de sa



puissance qu'il ne me l'avait été jusqu'alors d'y croire.



Oui, tel fut sur le plan surnaturel le plus grand bienfait de Lourdes, et auquel l'exemple de Bernadette n'eût pas suffi. Car si Bernadette m'avait montré que le ciel s'ouvrait à l'âme pure, il fallait vraiment l'action de la Vierge pour me prouver qu'elle habitait dans ce ciel, qu'elle s'y occupait de nous. Sans cette action, j'aurais pu continuer de croire à la vision de Bernadette, celle-ci n'eût pas entamé ma conviction foncière, irréfléchie que, dans le cours de la vie, la séparation entre les deux mondes restait absolue. Le ciel en quelque sorte m'eût paru se réserver aux extases. Et de cela je n'avais jamais douté. Mais quant à la réalité de ce monde surnaturel, quant à sa perméabilité à nos prières, quant à l'intérêt qu'il pouvait avoir pour nos actes humains, j'aurais continué, sans la Vierge de Lourdes, d'y opposer le démenti d'une incrédulité de bonne foi, mais absolue.

Vous voyez que les miracles corporels ne sont pas toujours inefficaces quant à l'éclaircissement et à la conversion d'une âme. Et pourtant ces miracles, si utiles qu'ils m'aient



été, ne m'eussent pas suffi encore si je ne m'étais rendu à la présence même de la Vierge. Non! ce n'est pas tant parce que j'ai vu des corps guérir de maladies invétérées que j'ai cru à la prière; c'est parce qu'il m'est devenu impossible de contester le voisinage immédiat de ce monde invisible où je sentis, à n'en pouvoir douter, se promener la Mère du Christ. Et qu'elle était aussi la Mère du monde entier. C'est dans la personne de la Vierge que le ciel et la terre m'ont convaincu de leur intimité.

Le Christ, c'était le ciel descendant vers la terre pour l'assumer. Mais enfin, c'était surtout le ciel. Dans la Vierge c'était de la terre enfin que je voyais l'ascension s'accomplir. Et cela était beaucoup plus important pour moi, qui ne parvenais pas à comprendre que l'homme fût vraiment destiné à habiter le ciel tout en continuant d'écouter les vivants. Là encore, une fois de plus, jouait mon orgueil déguisé qui m'avait interdit de croire à l'intercession des saints. J'avais pris les saints pour des gens beaucoup trop « comme il faut » pour s'occuper encore de la terre. Je n'avais pas compris que leur perfection, c'était, tout au contraire, l'inépuisable faculté de se pencher sur notre boue, de nous aider à la porter, à la traîner après nous. Je réduisais les saints à l'orgueil-



leuse image que je me faisais de ma propre éventuelle sainteté. Et, en effet, j'avais, dès ici-bas, trop peu le goût des êtres pour imaginer que, si je gagnais le ciel, je pourrais éprouver la moindre envie de m'y occuper d'eux.

\*  
\*\*

Il n'y a rien de plus subtil en nous que notre orgueil. Il se cache dans les meilleurs sentiments que nous nous flattons d'éprouver; jusque dans ce qu'il y a de meilleur en nous et dont peut-être nous ne songeons même pas à nous défier. Jusque dans le plus imperceptible défaut de notre plus loyale bonne volonté.

Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai pu dépister, à Lourdes, cette forme d'orgueil là. Et que le monde des saints, celui de la prière, et le monde humain me furent, malgré moi, d'un seul coup, accordés. Si bien accordés même que je me mis aussitôt à douter, avec un orgueil nouveau, qu'à défaut de la foi, il fut possible à un homme d'être fraternel au reste des humains. Il est vrai que je n'ai jamais prétendu que Lourdes pût nous valoir la grâce de devenir des saints. On y devient plus croyant; on y devient plus accessible à la misère des autres;



et c'est déjà quelque chose. Quant à la purgation du péché, je ne pense pas que c'est à un pèlerinage, quel qu'il soit, que nous puissions la devoir jamais.

Mais cela c'est une autre histoire.

Ne vous semble-t-il pas qu'à mesure que nous pénétrons le mystère de Lourdes, il s'enrichisse sous nos yeux? Et cependant nous n'avons encore interrogé que deux personages sur les trois que je vous annonçais en commençant. Le troisième, c'est la foule de ceux qui venaient assister, pour des raisons diverses, aux extases de Bernadette. Les uns, comme nous, touchés de sa simplicité, pleins d'une foi nouvelle, d'un plus grand amour. Les autres, qui n'apportaient à ces séances des bords du Gave qu'une hostilité préconçue et décidée, ne durent rien y voir. Leurs successeurs, ce sont ceux qui, aujourd'hui, se refusent à examiner aucun miracle, sous prétexte qu'on n'a jamais vu repousser une jambe ou un bras. Comme ceux qui les précédèrent, ils oublient que Dieu exige toujours de nous, pour se révéler à nous, un minimum de crédit, une première mise de fonds d'humilité. Jamais rien de céleste n'est évident. L'évi-



dence est faite — et encore! — pour ce qui est de la terre. Sitôt que le surnaturel entre en jeu, la volonté et le calcul jouent moins que ces qualités morales ignorées de ceux qui voudraient réduire la religion à la science, qui voudraient pouvoir la traiter comme une science. Refusant de se mettre dans les conditions particulières exigées par cette expérience particulière, ils se condamnent à ne jamais rien connaître du monde intérieur. Et pour cette seule décisive raison : que ce monde ne consentira jamais, lui non plus, à répondre à l'homme, de la façon dont répond la nature aux interrogations qu'on lui pose.

\*  
\*\*

Le troisième personnage, c'était donc, autour de Bernadette, cette grande foule divisée en deux camps. Il ne vient plus guère aujourd'hui à Lourdes que les héritiers de ceux qui consentaient à croire à l'expérience d'une âme transparente.

Et que viennent-ils faire à Lourdes? Ils viennent prier. Ils viennent chanter leurs plus simples prières. Ils viennent de tous les coins du monde répéter indéfiniment un même identique *Ave*.

Il faut avouer que la diversité n'est pas



dans le choix des mots utilisés par eux pour célébrer les mérites de la Sainte Vierge. Ce sont toujours les mêmes qui resservent. Mais l'amour n'a pas besoin de variété pour pénétrer jusqu'au ciel. Le ciel, c'est notre présence qu'il exige; et plus encore, cette humble bonne volonté où s'effacent nos originalités vaniteuses. Cependant, quand on a fait l'effort d'admettre cette vertu d'effacement, de la réaliser en soi, alors on s'aperçoit qu'entre le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria*, toute la richesse et la diversité de l'amour s'expriment totalement; qu'il y a place pour les méditations les plus profondes sur les mystères les plus simples que le rosaire propose.

Le ciel et la terre, la vie du Christ, celle de la Vierge, tous nos besoins, oui! voilà ce qu'un chapelet simplement égrené, ce que la simple répétition des *Ave*, mais faite avec une certaine attention, contient, et réussit, dans un cœur pieux, à déclencher. L'incroyable fécondité de la prière, on la touche à Lourdes concrètement. Et le chapelet est la prière de Lourdes. C'est la prière collective par laquelle se distingue, entre tous les pèlerinages, celui des foules de Lourdes.

Nous nous sommes déjà demandé si Lourdes nous révélait plus Bernadette — que Bernadette, Lourdes. Nous pouvons



nous interroger, à présent, sur le point de savoir si c'est le chapelet, à Lourdes, qui nous révèle la Vierge, ou si c'est la Vierge qui nous y livre les bienfaits du chapelet. Mais je crois que, comme dans tout fait surnaturel, une étroite interdépendance lie, dans celui de Lourdes, tous les éléments de notre prière; qu'à travers eux une première image de notre unité intime se dessine. Le certain, c'est qu'on sent, à Lourdes, s'évaser ses propres limites, et que cet accroissement de l'être se produit à propos du rosaire. Grâce au rosaire récité par toute une foule, d'une seule voix, chacun tend, de toutes les façons, à s'échapper de soi. Et c'est dans ce sens que le troisième personnage de Lourdes, auquel il est impossible d'échapper, nous permet d'entrevoir ce que pouvait être la réalité compacte des personnages réunis dans le chœur des tragédies antiques.

\*  
\*\*

C'est une espèce de vaste personnage à mille têtes, mais à une seule âme, à une seule voix, qui se traîne devant la Grotte, en procession sur l'immense esplanade, dans le seul but de chanter des louanges au ciel. C'est un immense personnage implorant, adorant, auquel on éprouve une ivresse inconnue



d'appartenir. Mais, pour parler de lui, il faut le préciser davantage. Ce chœur des foules se compose lui-même de deux demi-chœurs. D'un côté les malades : ils sont pitoyables, ils sont souvent d'une laideur affreuse; et leur seule vue nous est déjà une pénitence. De l'autre, les pèlerins proprement dits : ceux qui prient à haute voix, qui font ensemble les processions. Ils entourent de leurs prières, de leurs soins, ce peuple sur ses brancards, dans ses petites voitures, dans ses fauteuils roulants. Et les uns et les autres valent à Lourdes son extraordinaire figure.

La Vierge, Bernadette, ce sont des réalités désormais invisibles, et toutes les âmes s'y réfèrent. Mais il n'y a plus à Lourdes que ce double énorme personnage, composé de ceux qui chantent et de ceux qui souffrent : les actifs et les immobiles. Et l'âme de ces personnages, ce sont les malades qui la constituent. Or, il n'a jamais été question de malades dans les révélations de la Sainte Vierge. Jamais elle n'a dit que c'était des malades, mais des pécheurs qu'elle voulait s'entourer pour les guérir. Ils y sont venus parce que le bruit de guérisons sensationnelles s'est vite et partout répandu; et aussi parce que le fond de tout pèlerinage, c'est cette guérison apparente qui témoigne des



guérisons cachées. Mais jamais on n'avait rien vu de pareil. Et les malades ont tellement afflué, que c'est désormais autour d'eux que tous les pèlerinages s'organisent. Lourdes, ville des *Ave*, est la ville des malades. Leurs souffrances acceptées, consacrées, sont devenues sa silencieuse, sa plus profonde prière. Lourdes est désormais la ville de la souffrance joyeusement consentie. Et c'est par ce détour de l'heureuse douleur qu'on rejoint les exhortations de la Vierge quand elle rappelait à Bernadette l'urgente nécessité de la Pénitence.

Endurée par les malades, assumée par les brancardiers, par les infirmières, exprimée par cet immense peuple qui leur offre le secours de sa fatigue et de sa compassion, c'est désormais entre ces peines complémentaires, entre les deux demi-chœurs de cet unique personnage qui ont les prêtres pour coryphées, que se joue la tragédie. Et, par derrière, il me semble souvent voir toute la terre s'agiter. Tous ceux qu'ils ont laissés derrière eux et pour lesquels ils souffrent et prient. Tous ceux qui sont si loin de se douter que c'est, en partie, à toute cette douleur en ce moment remuée que l'impiété des hommes doit de pouvoir encore continuer son histoire. La raison d'être de la souffrance, son rôle éminent dans le jeu des



jours, c'est à Lourdes qu'on les discerne. Et j'avoue qu'en dépit de mes propres maladies, de la vivacité de ma foi, cette attention portée à la souffrance, cette revue surtout qu'il semble qu'on en fasse à Lourdes, ce fut longtemps pour moi quelque chose d'inadmissible et même, je dois le dire, d'assez répugnant.

\*  
\*\*

Ce qui me choquait surtout, c'était qu'on vînt à Lourdes pour y demander des faveurs. L'esplanade de la Basilique recouverte, constellée de suppliants étendus sur le dos, ressemblait un peu trop à un marché, pour me plaire. Tous ces gens, me disais-je, ne sont donc venus là que pour montrer leurs plaies à la Sainte Vierge, pour en tirer quelque grâce. Je résumerai ce que j'éprouvais en disant que cet étalage de chairs avariées provoquait en moi un insurmontable dégoût, celui de tant de déchéances rassemblées. Mais en outre, un sentiment de pudeur blessée. Il ne me semblait pas concevable qu'on vînt en pèlerinage pour cela, pour invoquer en faveur de cela une hypothétique attention céleste. Il me semblait qu'il y eût dans cette exhibition de toutes les infirmités un injustifiable appel au bon



plaisir de je ne savais encore trop qui, à une espèce de favoritisme céleste dont j'étais d'autant plus irrité que je n'y croyais pas. Pour comprendre Lourdes, il me manquait un peu d'amour humain; sans doute aussi, d'avoir, par moi-même, vérifié la possibilité des miracles. Et puis surtout, il me manquait d'avoir reçu quelques confidences de malades. C'est à la faveur des visites que je fis à bon nombre d'entre eux, que je dus de me rendre. Je me rappelle en particulier avoir parcouru, avec un médecin, un train qui allait ramener vers le Nord toutes sortes de grands infirmes. Ils allaient refaire en sens inverse le même immense voyage. Et cette fois sans être soutenus par cet espoir de guérir qu'il leur avait fallu laisser devant la Grotte. Pendant les quatre jours de leur pèlerinage, on les avait soumis à toutes les épreuves — on les avait plongés dans l'eau glacée — ils étaient restés des heures au plein soleil pour prier — tout cela en vain. Ils partaient, à présent, épuisés par tant de fatigues auxquelles celle d'un nouveau transfert dans les wagons de bois allait s'ajouter. Je m'attendais à des révoltes, à des murmures. Je n'exagère rien : ce pauvre monde partait heureux. Je n'ai pas trouvé un seul malade qui se plaignît. Leur passage à Lourdes, leur contact plus direct avec la



Vierge, leur prière plus fervente, l'émotion d'avoir senti autour d'eux tant de charité fraternelle de la part de ceux qui, sans se lasser, s'étaient constamment occupés d'eux, tout cela avait suffi à alléger leur détresse, à leur permettre de la supporter mieux. Et, avant même d'avoir vu, d'avoir interrogé des miraculés, j'étais bien forcé de me rendre à cette bouleversante évidence : que le pèlerinage de Lourdes est miraculeux pour tous les cœurs sans exception.

Je ne vous citerai pas les mots particulièrement poignants que j'ai entendu tomber des lèvres des gens les plus simples; j'en rapporte plusieurs dans *Capitale de la prière*. Ils sont plus admirables les uns que les autres. Mais ce que je veux vous dire, c'est que nul de tous ces malades n'était venu à Lourdes pour demander sa guérison; que la guérison, la conversion de tel ou tel leur tenait à tous bien plus à cœur que leur propre santé. Tous ces malheureux, mais ils priaient certainement les uns pour les autres bien plus que chacun pour soi-même. Et je vous affirme qu'il n'y avait pas de désintéressement affecté dans leurs réponses. Non! Avec cette simplicité qui est la vertu de Lourdes, ils nous laissaient entrevoir le trésor d'une générosité qui n'avait même plus conscience d'être belle.



\*\*

C'est alors que je compris ce que signifiait ce rassemblement, à première vue si déconcertant, de toutes les misères du corps, cette « cour des miracles » où il faut avoir le cœur solide pour s'attarder.

La Vierge, par les guérisons qu'elle accorde de temps en temps, mais surtout par l'amour et la joie qu'elle répand indistinctement dans une pluie de grâces continues, témoigne de son désir d'avoir, dans le lieu choisi par elle, le constant spectacle de tant de douleurs acceptées. C'est, sous ses yeux, comme le fondement du Corps mystique qui s'édifie, de cette Eglise souffrante dont elle a la garde et qu'elle offre à Lourdes en un holocauste unique et continu. C'est comme « l'armée rangée en bataille » dont parle l'Écriture et à laquelle elle-même se confond. Sans ce rassemblement opéré sur les bords du Gave, où serait le témoignage de sa vigilance, l'assurance de sa maternité étendue à toute la terre? Il faudrait qu'elle intervienne partout à la fois. Ici ce sont tous les peuples qui accourent vers elle, se mêlent à ses pieds. Et leur joie unanime fait mesurer sa grâce. Non, en vérité, bien qu'elle n'en ait jamais parlé à Bernadette, on comprend, enfin, quand on interroge les ma-



lades de Lourdes, que c'est eux qui rendent le plus de grâces à Dieu, et que Lourdes, en effet, ne serait rien si leur présence lui manquait.

La ferveur que ces cœurs y reçoivent et qui va leur être d'un si grand secours pour les durs mois qui les attendent, c'est une lumière qu'ils emportent pour la répandre; c'est la chaleur de la prière qu'ils élèveront désormais d'un même trait avec la prière de leurs longues souffrances. Je le dis, parce qu'à présent je le sais : il faut se garder de juger Lourdes sur les apparences; il faut surtout se garder de juger Lourdes tant qu'on n'a pas approché, quels qu'ils soient, les malades qui sont venus y offrir leur souffrance. C'est à travers eux que la splendeur de Lourdes éclate.

\*  
\*\*

Quant aux miracles effectifs — autant qu'il est possible de mesurer l'immensurable, — je me suis rendu compte qu'en effet, ils s'y produisaient sous forme de guérisons subites, durables, telles qu'une parfaite santé remplace immédiatement l'infection, la fièvre et la prostration. Mais de ces miracles je ne vous donnerai pas de statistiques. Je ne vous les énumérerai même pas : je cite dans



mon livre quelques cas qu'il me fut donné de voir. Ce que je voudrais, c'est ajouter seulement quelques mots à ceux que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, quant aux conditions morales exigées par Dieu de ceux qui interrogent les signes qu'Il daigne nous donner de sa puissance et de son action sur le cours des choses matérielles. Je voudrais vous faire observer à présent que, du côté de ceux qui en sont l'objet, ces miracles si contestés n'exigent aucune conscience, ils n'exigent même pas cette bonne volonté qui est demandée à ceux qui les constatent. Ce sont quelquefois des enfants, des incrédules qui en sont favorisés. Il est donc absolument impossible de tenir compte d'aucun de ces éléments auxquels les esprits forts recourent un peu vite.

Mais je voudrais aussi vous faire l'aveu d'un fait infime, qui a du moins le mérite de m'être personnel : c'est qu'il m'est souvent arrivé de me plonger dans l'eau de Lourdes, sitôt après mes repas, sans en être jamais le moins du monde incommodé. Bien mieux, j'ai des rhumatismes qui ne supportent pas le moindre contact avec l'eau froide; celle-ci les aggrave aussitôt. Eh bien! jamais la baignade dans la piscine de Lourdes, lors même que je sortais d'une crise aiguë, n'a été suivie de la moindre gêne.



De tout cela, qui est sans importance, je ne conclus rien, si ce n'est que cette eau dont on a en vain recherché ce qu'elle pouvait contenir — c'est de l'eau pure à 10° — n'a aucun des effets de l'eau froide. Et, pour insignifiant que cela soit, cela me semble déjà fort étrange.



Mais laissez-moi vous parler d'un cas plus sérieux, celui d'un ancien employé des Postes qui fut entièrement guéri d'une gangrène des deux jambes au passage, devant lui, du Saint Sacrement auquel il ne croyait pas. Il s'était laissé emmené à Lourdes pour faire plaisir à sa mère. Il y est aujourd'hui brancardier. Si je vous cite ce cas, entre mille, c'est qu'il en parle maintenant lui-même un peu partout à travers la France et que c'est, en effet, une des guérisons les plus célèbres. Et puis, je l'ai vu. Je connais son histoire autant qu'il est possible aux hommes de connaître une histoire humaine. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une telle guérison ne peut pas s'expliquer dans l'état actuel de la science médicale. Et c'est à ce trait, d'ailleurs, que se borne la constatation du miracle. Le mot de miracle n'est jamais prononcé. Car l'Eglise seule en a le droit. Et



ce n'est pas l'Eglise qui vérifie ces guérisons de Lourdes, ce sont des médecins. Des médecins qui viennent de tous les coins du monde.

Pour en finir avec cette question des miracles qui, je l'avoue, ne m'intéresse plus guère, car les miracles de Lourdes sont, à présent, pour moi d'une incontestable évidence, je veux vous signaler cependant que, l'an dernier, un médecin protestant, envoyé à Lourdes par l'Institut Rockefeller, a eu la faveur de constater de ses propres yeux deux guérisons si éclatantes qu'il n'a pas caché à ceux qui l'entouraient qu'il en était stupéfait et bouleversé.

Je m'abstiendrai de vous citer mille autres cas encore. Ils forcent à penser que cette eau est douée de propriétés mystérieuses. Mais à quoi bon multiplier les exemples de miracles. Ils n'ajouteraient rien à ceux d'entre vous qui y croient; et je sais assez, par celui que je fus, que les incrédules trouveront toujours le moyen de ne pas s'humilier devant leur vérité. Ce qu'à ceux-ci je peux souhaiter de mieux, c'est de pouvoir, un jour, constater par eux-mêmes l'incroyable mystère dont la Sainte Vierge, jusqu'à nouvel ordre, est l'explication la plus simple. C'est la seule, en tout cas, qu'on ait jamais pu en donner...



\*\*

Pour achever le tour de Lourdes, il nous reste à interroger les figurants que nous y sommes. Les personnages de ce fameux demi-chœur qui s'agite beaucoup, qui prie bruyamment et dont les réactions sont parfois ridicules. Je confesse aussi que j'ai beaucoup changé d'avis à son égard à mesure que je m'y trouvais mêlé. C'est au point que j'ai fini par comprendre que, lui aussi, manifestait, par ses ridicules mêmes, quelque chose de fort important, puisque c'est grâce à ces ridicules que le plus quotidien de notre vie se trouve, à Lourdes, sanctifié.

J'étais bien éloigné de m'en rendre compte jadis. C'était surtout alors le pittoresque qui m'en touchait. Singulièrement lors des défilés, derrière leur vieil évêque, des plus étonnants exemplaires de la Basse-Bretagne. Je ne comprenais guère, dans ces temps de mon incrédulité, ce que cela pouvait avoir de touchant, ce déplacement en masse, cette convocation des êtres les plus intacts de ce lointain pays. Et si je me saoulais de leur étrange spectacle, je n'en tirais guère de prétextes à prier. Mais je ne savais pas encore ce que c'était que prier. Et ces *Ave* indéfiniment entonnés devant une grotte vide, j'avoue que cela m'eût semblé toucher



aux confins du satanique si j'avais alors entendu parler de Satan. Par bonheur, je ne connaissais pas plus l'ange déchu que les autres. Et je me bornais à trouver cela grotesque.

Je suis bien loin de songer maintenant à me moquer encore de ces foules. Et même de ces processions aux flambeaux où elles se livrent avec ivresse et auxquelles j'ai résisté, je l'avoue, jusqu'à cette année même, tant cela me paraissait peu sérieux de faire, en chantant, le tour de l'esplanade avec une chandelle allumée. Il est vrai que cette procession aboutit au *Credo* formidable chanté par toute la masse recueillie, serrée, ne faisant plus qu'un corps compact devant la Basilique. Et lors même que je goûtais fort peu au charme de la procession qui y préparait, ce chant du *Credo* m'avait déjà valu — j'entends depuis que j'avais appris à le réciter moi aussi — une pure et profonde émotion. Mais quant à la procession même, mon pharisaïsme, se substituant à mon scepticisme, finissait presque par y voir un sacrilège... Je la trouve charmante, à présent. Précisément à cause de sa simplicité. Et parce que les bonnes gens y vont comme à une promenade qu'ils feraient en chantant. Simplement, ils chantent les louanges de la Sainte Vierge; ils ont repris la liberté de



leurs mouvements. C'est une consécration de leur liberté qu'ils accomplissent dans la nuit. Ce n'est pas tout à fait une procession réglementaire, puisqu'une procession c'est, dans une certaine mesure, un mouvement de masse tendant à l'emporter sur les individus qui la composent. Mais n'importe! Il y a plusieurs sortes de processions à Lourdes. Et celle-ci est à la limite du permis.

\*  
\*\*

Il y en a une autre, attendrissante et fantaisiste. J'en ai fait une longue peinture dans *Capitale de la Prière*, parce qu'il me semblait que nul auteur ne lui avait encore accordé l'attention qu'elle mérite. C'est « la procession du baiser ». Elle commence chaque jour sitôt la dernière messe finie. Elle se termine quand on ferme la Grotte, à la tombée de la nuit. Et, dans le courant de la journée, on est obligé de l'endiguer pour permettre à telle ou telle cérémonie de se poursuivre. C'est un flot continu — le plus touchant des flots qui, dans ce temps des pèlerinages où toute humanité devient fleuve, ne cessent d'entretenir la grande marée montante dont le formidable *Credo* vient battre, le soir, au pied de la Basilique. La procession du baiser, c'est le petit ruisseau de chaque jour qui ne cesse de couler dans la



Grotte. Et chacun des pèlerins dont se compose sa lente, sa continuelle traînée, offre simplement, en passant, le murmure de ses lèvres, et son regard étonné, avec cette allure un peu dégagée, un peu gênée aussi, par où chacun affirme, au milieu des autres, son propre caractère. Il en fait l'offrande à la Vierge parmi les cierges qui brûlent et les quelques fidèles agenouillés qui prient. Je ne m'attarderai donc pas davantage à vous décrire cet humble défilé parfois arrêté dans son cours par tel ou telle qui couvre un peu trop longuement la pierre de ses baisers, ou par une bonne femme qui jette, en passant, dans la corbeille, derrière le brasier des cierges, telle lettre, telle supplique mystérieusement adressée à la *Poste restante* de la Très Sainte Vierge.

L'autre, celle de la nuit, nous avons déjà pris part à son déroulement. C'est vers elle en particulier que le petit ruisseau de la Grotte finit par aboutir, puisque c'est elle qui vient faire offrande aux étoiles et à la lune de ce vaste chant où toute la croyance catholique est enfermée.

Mais, entre les deux, se déploie la plus solennelle, la seule solennelle de toute la journée, la procession du Saint-Sacrement. Dans un ordre bien réglé — c'est un ballet monotone et très lent — tous les peuples



de l'univers viennent mêler leurs prières comme des mélopées pour les offrir à Dieu, au milieu d'eux, qui les bénit. C'est vraiment alors le triomphe du Christ dans son Eucharistie. Toute la hiérarchie présente à Lourdes y participe. C'est le moment le plus haut de toute la journée. Et lorsqu'à son tour, l'Hostie, ayant quitté le cortège qui la précédait, séparée de la foule qui jusque-là l'a suivie, vient elle-même s'incliner devant chaque malade, alors on comprend que c'était cela que la Sainte Vierge avait en vue quand elle disait à Bernadette qu'elle voulait qu'on vînt à Lourdes en procession. Plus encore que pour contempler à ses pieds tout son peuple étendu, c'était pour mieux mêler son Fils à toute la douleur de la terre — c'était peut-être surtout pour permettre à toutes les douleurs de la terre de venir se confronter à la douleur de son Fils.

L'unité de la terre affirmée dans la douleur, mais dans une douleur qui se surmonte pour se transformer en joie aux pieds de Dieu qui la bénit, je vous demande s'il peut s'accomplir, en aucun lieu du monde, un pareil office, un rite aussi bouleversant? C'est donc à ce *Credo* du soir, à cette bénédiction du milieu du jour, que la raison d'être de Lourdes s'enracine, que toute la

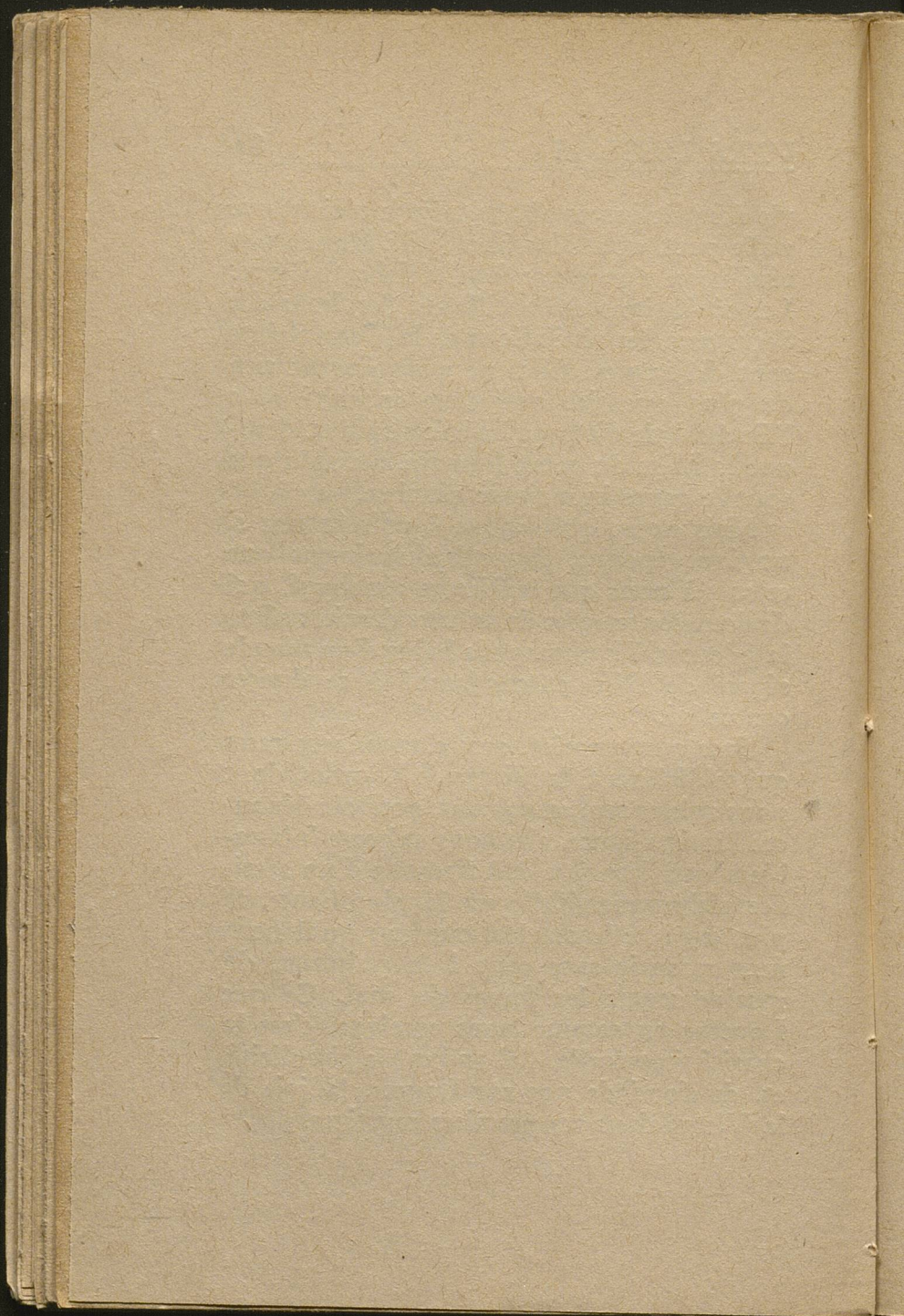


vie des pèlerinages aboutit. Et je n'ai trouvé nulle part, ni à Jérusalem, ni à Rome, une révélation plus pleine de la vérité catholique. Les révélations de la ville du Serviteur des Serviteurs, les révélations de la Terre Sainte sont différentes. Elles ne nous livrent rien de plus essentiel que cette intimité avec l'Eucharistie où la petite Vierge juive, devenue la Mère du genre humain, a voulu que tout le genre humain se réunisse.

Mais nous, qui vivons à présent une si tragique époque, il semble vraiment que ce soit à nous que la Vierge ait songé, qui devons contempler dans leurs derniers effets la jalousie, l'égoïsme et la haine d'un monde séparé de Dieu et condamné à se diviser contre lui.

Face aux peuples, aux classes, aux races qui se déchirent, la Vierge de Lourdes, dont nous avons cru, en passant, pouvoir dénoncer l'insignifiance, elle nous exhorte inlassablement à la prière et à l'amour d'un sacrifice réciproque. Telle est la plus haute, la plus urgente leçon de Lourdes : qu'il nous faut recourir sans cesse à la puissance du rosaire contre les forces du mal. Ce que Lourdes en somme nous enseigne, c'est la charité fraternelle, l'abandon, la simplicité, et, du fond de nos souffrances, la joie de la Vierge dans ses premiers mystères.







## ATHÈNES ET LA TERRE-SAINTE

*Pour Marie-Renée.*

On m'a vivement reproché d'avoir fait de la vie chrétienne en Palestine une peinture trop sombre. Ceux d'entre vous qui sont allés là-bas savent pourtant que tout n'y a pas le parfum de la fidélité. Néanmoins, je ne me serais jamais senti une âme de censeur pour en écrire si je n'avais fini par m'apercevoir que ces trahisons des chrétiens comportaient peut-être, elles aussi, un enseignement fécond. Je m'étais rendu là-bas un peu par hasard. Disposant de quelques loisirs, j'avais résolu de visiter la Grèce. Pourquoi pas plutôt la Palestine, m'avait dit alors un ami, grand chrétien, qui nourrissait encore des illusions à l'égard du Sionisme. C'est dans l'espoir de faire une recrue à son judéo-christianisme qu'il me décida à partir. L'on m'eût bien étonné si



l'on m'avait dit que vingt siècles après sa mort, les paysages où vécut et mourut le Christ allaient pouvoir encore agir sur ma foi. Lourdes, en effet, m'avait permis de prendre conscience d'une réalité, celle des saints, dont l'étoffe jusqu'alors m'avait échappé. Mais c'était à travers la Vierge et Bernadette. Quant à la valeur de la souffrance, elle m'y était apparue à propos des malades dont la présence et l'exemple s'imposaient à ma vue. En Palestine, au contraire, c'est à l'absence de facteur humain, naturel ou surnaturel, que l'humanité du Christ allait devoir une intensité que la lecture des Evangiles ne lui avait pas donnée en moi.

Tout ce que j'y découvris au cours de mon premier séjour me déconcerta. Seuls les Arabes me semblèrent avoir une allure royale. En fait ils sont seuls en harmonie avec le paysage. Ils le maintiennent dans leur propre état d'attente et de stérilité. C'est en ne faisant rien qu'on est le plus fidèle à l'esprit de cet Orient, en ne faisant rien que chanter, que prier. Sitôt qu'on se livre à quelque activité, l'Orient se venge en enfonçant l'agité dans sa besogne, en en faisant son prisonnier. Et elle s'attache à lui; et il ne voit plus qu'elle; et il trahit son cœur en son nom. C'est pour cela que les Juifs



nouvellement installés me parurent tout de suite désaccordés au pays. Revenus pour tirer de la Terre-Sainte le plus de produits, le plus de profit, ils y sont comme des exploiters de la mort, des aveugles qui se seraient mis à bêcher, à piocher, à ensemen- cer un vaste cimetière. L'âpreté avec laquelle je voyais ces malheureux se livrer à leur nouveau destin me déçut. Je ne pouvais croire à leur réussite avec un tel esprit. Leur Sionisme était décidément trop occidental, trop artificiel, pour n'être pas sacrilège. Mais cela même m'éclairait sur le véritable destin du peuple de Dieu, m'affermissant dans la certitude que la seule solution à son drame était spirituelle.

Quant aux chrétiens, ils y sont de deux sortes : les indigènes, dénués de toute vertu ; et ceux d'Occident, représentés surtout par les membres d'innombrables Congrégations dont l'apostolat est inexistant. Aussi peut-on dire que ces chrétiens, venus pour se faire massacrer, en l'absence de ces massacres en sont réduits à des études qui les replient sur eux. Leur seule raison d'être en Palestine, c'est le martyre. Et une extraordinaire impression de vanité se dégage de la plupart de leurs occupations pacifiques. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas dans chaque couvent des âmes très saintes, ni que leur



travail soit toujours vain. Mais c'est l'impression générale que valent ces chrétientés que je voudrais dégager. Et le désert dont chacune est entourée les rend toutes pareilles à de petites Thébaïdes fermées, sans rapport profond avec la terre qui les entoure. La Terre-Sainte est devenue une espèce de lotissement archéologique bien cadastré où l'on comprend que le Père de Foucauld n'ait pu respirer très longtemps.

Je voudrais profiter de l'occasion de cette triste peinture, pour insister sur la grandeur extraordinaire qu'affectent, en dépit de tout, certaines œuvres chrétiennes de là-bas. Il est bien clair par exemple que la lumière catholique projetée sur les Ecritures grâce aux travaux de l'Ecole Biblique est un de ces miracles dont l'Eglise avait besoin. Je n'ai jamais prétendu autre chose. Ni que les savants religieux qui se sont consacrés à d'arides études pour le plus grand profit et la gloire du Christ ne fussent parmi ses plus utiles serviteurs. Si les apparences de sainteté d'un Père Lagrange m'ont surtout arrêté, je n'ai nullement entendu en diminuer d'autant la renommée ni la foi de ses confrères. La double grandeur spirituelle et intellectuelle du vieux religieux, dont la mort n'était pas éloignée, m'avait frappé dans la mesure sans doute où son appel



prochain à comparaître devant Dieu l'avait déjà plus particulièrement affiné. Mais en mettant son exemple en valeur, je ne l'opposais à nul autre. Je voulais montrer qu'en dépit de la nécessité que je commençais d'entrevoir à une trahison générale en Terre-Sainte, des âmes pouvaient continuer — même là-bas — d'entendre les appels de la sainteté, d'y répondre. C'est de l'esprit de la Palestine que je me trouvais contraint de tenter ainsi une espèce de diagnostic. Et notre trahison m'apparaissait comme une vocation douloureuse, inévitable, mais presque apostolique.

Je ne voudrais pas qu'on imagine que je plaisante lorsque je prétends qu'en attendant le martyr auquel tous, je crois, sont prêts, les chrétiens ne peuplent la Palestine que pour y donner à la solitude du Christ son plein relief. Rien n'est plus terrible en effet. Mais cette épouvantable vocation fut d'abord celle de tous les apôtres. Et pourquoi sur la terre où Pierre renia son Maître aurions-nous à remplir une fonction plus réjouissante? Comme le pays du Christ continue de garder le souvenir de ses abaissements, comme sa mort y reste inscrite dans toutes les pierres, la faute de ses meurtriers, de ses timides amis s'y trouve elle aussi partout indéfiniment répétée; à tra-



vers nous autres qui avons l'effrayant privilège de leur y succéder.

Je ne m'étais pas tout de suite aperçu de cette poignante signification d'un pèlerinage entrepris à l'aveugle. Et j'avoue même que la stupeur fut la seule impression que j'en emportai d'abord. Il me fallut revenir pour découvrir la relation intime qui joint le peu d'échos rencontré par le Christ durant sa vie et la négligence incroyable dont il est encore entouré dans sa propre patrie. Il me fallut même me rendre entre temps en Egypte, pour sentir que ce qui manquait au faste de l'antiquité et des arts égyptiens, cette terre de misère et de mort, contre toute attente, le possédait. Oui! mon expérience prolongée me permit seule de saisir enfin ce que pouvait être la douleur de Dieu en Terre-Sainte. Et qu'il ne s'agissait pas d'y chercher rien d'autre.

Oh! sans doute, la beauté du désert avait immédiatement parlé à ce qui reste d'Oriental en moi. Mais ce désert ne m'entretenait pas encore des Ecritures qui seules, pourtant, l'éclairent tout à fait. Et quel accent il prend à leur lumière et de quelle hauteur il domine alors toutes les terres, c'est ce qui ne devait que lors de mon second pèlerinage me devenir évident. Je ne me suis jamais plus depuis lors dégagé de sa fascination.



L'intention dans laquelle j'étais parti, de mesurer sur place les liens qui pouvaient encore m'attacher aux autres descendants des anciens Hébreux, avait donc dû céder à la constatation que nos seuls liens se nouaient dans la Bible. Je me trouvais du coup admirablement délivré de tous ces attachements charnels qu'on prétend faire durer à cause de la continuité d'un nom. En vérité, il n'est pas de pèlerinage plus spirituel que celui de Palestine. Chargé d'aucune relique, on pourrait dire d'aucun souvenir — si tout n'y était, au contraire, souvenir pour un chrétien. Le reste du monde appartient à la diversité. La Terre-Sainte, elle, est la patrie du silence et du vide. Non seulement elle est vouée à l'abandon, c'est à cet abandon même que son histoire est incorporée.

On n'y trouve ni statues ni restes de vieux édifices. Parfois un morceau de poterie sur lequel on déchiffre la leçon d'un vieux texte. Mais ce pays, que tous les peuples ont piétiné, une absolue vacuité le désigne à notre attention. Il semble même que l'Islam n'ait été inventé que pour le protéger par une multiple ceinture de gardiens qui empêchent que l'on y touche. Ils y ont pris la succession de ses premiers nomades. C'est



un pays où l'humanité n'a cessé de passer sans y rien fonder, en dehors du Temple dont il ne reste que l'admirable mosquée comme un couvercle sur le roc où il ne s'élève plus. Les autres déserts n'ont pas d'histoire. Celui-ci se réduit à la sienne. Et s'il fut appelé la terre où ruissellent le miel et le lait, c'est que peut-être ils y ruisselaient en effet avant la mort du Christ. Mais à présent c'est une terre très pauvre et qui n'a plus d'autre raison d'être que de commémorer indéfiniment dans le temps le miracle dont elle fut le théâtre. Elle en est devenue la stèle et le miroir. Et la vie ne reprend pas sur elle.

L'étrange c'est qu'elle est située entre des contrées dont les destins furent tous à l'extrême opposé du sien. La Syrie au Nord, la Chaldée à l'Est, l'Egypte au Sud ont été successivement le lieu de prédilection de tous les arts. Par une privation mystérieuse qui était une incomparable faveur, la Palestine n'a jamais rien engendré. À quelques centaines de kilomètres de ceux à qui toute la terre allait devoir sa variété savoureuse et ses idolâtries diverses, Dieu la maintint dans une diète dont on ne devait comprendre la raison que plus tard. Et c'est à cette étrange interdiction de représenter la figure humaine, les formes vivantes, que la totale



absence de tout vestige humain en Terre-Sainte est dû. On y avait des écuelles, des pots. On en retrouve quelques-uns. Mais nul signe de l'invention des doigts et de l'esprit. Les générations depuis le fond des temps semblent avoir passé sur ce sol en se transmettant la consigne de n'y rien laisser, que quelques souvenirs oraux ou écrits qui, en s'y agglomérant, finirent par constituer l'annonce prodigieuse de Celui à partir duquel tout devait être renouvelé. C'est au seul verbe humain qu'il fut permis de s'exprimer sur cette terre où le Verbe devait se faire humain. Et il en est résulté cette étrange figure d'une terre et d'un peuple qui se réduisaient à un livre — en attendant de donner corps à un Dieu.

La vocation d'Israël, on ne la touche nulle part avec autant d'intensité que dans cet étroit pays où pourtant il ne reste rien de lui. Et c'est que d'Israël comme du Christ l'absence d'images est l'image la plus fidèle. Israël à travers cette absence apparaît ce qu'il fut : un peuple à part, un peuple à qui il n'était pas permis de partager les occupations, les distractions, les inventions des autres. C'était un peuple nomade qui tournait sur soi en attendant que ce circuit eût été assez répété pour que de son sein jaillît la forme purifiée par un barattement



indéfini. Et c'est là ce qu'on trouve encore en se promenant à travers la Palestine : une espèce de laiterie vide, de cirque immense et désert où l'on comprend qu'un peuple pendant des millénaires ait eu pour seule vocation de dérouler ses trahisons et ses litanies. C'est en Palestine qu'on entrevoit le sens de la litanie. Rien n'y accroche jamais ni l'ouïe ni le regard. Toutes les formes s'y reflètent les unes dans les autres — ce sont de petites collines nues ou de vastes étendues de sable et de pierre. Mais il faut du temps avant de discerner ce secret accord des formes naturelles et de la monotone vocation d'Israël. Il me fallut longtemps du moins, non pour aimer mais pour comprendre la beauté de ce vide où manque ce qui fait ailleurs la douceur et le charme de vivre.

Si les Sumériens, les habitants de Byblos, les longues dynasties égyptiennes sont à la fois très proches dans l'espace et vertigineusement étrangères à Israël en proie à son rêve, quelle distance n'y a-t-il pas aussi de la Palestine à cette Rome qui devait pourtant prendre sa suite.

Autant l'une est repliée sur soi comme une poule occupée à couver, autant l'autre n'a jamais pu s'empêcher de s'ébrouer, d'être



à toute la terre pour distribuer ses biens à tous, pour tout s'incorporer. Et c'est à cause de cette opposition qu'il est bon de passer de l'un de ces pèlerinages à l'autre. Ils se complètent, ils marquent les deux mouvements du balancier chrétien; de sorte que le lien profond qui joint ces deux capitales de l'esprit, on le saisit au moment de leur succession. C'est dans l'espace qui les sépare que le temps nous découvre le sens de son déroulement.

Ici ce qui compte, ce sont donc trente années d'obscurité, puis trois ans d'une prédication qui semble n'avoir servi à rien. Ce pays nous parle du Christ inconnu, méconnu, supplicié. Mais non de sa Résurrection. Et de la Pentecôte, encore moins. Ce sont les plages où ses apôtres ont débarqué qui nous en parleront. La Palestine n'est pas la terre de sa gloire. Elle est la terre où Dieu a dicté son histoire d'homme. Et sitôt que cette histoire devient celle de l'univers, l'enseignement de l'Eglise se substitue au sien.

Absence de vestiges — souvenir d'un peuple séparé — négligence des chrétiens, c'est par ce triple trait que s'impose à nous la vocation de cette terre à une solitude, à un abandon qu'il importe par-dessus tout d'y déchiffrer.



\*  
\*\*

En Grèce, il ne s'agit plus de rien de chrétien comme à Rome dont l'antiquité même fut une préfigure de l'Eglise. Là, tout est formes. Je m'étais imaginé qu'à la différence des autres berceaux orientaux de l'art, la Grèce n'avait pas engendré, dans ses grandes époques, de formes consacrées. Je fus bien surpris de m'apercevoir sur place que le caractère religieux n'était pas celui de ses seules créations archaïques; mais que son siècle d'or, ce V<sup>e</sup> siècle, qu'on essaie toujours de faire passer à nos yeux pour un siècle païen où l'homme se serait adoré, avait été au contraire un âge religieux; et que tout, jusqu'aux fûts de colonnes qui nous en restent, priaient encore sur l'Acropole.

Ce n'est pas pour obtenir un vain effet de contraste que je rapproche ici Athènes et Jérusalem. Ces deux cités sont aux extrêmes opposés de l'esprit, mais pour opposées qu'elles puissent être, elles nous donnent un même enseignement. Et cette leçon commune que nous y prenons, c'est d'abord celle d'une consécration mystérieuse de la terre à l'homme.



Sans doute, rien n'est plus différent de Jérusalem qu'Athènes avec sa floraison prodigieuse d'éphèbes, d'athlètes et de jeunes filles le long des murs du temple dont quelques piliers restent encore debout. Tout à Athènes est humain, tout y est prière de l'homme. Tout y a pris notre forme en vue d'une louange à la vie que les moindres fragments de marbre perpétuent. C'est notre humanité qui tresse ses guirlandes et ses couronnes, c'est toute notre aventure qui se déploie sous le ciel grec. Et telle est l'opposition de ces deux peuples : ils annoncent tous deux notre grandeur; mais l'un par l'exaltation de la forme et l'autre par son effacement. L'un chante la joie de corps, offrant leur jeunesse au mystère; l'autre la stupeur de l'âme dans la présence ineffable d'un Dieu qui tarde à s'incarner. Et voici que ces deux peuples se complètent plus encore qu'ils ne s'opposent. Dans ces siècles d'avant le Christ, ils constituent comme les deux aspects d'une humanité qui a besoin du Christ pour entrer dans sa plénitude.

Il est bon de passer de Jérusalem à Rome. Il est doux aussi après avoir quitté Athènes de retrouver la Palestine que le murmure de la Révélation sillonne. Car si la Grèce nous offre l'image anticipée de notre délivrance finale, le peuple hébreu c'est l'histoire



de la promesse de cette délivrance au milieu d'un amour infidèle et souvent malheureux. Mais en fait aucun des deux ne songe à rien d'autre qu'aux rapports du ciel et des hommes. Des deux rives de leur étroite mer un même chant s'élève, celui de notre divine ressemblance. Et c'est pourquoi, je le répète, le pèlerinage de Terre-Sainte et celui de Grèce s'offrent l'un à l'autre une sorte de réplique : l'achèvement en pleine lumière d'une forme qui dans la pierre s'est d'abord transfigurée sous nos yeux.

Mais ce n'est pas de la Grèce que je veux vous entretenir. Si pur qu'il ait été, si étranger aux caricatures que trop de pions en ont donné, le miracle d'Athènes eût été sans lendemain, si la nuit qu'il traversa de son éclair ne s'était déchirée en Palestine. C'est là seulement que l'homme est devenu pleinement conscient d'une grandeur qu'il ne pouvait saisir que par accident jusqu'à l'Incarnation. Et c'est cette histoire de la conscience que nous avons acquise de notre grandeur à travers la misère de Dieu que la Palestine nous conte encore. Voulussent-elles être une louange de gloire, ses pierres ne tardent pas à retourner à leur destin, qui



est de célébrer d'une façon ou d'une autre l'abaissement rédempteur.

Je songe à quelques œuvres qui sont peut-être ce que les chrétiens ont laissé de plus beau dans ce pays où ils demeurèrent près de deux siècles. Alors que les arts religieux les plus purs fleurissaient en Europe. Eh bien! ces chapiteaux gothiques sculptés par des Français, n'ont jamais trouvé place dans aucun monument. Mais la plus illustre des églises de Terre Sainte, quel édifice misérable! Son emplacement offrait un tel attrait à tous les chrétiens de la terre que tous voulurent y construire quelque chose : les uns un petit couvent, d'autres un couvent plus grand ou une petite chapelle qui devait ajouter son désordre au désordre existant. Et cela finit par constituer autour du sanctuaire primitif, aujourd'hui tout semblable à une caverne de brigands, une espèce de capharnaüm monstrueux.

Les bonnes intentions aussi bien que les mauvaises, la charité au même titre que la jalousie ou la haine, la science et l'ignorance, le vice et la vertu, tout en Palestine tourne à la confusion. Et si une telle fatalité s'acharne à dégrader toute œuvre d'homme en ce pays au destin duquel nul autre au monde ne se compare, c'est que cette fatalité est peut-être autre chose qu'un hasard



malheureux. Le signe même du désir de Dieu que soient préservées envers et contre tous les traces d'une abjection qui fut plus qu'humaine.

J'ai déjà essayé de vous dire combien la vocation d'abandon des chrétiens de Terre-Sainte était plus forte que leur plus forte foi. Il en va de même pour tout ce qui se fait là-bas. Et voici qu'échoue l'héroïque tentative des Juifs pour rendre vie à ce pays autrefois si fertile. Même, je ne serais pas étonné si le plus beau résultat de leur effort dût être de déclencher la révolte de tout l'Islam. Que voulez-vous, on ne touche pas à la Palestine. On peut y élever quelques églises — personne n'y prie — ces églises ne se survivent pas longtemps. Quant à la terre même, c'est à sa désolation qu'elle est consacrée. Et les oasis qu'on y rencontre ne servent qu'à en faire mieux apparaître la sécheresse et la stérilité. Je n'exagère rien : tel est le décor de Terre Sainte. Et ceux qui se sont imaginé que j'en étais déçu ne m'ont pas compris. Ce décor est si bien le décor qui convient, il souligne si bien l'enseignement que nous y devons chercher, que c'est au contraire plus de succès dans nos entreprises qui pourrait nous y décevoir.

Aussi de ces deux terres : la Grèce et la Palestine dont l'une fut comblée de toutes



les grâces humaines et dont l'autre devait être le berceau de la misère, celle-ci touche seule au plus pur de l'humain. L'équilibre de la Grèce était destiné à se rompre. Elle avait entrevu le secret d'une parfaite harmonie, mais dans sa chair éphémère et dans les œuvres de ses mains. Tandis que par la terre où Dieu est descendu pour y éprouver la mort, nous continuons d'être, et c'est là l'important, personnellement conviés à recommencer l'aventure que nous y découvrons. Si haut que vers la divinité le génie grec se soit élevé, son élévation n'est que celle d'une génération qui a passé. L'élévation de la Palestine dure encore. Plus qu'un souvenir, elle abrite l'Amour qui devait peu à peu couvrir toute la terre. Et c'est cette présence de l'Amour qu'elle nous livre à travers des paysages qui ont gardé sa marque pour nous en reparler. Les peuples qui la traversent ou qui l'habitent n'y peuvent rien changer. Réduite à son squelette, la sobriété de ses lignes, sa sévérité pleine de douceur, le charme terrible de son silence et de sa solitude nous enveloppent de toutes parts.

La grâce des lieux est un mystère émouvant. Elle est sensible à Lourdes par exemple au point que la Sainte Vierge y touche à leur insu ceux qui ont pris la peine de



venir la prier là où elle apparut. Et y a-t-il un point au monde où la révélation de la beauté soit pareille à celle que l'on reçoit au pied du Parthénon, devant ces Propylées qui respirent encore?

Cependant que sont ces grâces, auprès de celles que nous réservent tous les coins du pays où le Christ a souffert? J'y avais d'abord cherché la trace de tels et tels événements de la Bible. On ne les y trouve plus; si ce n'est dans la mesure où ils se rattachent aux démarches de Jésus. Lui, par contre, on le retrouve à chaque pas. Tout le pays lui est consacré, comme son incarnation géographique. Si l'Évangile a besoin du temps pour se livrer, ses secrets ici s'offrent à nous d'un seul coup. La monotonie de ce pays nous introduit dans son mystère bouleversant.

Rome nous parle de l'unité des hommes dans l'Église. Lourdes de leur fraternité aux pieds de la Sainte Vierge. Entre tant d'amour et tant de gloire, la Palestine déroule le poème de la douleur humaine tel qu'il s'inscrivit au cœur du Fils de l'Homme. Et l'étrange c'est que cette douleur y affecte jusqu'aux lieux où l'on s'y attend le moins. Ainsi à Nazareth, à Bethléem, où l'enfance du Christ ne devrait avoir laissé que des traces d'allégresse!...



Je me rappelle ma première visite à Bethléem. C'était pour la Noël. Noël est une des fêtes joyeuses de la chrétienté. Que n'aurait-elle dû être là-bas? Eh bien! ma joie était peut-être de me dire que j'avais le privilège de célébrer un si grand événement là même où il avait eu lieu. Mais quant à ce que j'y ressentis...

Cette grotte de Bethléem, c'est une anfractuosité souterraine et rien de plus. Un étroit autel y est installé à présent devant lequel le prêtre a juste la place de tourner. Derrière lui, presque contre lui, se dresse l'autre paroi de cette loge sombre et minuscule où la tradition veut que Jésus ait vu le jour. Oui! c'est dans la nuit du sein de la terre, au creux de ce rocher, qu'est née la Lumière du monde. Dans une détresse dont le doux poème composé par les siècles chrétiens détourne trop l'esprit. Mais si l'âne et le bœuf étaient derrière sa crèche, si cette crèche, qui était leur mangeoire, abrita son petit corps, je vous prie de croire qu'il n'y avait là rien de tendre ni de charmant. Qu'en plein hiver cet enfant soit né au cours d'un voyage pénible, qu'il n'ait trouvé pour l'accueillir qu'un trou dans la terre, une mangeoire dans ce trou, cela change un peu les perspectives de cet heureux événement. Et que des velours et de l'or soient



tendus pour la fête, le long du rocher sur lequel les petits yeux de Jésus s'ouvrirent, cela n'enlève rien à sa désolation. En vérité, il faut être allé à Bethléem pour reprendre contact, par-delà la tradition qui la dénature, avec ce que dut être la Nativité.

Le ciel nous parle à travers les accidents de notre vie; c'est eux qui déroulent dans le temps la trame des desseins de la Providence. Mais dans quels événements de quelle vie pourrions-nous les déchiffrer aussi clairement que dans l'histoire du Christ? C'est pourquoi Bethléem où cette histoire commence nous est d'un si grand prix. C'est le port où le vaisseau céleste aborda. Et c'est un port dont on ne peut imaginer l'accablante pauvreté. Oh! sans doute, là-haut, à la pleine lumière, la basilique de Constantin s'élève encore. Tapisée de précieuses mosaïques. On vient même d'y découvrir sous le pavement un antique dallage qui emplit de volupté les spécialistes. Mais qu'est cet antique édifice ample et clair, auprès de la sinistre petite grotte où la nouvelle Eve dut accoucher?

Nous sommes un peu trop enfermés dans notre tradition de bonheur, dans ce que cette naissance signifie en effet de bonheur pour nous, lorsque nous nous abandonnons à la joie d'y songer. En Palestine, c'est



à la place du Christ qu'il est impossible de ne pas se mettre.

Je ne songe pas à présent aux chrétiens qui, installés en Terre Sainte, oublient peu à peu leur mission en raison même de la difficulté d'y vivre pour Dieu, pour les autres. Non! je songe à ceux que nous sommes, à ces 250 ou 300 millions de bonshommes qui se rappellent que c'est pour eux que le Christ est mort. Mais combien se disent que c'est pour leur servir de modèle qu'Il voulut être entouré toute sa vie d'un reniement, d'une solitude, d'une douleur sans défaut.

En fait, la Crucifixion n'allait être que la conclusion plus sanglante mais à peine plus terrible d'une existence constamment suppliciée. On oublie cela quand on lit l'Évangile à tête reposée. On l'oublie même quand on prêche aux autres l'imitation de la souffrance du Christ. Il est si souriant Jésus à travers ce que l'Évangile nous en montre. Je n'ose pas dire que la Palestine contredit l'Évangile : elle en est le décor et le fondement. Mais enfin il faut bien convenir qu'elle lui vaut, quand on le lit là-bas, un tout autre son que celui qu'on entend en le lisant ailleurs. Ce n'est plus seulement la belle histoire d'un Dieu qui s'est fait homme, ni son tendre appel à le suivre,



mais la relation d'une vie qui dès le premier jour voulut assumer ce que la terre avait de plus dur, de moins engageant. L'Évangile de l'Enfance n'a pas en Terre Sainte ces allures « consolantes » que lui prêtent les cantiques et les petites images de chez nous. C'est une terrible histoire qu'à Nazareth nous entrevoyons à peine (car à Nazareth pas un souvenir ne nous reste de l'aventure monotone qui s'y déroula). Mais à Bethléem nous pouvons toucher ce qu'elle fut et dans un temps où la chair du petit Jésus était encore plus délicate et plus fragile : ce fut une enfance soumise à des épreuves dès le premier instant surhumaines. Et il n'y a plus moyen de prendre légèrement l'histoire du Christ quand on sait dans quelle étable souterraine elle commença.

La grâce des Lieux-Saints agit toujours dans ce même sens de commisération, de compassion mystique. C'est dans les Lieux Saints qu'on entrevoit l'urgente vérité de ce que saint Paul nous confie au sujet du besoin du Christ de compléter sa souffrance par la nôtre. La notion du Corps mystique se précisera à Rome. Mais la convocation à cette souffrance, la Palestine nous



l'adresse déjà. Elle nous y convie par l'exemple continu, irrécusable, de l'humiliation du Verbe. L'Incarnation qui eut lieu en Terre-Sainte engendre en nous en Terre-Sainte avec une force pressante l'exigence d'un dépouillement qui nous fait rencontrer le Fils de l'Homme à mi-chemin du corps et de l'âme, du ciel et de la terre, de la créature et de son Dieu. Notre dénue-ment, voilà à quoi la Terre Sainte nous invite à chaque pas.

Aussi lorsque l'on reçoit dans les Lieux Saints cette Eucharistie qui fructifie partout mais qui fut inventée ici, elle n'a plus tout à fait aux yeux de notre amour le même sens qu'ailleurs. Elle s'incorpore à Bethléem le nouveau-né de l'étable souterraine, à Nazareth l'obscur petit charpentier silencieux et soumis, en Galilée celui qui prêche et qu'on persécute, à Jérusalem celui qui devait achever sur la Croix les souffrances recueillies sur tous les chemins de Judée. En Palestine, il semble que le Christ se déplace avec nous, que sa souffrance s'amplifie à mesure que nous y suivons l'itinéraire de sa vie. C'est lui, à ses diverses étapes, que nous y recevons. Il faut vraiment aller en Palestine pour le goûter dans cette intime humanité qui y fut la sienne — ce Christ fait homme, ce voyageur sur la terre qui



consentit à descendre dans tous les détails de notre vie, dans toutes ses misères. Oui! c'est l'homme, dans ce Christ, qui là-bas nous saisit au fond de l'extraordinaire survie de ses Présences, aux lieux successifs où l'Évangile nous fait connaître ce qu'il fit. Et c'est à la lumière d'une telle humanité que ce pays, en dépit de sa monotonie de vieille carcasse morte, doit sa prodigieuse majesté.

●

A Nazareth, où il vécut la plus grande partie de sa vie, il ne subsiste donc plus rien de lui au milieu des jardins qui surprennent (on vient à peine de quitter le désert). Nazareth, malgré cela, nous renseigne sur le sens de l'Incarnation mieux que toutes les méditations que nous en pouvons faire. Et le secret que le Christ nous y communique c'est celui de l'impérieuse nécessité pour nous de nous réduire nous aussi à devenir, aux yeux du monde, moins que rien, comme lui, en attendant de témoigner, comme lui, par une souffrance effective, de la grandeur de notre amour nourri de silence et de renoncement.

Mais à quoi bon suivre pas à pas ses démarches à travers la Galilée et décrire une fois de plus ces charmantes campagnes à



travers lesquelles il semble nous dire que rien de tendre ni le charme du monde n'a ralenti son continuel abaissement, ni l'ascension continue de son amour bafoué. Ce Christ, dans ces paysages constellés d'iris et d'anémones, fut toujours seul, toujours abandonné...

J'ai habité au bord du lac de Tibériade. En redire la douceur est impossible. Eh bien ! c'est là qu'Il a passé le plus long temps de sa vie publique. Et cette rencontre du plus nonchalant des paysages et de l'Homme tout occupé à y prêcher l'approche du Royaume des cieux, à essayer de faire comprendre à ceux qui l'entouraient qu'il n'appartiendrait qu'aux violents, oui ! la bouleversante rencontre de ce qu'il y a de plus doux avec la rigueur la plus obstinée donne le plus à songer sur le sens du message du Christ et sur la résistance qu'Il nous commande, à son exemple, d'opposer à toutes les séductions de la terre. À Nazareth, il s'était enseveli dans l'accomplissement silencieux de son petit métier. En Galilée, entre Tibériade et Capharnaüm, entre le puits de Jacob et le Thabor, ce qu'Il ne cesse de prêcher, c'est l'obligation de renoncer à la douceur du monde. Et tout, jusqu'au charme de l'air, s'oppose à son enseignement. La résignation qu'Il commande est le contraire de la



facilité. Et quand il dit à Marie immobile à ses pieds qu'elle a choisi la meilleure part, cela ne signifie pas qu'il est bon de ne rien faire, mais bien de répudier le faux bonheur du monde. Jusqu'à son entrée à Jérusalem pour y mourir, c'est donc ce même amour exigeant et difficile qu'Il essaie d'inculquer autour de lui — pour un ciel où le bonheur ne couronne qu'un parfait renoncement. De Bethléem jusqu'au haut du Calvaire, c'est toujours à nous refuser au repos, à l'aisance, à la facilité, qu'il nous incite. Et le charme de la Galilée nous force à mesurer la puissance de son refus, la violence de Celui qui prêcha une douceur sans rapport avec les douceurs de la terre. Jésus en Palestine accomplit ce qu'il y a de plus dur dans les Prophéties. Il est celui qui a définitivement rompu avec la séduction de l'univers. Et jusqu'au sein des plus tendres campagnes nous voyons qu'Il n'est venu que pour s'occuper des affaires de son Père. Il est le délégué du monde invisible, le négateur des exigences du nôtre. Il est l'incarnation d'une beauté qui ne s'affirme qu'en se transfigurant. Pour tout dire, il est exactement à l'opposé du bêtant rêveur de Renan.

Mais c'est à l'emplacement du Calvaire



que je sentis le mieux à quel point cette histoire du Christ pouvait encore nous concerner. Je vous ai dit un mot de l'étrange basilique qui l'entoure. Je voudrais vous la faire voir un peu mieux, vous faire sentir ce que put être ma surprise quand je montai l'étroit escalier qui conduit du niveau de l'église à la petite chapelle suspendue où l'on vénère ce qui fut le Golgotha. C'est une espèce d'échelle étroite à hautes marches plongée dans une telle ténèbre que l'on manque à chaque pas de s'y rompre le cou. En bas, à quelques mètres du pied de l'escalier, sous la rotonde centrale autour de laquelle toutes les confessions chrétiennes se disputent en hurlant, c'est le lieu présumé du Saint Sépulcre. Là-haut, le rocher où fut plantée la Croix. Et tout cela dans un tel état de misère et de délabrement, la concurrence des fidèles des diverses sectes à entourer ces lieux de leur sectarisme y est tel, qu'on peut difficilement imaginer chapelle plus sordide que celle où nous sommes admis à vénérer les plus précieux souvenirs de toute la terre. C'est d'abord un trou dans un rocher. Un autel s'y dresse où les Grecs entretiennent des poupées. Ils y entretiennent surtout en permanence un grand plateau à l'usage des pèlerins. Là devant défile tout ce qu'on peut imaginer de pire en fait



de guides levantins, de rabatteurs à la solde des popes, parlant trop haut, faisant des plaisanteries douteuses. Et, tout à côté, c'est l'autel de la Mère des Douleurs. Il appartient aux Latins. Du moins n'offre-t-il point de plateau visible pour la quête. Le buste de la Sainte Vierge, éclairé par un cierge, ressemble aux sidonies de nos vieilles modistes. Et cette Vierge douloureuse est recouverte d'étonnants oripeaux, de bijoux faux de toute nature, de tout calibre, de bracelets, d'ex-voto, de décorations, de petites montres avec des chaînes qui pendent. Tout cela lui composant, au lieu même où elle pleura la mort de son Fils, une extraordinaire carapace de quincaillerie. C'est à la lumière de lampes de métal aux formes variées, sous un décor d'œufs d'autruche suspendus, que le pèlerin désespéré, étouffant sous une étroite voûte, se trouve brusquement contraint d'adapter le nom de *Golgotha* à l'étrange combinaison de cave, de bazar et d'église où vient de le vomir le tortueux petit escalier. Et malgré cela, quelque chose d'incomparable flotte dans ces lieux. Cela a beau être ce que l'on peut imaginer humainement de plus misérable, de plus dérisoire, l'âme en est saisie. Et peut-être est-ce pour mieux la laisser en sa seule Présence que le Christ y consent à une aussi



sinistre comédie. Au moins est-on sûr que ce ne sont pas des prestiges humains qui nous impressionnent — ni rien de ce que ces pauvres gens y ont imaginé. Tout s'y oppose en vérité à l'émotion qui, en dépit de tout, nous y étreint irrésistiblement.

Mais d'abord le plus stupéfiant c'est de prendre la mesure de ce lieu; dans ce lieu, du trou dans la roche où la Croix fut plantée; de prendre conscience par là de l'étrange similitude de ces mesures et des nôtres. Quoi! se dit-on, Il avait donc vraiment cette taille d'homme. On en éprouve une stupeur inouïe. Il n'y a nulle part dans toute la Palestine un endroit où l'on soit aussi contraint qu'en celui-ci de se rendre à la stricte humanité du Dieu qui consentit à mourir là. Pas même à Bethléem, qui est une caverne et qui garde à cause de cela, en dépit de sa misère effroyable, un arrière-goût de conte de fées. Ici c'est la mort qui s'accomplit. Et dans un lieu qui était à ciel ouvert, une petite colline qu'on nivela copieusement par la suite puis qu'on enchâssa dans la plus sombre, la plus étroite chapelle. Et le seul effet de ces transformations fut de mieux souligner ce que le Calvaire pouvait avoir eu d'exigu, de terrestre, d'humain, comme si c'était l'humanité du Christ que les générations successives, jusque par



leurs efforts pour en dénaturer le caractère, eussent eu aveuglément pour mission de nous transmettre, de nous imposer.

J'avoue que lorsque je plongeai la main dans le trou de ce rocher lisse où la Croix se dressa, la sensation que j'en eus fut celle d'une identité fraternelle et surprenante entre le Christ et nous. Je le répète, on est tellement, même à Bethléem, et plus encore à travers l'Évangile sur tout le reste de la terre, on est tellement tenté partout malgré soi de donner au Christ une taille plus qu'humaine, de lire son histoire comme si elle nous concernait à peine, que ce contact imprévu nous éveille d'un rêve. Il nous force à Le mesurer dans Ses dimensions apparentes. Et c'est sans doute la plus bouleversante découverte qu'en Palestine il m'ait été donné de faire.

Mais lorsqu'il s'agit de célébrer dans ce lieu funèbre l'office du Vendredi Saint, alors c'est vraiment aux funérailles du Christ qu'on procède; on accompagne ce corps absent du Calvaire au Sépulcre comme un homme qui viendrait à peine de mourir. Et à la faveur de la splendide liturgie qui prend là, en ce jour précis, tout son sens et toute sa puissance, on comprend que c'est vraiment d'un mort pareil à nos morts qu'il s'agit — du cadavre de Celui qui fut un



homme au milieu d'autres hommes, qui est encore parmi nous pareil à nous et qui ne tient à nous être si semblable que pour nous rendre son exemple plus proche et plus impérieux. L'imitation de la misère du Christ, c'est entre le Calvaire défiguré et l'affreux Sépulcre qu'elle s'impose dans la rigueur de sa plus stricte humanité.

Peut-être les hommes n'ont-ils exagéré l'indignité de ces lieux sacrés que parce qu'il était en effet impossible de rien y édifier qui fût digne de cet abaissement incroyable. Nous savons du moins, après les avoir traversés, que nous sommes convoqués, par eux, à l'imitation de Celui qui épousa ici notre taille pour mettre partout le royaume du ciel à notre portée. C'est un inimaginable exemple de petitesse volontaire, d'anéantissement, que nous réserve ce sordide lieu où toutes les Eglises chrétiennes, au nom de l'amour, passent leur temps à se déchirer. Je n'avais donc pas tort de me dire que la trahison des hommes en Terre Sainte comportait une haute leçon. Elle laisse au Christ toute la place. Elle donne toute sa grandeur à son abandon.

Les cathédrales, c'est pour l'Eucharistie qu'elles sont construites. Elles amplifient sa Présence. Le Christ dans son humanité palestinienne en serait trop magnifié. Il a be-



soin en vérité de nous laisser, lui qui ne souffre plus; le seul témoignage là-bas de sa déréliction. Et c'est celui que nous offrent l'oubli, la négligence, l'incurie et cet amour que chacun lui témoigne en le trahissant. La solitude du Christ en Terre-Sainte condamne les chrétiens à cette antinomie terrible. Et c'est que la Terre-Sainte jusqu'à la consommation du temps des nations est condamnée à être la terre de la contradiction. Elle continue de refléter parmi nous l'histoire du Verbe supplicié. Elle est la châsse où est scellée cette pierre angulaire à laquelle l'univers est contraint de se mesurer. Aussi, entre Bethléem et Jérusalem, tout l'enseignement de la Terre-Sainte se résume. Pourquoi donc aller en Terre-Sainte si ce n'est pour interroger ces haut-lieux? La Terre-Sainte est une terre morte aux yeux de qui n'a pas compris la fécondité d'une mort assumée par amour. Mais pour ceux qui discernent au contraire l'identité de la terre où Dieu vécut et de l'appel de Dieu, que ne signifient toutes les pierres qu'ils touchent, toutes les formes qu'ils voient. Tout leur parle de l'imitation à laquelle invite Celui qui y a laissé partout sa trace. Et elles nous y parlent avec une véhémence que les livres saints n'ont pas. La leçon de la Terre-Sainte c'est la leçon de cette incarna-



tion misérable dont la réalité nous poursuit. La Croix s'y dresse à hauteur d'homme. Comme un cri qu'on ne peut plus se refuser à entendre. Au bord oriental de la mer, de l'autre côté de laquelle la gloire de Rome lui répond. Et notre destinée se trouve ainsi circonscrite entre la terre où mourut le Verbe dans sa chair et celle d'où rayonne l'Esprit.

Laissez-moi vous dire maintenant quel profit j'ai moi-même tiré de tout ce que la Palestine nous offre. C'est d'abord d'avoir révisé une fausse notion de la race. J'ai trop vu là-bas les Juifs divisés, j'ai trop mesuré surtout à quel point ils ont pu devenir étrangers à leur foi, pour sentir encore, d'eux à moi, aucun lien. L'élection d'Israël, on comprend en Palestine qu'elle est chrétienne ou qu'elle n'est plus. Elle ne s'applique pas à ce peuple misérable, dispersé à travers le monde, provisoirement groupé, ici, à la poursuite d'on ne sait quels absolus laïcs et variés. L'Israël ethnique a été remplacé, au moins jusqu'aux temps de sa conversion, par l'Israël romain, à qui l'unité de l'Eglise propose la réalisation terrestre et le reflet



de cette unité divine, dont le secret fut confié d'abord aux détenteurs de la Bible. Le pèlerinage de Terre-Sainte force à convenir que la notion de race n'est plus matérielle comme avant le Messie.

Telle fut la première découverte que je fis dans ce pays où j'avais cru qu'allait se ranimer en moi je ne sais quel sentiment ethnique que je n'éprouvais plus. Non, vraiment, il ne m'était plus possible de me trouver la moindre ressemblance avec ce peuple de rêveurs égarés dans une terre étrangère. Mais entre cet Israël misérable et le Christ, il y a pourtant encore quelque chose de commun : le mépris que ce peuple endure. Comme si le Christ consentait à prolonger dans l'abjection de son peuple qui le renie, celle à laquelle il fut, ici, Lui-même en proie. Et peut-être Israël n'est-il revenu en Terre-Sainte que pour y subir un sort plus terrible, plus semblable encore à celui du Dieu qu'un incroyable aveuglement l'a poussé ici-même à crucifier.

C'est donc partout l'importance de la douleur qui s'impose à nous en Palestine : celle du Christ — celle du Peuple qui fut jadis son préféré. Et c'est cette analogie de leurs sorts qui nous interdit de juger ce grand corps souffrant, ce témoin qui se survit.



Mais entre le Christ tel que nous le découvrons là-bas et tous les hommes, la souffrance établit un lien qui ne peut plus se défaire. Je veux dire qu'on contracte en Palestine un attachement personnel à l'égard de ce Christ errant et bafoué. Oh! je sais bien qu'on médite partout ses mystères douloureux. Et il m'avait toujours semblé en tirer plus de profit que de la joie de la Vierge ou de la gloire de l'Eglise. Mais il s'agit en Terre-Sainte de plus que d'une méditation. Le Christ dans sa taille d'homme y devient vraiment notre frère.

Si je m'interroge sur ce que je dois de plus précieux à la Terre-Sainte, c'est donc cela que je trouve : cet amour qui force tout chrétien à chercher au fond de la souffrance le signe de la prédilection de Dieu.

Et pourtant, à quoi tout cela répondrait-il : cette nudité de la Palestine, cette impossibilité d'y vivre, cet enseignement des lieux saints, l'appel qu'ils nous jettent pour nous rendre attentifs à l'humanité du Christ, si nous ne distinguons ce que ces restes nous transmettent de plus profond encore que sa douleur. Oui! il y a autre chose encore et qui échappe à l'attention, quelque chose même de plus précieux que la grotte de Bethléem, que le néant de Nazareth, que le trou dans la roche où fut



plantée cette Croix à notre taille qui pourrait encore nous servir.

La Palestine entière se présente à nous comme un vaste autel. Et telle est peut-être la raison pour laquelle il n'y a plus moyen d'y rien bâtir. Elle est le plateau qui demeure pour la suite des temps en souvenir de la permanente offrande que le Christ y a faite de Lui-même à son Père. A quoi bon des églises limitées à des murs, à un toit, quand c'est sur toute l'étendue de ce sol qu'Il célébra son propre sacrifice. Voilà, je crois, où il faut en venir. A distinguer ce qui survit en Palestine d'un tel Sacerdoce. Plus encore que le modèle de son humanité, c'est le souvenir de sa Prêtrise qu'on trouve partout là-bas. Et cela explique qu'aux lieux où Il vécut, on communie singulièrement à celui qu'Il y fut. Dès sa naissance Il prit la suite des Prêtres du peuple élu, devenant, en même temps qu'unique sacrificeur, victime unique, et temple auprès duquel celui de marbre et de bois n'avait plus de raison d'être. Le sacerdoce du Christ, c'est partout sur lui qu'il nous faut méditer. Car Il ne s'est pas contenté de vivre ici où là. Il a sillonné tous ces chemins. Et comme il ne cessait partout de s'anéantir, c'est partout à sa suite que nous pouvons songer à son oblation continue.



Telle fut la raison de son incarnation. Et qui dépasse le destin de toute chair. Jésus-prêtre offre à nos yeux une humanité d'une grandeur à laquelle un pays entier devait être consacré. Et ce pays a des collines et des plaines, des pierres et des vignes, des montagnes de neige qui brillent sur des lacs pareils à de petites mers, et des terres situées à un niveau plus bas qu'aucune terre du monde, un fleuve torrentiel, une sécheresse incomparable. La divinité du Christ nous échappe, mais son humanité, tout à coup, nous apparaît si grande qu'on comprend qu'il lui ait fallu toutes les contradictions d'un relief, d'un climat, d'une hydrographie exceptionnels, ce territoire étroit où l'on passe du froid glacial à l'extrême chaleur. Il lui fallait pour se manifester ce désert capable de fleurir. La Palestine est petite comme Jésus est petit. C'est la plus étroite des terres, la plus nue; mais l'univers s'y résume.

La bouleversante nouveauté de l'Évangile, la grandeur qu'il confère à toute petitesse, c'est donc de cela que la Palestine nous entretient. Et c'est toute la nature avec toute l'humanité que le Fils de l'Homme y a consacrées dans son incessante promenade. Il semble bien que ce fut à cela que la Terre promise fut promise.



Et que sont auprès de telles révélations, celles de la Grèce où l'homme ne nous présente qu'une apparence déifiée. La Palestine est la Terre où le Verbe s'est incarné pour notre déification totale. Elle reste parmi nous son latent témoignage, son vestige concret.



## LA LEÇON DE ROME

*Pour Ph. Guiberteau.*

La complexité de Rome est si grande que le pèlerinage romain, au premier abord, déconcerte. Toutes les vérités chrétiennes y ont pris forme. Elles y vivent encore. À laquelle y donnerons-nous notre préférence? Mais Dieu n'a-t-il pas voulu, en fixant ce centre visible à son Eglise, nous permettre justement d'y vivre comme un résumé total de la vie de cette Eglise? Le pèlerinage de Rome nous permet de saisir en esprit tout le développement de l'histoire chrétienne.

Or, il est bien remarquable que cette histoire spirituelle de Rome commence sitôt celle du Christ terminée. Il commence d'être chrétiennement question de Rome lors des derniers avatars de Pierre et de Paul. C'est par eux que, la Révélation achevée, tous les dons de cette Révélation sont faits à l'hu-



manité, à travers la diversité des peuples présents dans Rome. Et Rome se trouve élevé brusquement au rang de Cité Sainte pour l'univers entier, à la place de Jérusalem dont la destruction est en train de s'accomplir.

Avant d'entrer dans le mystère de la Rome actuelle, songeons à ce que signifie ce soudain transfert. Il serait une usurpation si Notre-Seigneur, après tous les prophètes, n'avait annoncé en effet que Jérusalem, pour avoir refusé sa lumière, les troupeaux bientôt y brouteraient, parmi les sanglots de ceux de ses habitants qui n'auraient pas été tués ou dispersés. Ce n'est donc pas une usurpation. C'est une espèce de succession prévue, voulue, chronologique qui s'accomplit, le remplacement d'une ville qui, jusqu'à la mort du Messie, est le siège terrestre de la divinité, par une ville que le sang des martyrs venus de toute la gentilité consacre à son tour dans une onction sainte. Résumée dans ce bref exposé d'une substitution merveilleuse, la démission d'Israël, la consécration de tous les hommes et, en un mot, l'amplification du message divin prend un relief inaccoutumé, un éclat extraordinaire. Nous touchons là comme un premier signe occidental, si l'on ose dire, du réalisme de Dieu. C'est comme si Dieu, après



s'être choisi un peuple particulier, l'avoir mené dans une terre particulière, se fût contraint à choisir, après la Crucifixion, non pas un autre peuple : il embrasse désormais tout l'univers — et non pas tant un autre pays, qu'une étroite cité d'où la grâce rayonnera sur cet univers, et qui en sera désormais le centre visible, le point de ralliement donné à tous les peuples.

Il me semble que déjà les réalités spirituelles qui nous sont proposées à travers l'élection de Rome se pressent sous nos yeux. Je n'en veux retenir qu'une, elle ne cessera plus de se vérifier, c'est la plus haute : la vertu de la pénitence sanglante dont Pierre et Paul, en mourant sur le sol romain, donnent l'exemple humain à cette Eglise qu'ils sont venus fonder au lieu de leur double martyre. Rome ne serait plus rien sans ce sang de Pierre, de Paul et de tous ceux qui, à leur suite, préférèrent la mort plutôt que d'adorer les idoles. Rome aurait rejoint les vieilles capitales de l'histoire si le sang chrétien n'y avait coulé et d'abord celui des deux apôtres qui venaient au nom du Christ y fonder son Eglise. Ce que Rome doit à l'empire, c'est d'avoir pu être grâce à lui fécondée par tant de sang. Mais c'est



ce sang qui fut fécond et non l'empire qui le versa.

La vertu du sang chrétien, transportée de Terre-Sainte par Pierre et par Paul, c'est donc par Rome qu'elle est transmise à la gentilité. Et quand on entre à Rome, c'est le sang de cette immense troupe de martyrs immolés à la gloire de Dieu par des tyrans qui croyaient ainsi l'étouffer, c'est ce sang-là qui nous accueille. La petite Thérèse ne s'y trompa point. Son premier geste, en arrivant à Rome, fut d'aller baiser la terre du Colisée. Et l'on n'est pas très sûr, aujourd'hui, avec la critique historique, qu'aucun martyr ait vraiment été sacrifié dans ce lieu. Mais n'importe! c'est là que les empereurs, pour s'amuser, pour amuser le peuple, livraient déjà d'innocentes victimes aux bêtes. Et c'est sur tout ce sang humain que la petite Thérèse alla se pencher un jour d'avril, dans le cirque silencieux qui est devenu le monument symbolique des martyrs de toute l'humanité.

Rome est comme Jérusalem la ville du sang fécond. Mais tandis qu'à Jérusalem, à part celui de Jacques, d'Etienne, seul le supplice de l'Homme-Dieu s'accomplit, celui qui a lieu à Rome, c'est celui de tous les païens qui ont dû témoigner au prix de leur vie de la divinité du Christ. Et la



gloire éternelle de Rome, c'est d'avoir été le centre sanglant des chrétientés primitives.

Je crois qu'on n'insistera jamais assez sur cette similitude et cette différence, sur cette succession des deux villes sacrées pour mettre en plein relief le motif à la fois naturel et surnaturel de la primauté définitive de l'évêque de Rome. Il est celui qui tient les clés tachées du sang de tous les hommes. Tout à Rome part de là, est fonction de cela. Et quand on interroge les vestiges païens, c'est encore à ce sang qui répond au sang du Christ qu'il faut songer.

Ce qui reste de l'humanité païenne, c'est une matrice vide, le souvenir des armées qui conquièrent la terre, des juristes qui lui donnèrent la loi, des architectes et des ingénieurs qui la couvrirent de routes et de monuments. Mais tout cela, qui ne servait qu'à des relations humaines, manque incroyablement de beauté désintéressée, de grandeur spirituelle. Quand on songe à ce que les autres peuples de l'antiquité orientale créaient, alors que Rome bâtissait ses demeures et ses cirques, on reste stupéfait de la carence de cette Rome qui semble ne s'être étendue sur toute la terre que pour préparer des cadres administratifs à la Parole de Dieu. C'est vraiment d'une immense ad-



ministration que ce qui reste des monuments romains nous donne encore l'idée, la glorification de la vie humaine dans ce qu'elle a de matériel. Et c'est ridicule de voir défiler ce peuple de statues qui se prennent au sérieux, cet innombrable troupeau de gens par qui s'est à jamais fixé le geste d'un fonctionnaire, d'un empereur, d'un artisan. L'art romain est décoratif, commémoratif, utilitaire. Et ce serait affligeant en effet si l'on ne cherchait, dans cette consécration de l'humanité à son destin terrestre, l'annonce de la transfiguration que l'Eglise allait un jour lui faire subir en l'élevant au-dessus d'elle-même. C'est ainsi, je crois, quand on va à Rome, qu'il faut interroger l'art romain, songeant toujours au sang qui, dans cette ville turbulente et voluptueuse, allait bientôt être versé au nom du Christ — et à la métamorphose que l'amour des martyrs devait insensiblement réaliser dans toute l'étendue de l'empire.

Je plains ceux qui ne visitent pas Rome en chrétiens. Je songe à des incroyants que j'y rencontrais. Ils revenaient des Indes, d'Egypte, de Grèce. Ils avaient admiré les mosquées de Perse et de Constantinople. Quoi, me disaient-ils, c'est cela Rome, cet amoncellement d'églises trop grosses et de



ruines sans beauté. Ils ne distinguaient qu'une horrible cacophonie dans ce concert dont la musique en effet ne se dégage qu'aux oreilles de ceux qui en pénètrent la vie intérieure, la continuité. L'apparence de Rome, et elle est continue, elle aussi, des premiers temps jusqu'à nos jours — c'est ce qu'on pourrait appeler la laideur riche, s'il n'y avait déjà, pour la transfigurer, l'incomparable lumière du ciel romain et la grâce d'arbres plus beaux qu'ailleurs. Mais quant aux monuments mêmes, ils n'ont rien de beau. Leur grandeur exprime en un langage grossier une plus éternelle tragédie; elle est surtout l'expression d'une nécessité inévitable, d'une concession de la sagesse, d'un compromis. Oui, la grandeur sèche et en même temps excessivement parée, le gonflement de l'art romain expriment d'abord l'aveuglement des hommes qui prenaient cette vie pour fin. Et, à partir du moment où l'Eglise l'assume, la tendresse ironique de cette Eglise qui ne se refuse à rien d'humain et s'accommode jusque de la sottise pour la sanctifier. Il y a ces deux aspects dans l'art de Rome. Et la merveille, c'est que ce ne soit jamais des Romains qui l'aient fait. Il semble que le Romain soit impropre à l'art ou plutôt que la raison d'être de Rome soit d'avoir été bâtie, ornée par



des gens du dehors. Cela se vérifiera jusqu'à la fin. Et c'est là un des mystères les plus émouvants de cette mystérieuse Rome : qu'elle est à tous égards un creuset et n'est que cela. De sorte que si elle fut le théâtre des plus sanglants, des plus nombreux martyrs, sa grandeur tient aussi en ce que les sangs les plus divers vinrent se mêler en elle pour l'embellir. C'est dans cette mesure que la prétention de rendre à l'Italie une pureté que Rome et l'Italie n'ont jamais eue est absurde. La gloire de cet admirable pays, c'est d'être le carrefour où sont venues se rejoindre toutes les races de la terre. Rome est vraiment le lieu du monde où l'on n'est plus ni Juif, ni Grec, ni barbare; celui où la qualité d'homme prend sa valeur la plus universelle, la plus humaine.

Mais oui, c'est en cela que Rome consiste; elle est la ville catholique et elle le fut longtemps avant qu'y fût fondée l'Eglise. Ou plutôt faut-il dire que l'Eglise ne s'y installa que parce que Dieu avait permis qu'encore ignorante de toute réalité spirituelle, Rome fût déjà, naturellement, au croisement du monde antique.

La grossièreté des monuments romains le signifie. Ils sont l'image de l'humanité prise dans le sens le plus général, le plus ample, le plus œcuménique. L'art romain n'exprime



jamais, à la différence de l'art grec, un élan vers les idées pures, une appréhension de la divinité, une sorte de prière. C'est l'image de l'homme qui prend possession de la terre pour l'habiter — mais qui prend possession de toute la terre.

J'ai déjà noté à propos de Lourdes que les réalités surnaturelles semblent toujours être à deux fins. On ne sait jamais ce qui y est cause et ce qui y est effet, car le temps et l'espace, dans le monde spirituel, sont intimement confondus. L'Eglise se fixa-t-elle donc à Rome parce que Rome était catholique avant la lettre; ou bien n'est-ce qu'en vue de la mission catholique de l'Eglise romaine que la Rome antique assumait un caractère universel, faisant de ses lettres, de son art comme un moule à l'Eglise pour y couler les mots de la Révélation? Le certain, c'est qu'en nul autre lieu du monde l'Eglise catholique n'eût pu trouver assise plus conforme à son destin, que cette assise romaine baptisée dans le sang de deux Juifs.

Et c'est à cause de cette mission de Rome qui se précise au long de toute son histoire qu'il faut plaindre ceux qui essaient de réduire Rome à n'être plus que la capitale d'un pays de la terre.



Rome et l'Eglise de Rome représentent la fécondité du sang chrétien, le baptême de toutes les impuretés. Et rien qu'en se promenant à travers cette ville où tous les saints de la terre ont passé, à qui tous doivent d'être proposés à la vénération universelle, on voit un nouvel aspect de la grandeur de l'homme se dessiner dans le culte des Saints. Rome est la ville où la grandeur humaine est glorifiée par eux. Et l'on comprend mal comment certains peuvent reprocher à l'Eglise de traiter l'homme en mineur. (On se rappelle à ce propos la boutade d'un rabbin qui m'opposait la confiance de la synagogue en la force de l'homme. Il n'avait donc jamais compris que Rome seule au contraire donnait toute son ampleur à notre personnalité.) (Et à l'extrême opposé, comment Gide, dans une lettre qu'il m'écrivit aux premiers temps de ma conversion, pouvait-il reprocher à l'Eglise d'enfreindre l'enseignement de l'Evangile, car, me disait-il, « elle vous incite à ajouter un pouce à votre taille ».) (Je convins avec le rabbin que nous ne parlions pas de la même grandeur. Et je répondis à Gide qu'il ne s'agissait nullement, pour essayer de devenir un saint, de rien ajouter à sa taille, mais d'atteindre à sa vraie taille dont ne peuvent approcher ceux qui collent à la terre.)



On comprend admirablement à Rome cette apparente contradiction, ou plutôt on voit qu'il n'y en a pas du tout. En nous proposant l'exemple de ceux qui ont réalisé l'amour parfait où nul attachement charnel n'a plus de part, l'Église de Rome nous fait comprendre que la plénitude de notre grandeur est atteinte par cette participation à la grandeur de Dieu; mais que celle-ci commence par la conscience que nous osons prendre de notre bassesse naturelle, de notre indignité foncière. Les objections opposées de ses adversaires ont toujours pour cause un aveuglement qui leur interdit de discerner notre inéluctable dualité. Or, c'est cette dualité qui est mise à Rome en plein relief. La personne de Pierre, cet homme dont le pape n'est que le successeur, nous y rappelle indéfiniment sur quelle faiblesse, sur quel reniement Dieu voulut édifier son Église. En leur donnant Pierre pour chef, Dieu voulut surtout rappeler aux chrétiens qu'à part Lui seul, nous étions tous faillibles.

Si donc Rome eut pour fondement matériel une ville dont la première vocation fut tout autre que spirituelle, voici qu'il faut noter que son fondateur lui-même fut un apostat repenti. Comment serait-il possible à l'Église de nous faire mieux sentir de quelle misère la seule grâce nous délivre et



à quelle grandeur elle nous convie tous. La spiritualité de Rome n'est pas ailleurs que dans cet accent qu'elle met sur notre dualité intime en nous rappelant, par la présence de son successeur, à quelle trahison avait pu tomber Pierre, à quelle hauteur le portèrent son repentir et son amour. Rome insiste moins sur la personne du Christ que sur celle de ce pauvre homme impulsif et, à travers lui, sur la nécessité des impulsions du Saint-Esprit. Si la ville du Verbe est surtout celle où le Verbe souffrit, convenons que la résidence chérie de la troisième personne de la Trinité, c'est cette capitale de l'Eglise où les apôtres vinrent mourir.

Et il importe au moins autant de méditer ici sur le triple reniement et sur l'indignité de Pierre, sur la cruauté avec laquelle Paul se livrait à la persécution des premiers chrétiens, que sur les vertus ultérieures de ces deux fondateurs de l'Eglise de Rome. Et tous les saints à leur suite ne sont que des hommes comme eux, des hommes aux yeux de qui leur propre infirmité est sans cesse présente et qui savent mieux que quiconque qu'en l'absence de l'esprit ils ne seraient, eux non plus, rien de plus que le



traître que fut Pierre et que le bourreau que fut Paul. La grandeur de l'homme, telle que Rome la fait apparaître à nos yeux, c'est celle de l'homme que la grâce de l'esprit a fait se repentir — sa divinisation après qu'il a renoncé pour Dieu à sa propre vie. Rome est donc bien plus simple qu'il ne semble d'abord. Elle est la ville où s'imprime en nous le sceau de la vraie gloire.

Comment donc se scandaliser de la gloire de Rome? Reliquaire du sang des martyrs, fonts baptismaux pour l'impureté de toutes les races humaines, résidence du Saint-Esprit, par quels moyens manifesterait-elle à nos yeux son éternelle fonction conservatrice, sa puissance de rénovation universelle, sans un certain déploiement ostentatoire.

J'avoue que moi aussi je m'étais rendu à Rome avec appréhension. On m'avait tellement dit qu'il n'y avait pas d'autre alternative que d'y perdre la foi ou d'y devenir un saint. Et les niaiseries de Zola m'avaient tellement ébranlé. De sorte qu'en allant pour la première fois depuis mon baptême dans la ville éternelle, je redoutais d'y être surtout sensible à cette exubérance spectaculaire dont le paganisme, jadis, m'avait en-



chanté mais qui risquait de contredire à présent toutes mes aspirations chrétiennes. Et voilà que je me trouvais gonflé de joie, nageant dans une pure allégresse. Non! Je ne m'y sentis pas un instant dépaycé.

Juif, cette ville si peu juive m'offrit aussitôt mon climat.

Mais faisons d'abord un crochet vers Assise, puisque aussi bien Assise et Rome, aux yeux des incrédules, aux yeux surtout des protestants, sont si antinomiques qu'il suffirait, paraît-il, de prononcer le nom de l'une pour neutraliser l'autre.

Le long séjour que je venais de faire à Assise ne fut en vérité qu'une heureuse préparation à celui que je m'apprêtais à faire dans la Cité Sainte. Comme je l'avais aimée cette Assise de saint François, au-dessus de sa large vallée, intacte petite ville de soleil et de pierre où l'on suit les traces de celui qui sut le mieux aimer son Maître en l'imitant dans sa pauvreté. Tout y est poignant. On y voit naître jusqu'aux plus tendres chefs-d'œuvre humains, ceux de l'art franciscain. Je ne parle pas des grandes fresques de la Basilique supérieure. Leur éclat ne m'a jamais beaucoup touché. Mais les décorations de la ténébreuse crypte ronde qui sert d'église inférieure, toutes ces peintures encore ensevelies dans une demi-obscurité : de Cima-



bue, de Giotto, de Martini, de Lorenzetti, on ne songe guère en les voyant qu'à l'accord de leurs formes d'une souplesse si tendre avec celui qui est à l'origine de leur adorable poème. Et pourtant ne pourrait-on déjà y trouver matière à scandale? La pauvreté absolue de François supporte-t-elle cet édifice où le plus exquis des arts fleurit pour le glorifier? N'y a-t-il pas déjà une première trahison de l'enseignement du Petit Pauvre dans cette floraison de la pauvreté? Il faudrait être, je crois, plus pharisiens encore que nous ne le sommes pour le prétendre. Mais puisque nous admettons qu'à peine François mort, déjà ses premiers disciples sont en droit de bâtir, de répandre autour de lui des chants si amples, comment n'irions-nous pas plus loin encore? Et la pauvreté de François interdira-t-elle à un Raphaël, à un Michel-Ange, à un Bernin de chanter sur un autre registre la splendeur de la création?

François était le Pauvre et sa pauvreté nourrissait son humble joie. Ses premiers disciples ont déjà perdu le secret de son évangélisme héroïque. Mais ils gardent encore assez de son amour pour vouloir nous en transmettre le souvenir. Ils n'ont déjà plus tout son dépouillement. Et puis, la vie en commun exige un peu d'épargne, quel-



ques ressources. L'indigence absolue où François, remettant ses vêtements à son père, voulut s'enfoncer, elle n'est déjà plus tout à fait possible le jour où son premier disciple vient lui demander la permission de le suivre. La pauvreté parfaite, seuls peuvent y accéder quelques Saints solitaires. La vie sociale s'y oppose dans une large mesure. Et toute la terre pourtant doit être sauvée. Eh bien! l'Eglise est là pour sauver toute cette terre par les moyens dont Dieu nous a confié l'usage. Entre cette Basilique inférieure où l'art le plus séduisant s'est déjà obscurément mis à germer — et Rome, où la somptuosité du génie humain se développe avec une inépuisable profusion, il n'y a au fond qu'une différence de degrés. Rome est l'épanouissement dans la pleine lumière d'un germe planté, non seulement dans le sol d'Assise, mais dans celui déjà de ses propres catacombes. Dès le II<sup>e</sup> siècle, le génie païen rectifié par l'Eglise naissante, y donnait une forme plastique aux dogmes chrétiens, aux grandes figures de l'Ancien Testament. Le prétendu paganisme de l'Eglise se trouve en puissance dans le déroulement de ces touchantes formes que nous déchiffrons sur les vieux murs souterrains. L'Eglise n'est pas le Christ, elle est son Epouse. Elle est celle par qui toutes les puissances humaines doi-



vent être assumées en vue de purifier la vie pour la rendre sainte. Elle répand en bienfaits, sur l'humanité qui en a besoin, tout le sensible et tout l'humain. Et sans doute n'oublie-t-elle pas que Dieu n'est vraiment glorifié qu'au fond le plus silencieux, le plus nu de notre âme. Mais elle ose mettre en plein relief la nécessité pour chacun de prendre part à l'œuvre de tous en portant à leur plus haute perfection les dons que l'Esprit ne nous a pas faits pour rien.

Nous avons trouvé à l'origine de Rome tout le sang innocent de ceux qui préférèrent mourir plutôt que d'abjurer. Bientôt, en même temps, nous trouvons, autour des cadavres chrétiens, ces premiers signes d'une communauté que sont : un cimetière, une peinture murale, des feuilles de lierre, des inscriptions, une grappe de raisin incisée dans la pierre. C'est tout cela qui fonda la première communauté chrétienne. Et l'Eglise y est déjà cette maîtresse qu'il faut écouter, par qui le paganisme est en train de se faire baptiser.

Comment donc Rome, centre de cette Eglise, ne sera-t-elle pas plus somptueuse, en apparence au moins, plus matériellement riche que les petits ermitages de la chrétienté et que les solitudes où vécurent ses



saints? J'irai plus loin. Et comme nous observions que l'antiquité romaine et les nécessités de l'Eglise se trouvaient dans une étroite interdépendance, il faudrait convenir que le centre de cette Eglise si humaine ne pouvait être fixé que dans la capitale du peuple dont le génie du décor est le plus fécond, le plus effréné. Rome, c'est aussi la manifestation de ce décor indispensable à la vie, c'est un décor que le pressentiment de la gloire transfigure. Et, par ce détour, nous retrouvons la constante humanité qui, dès ses premiers jours, est la marque de Rome. Rome a toujours été la scène où la variété, la richesse du monde entier se sont épanouies. Et depuis qu'elle se confond à la vie de l'Eglise, c'est son décor sanctifié. En y vivant, le Juif que j'étais comprenait enfin que la grâce de Dieu s'était étendue à tous les hommes. Et dans ce décor que Rome présentait à chaque pas, je ne distinguais plus en effet l'Orient de l'Occident. Tout l'univers m'était enfin proposé dans un même acte d'adoration.

Ce n'est pas qu'on y sente, comme à Lourdes, voisiner le ciel avec la terre. Rome est notre puissance dès ici-bas manifeste. Dans la clarté du Saint-Esprit, c'est le déploiement de la grandeur humaine.

D'ailleurs, la pauvreté évangélique y est



partout sensible. Mais elle est sous-jacente. Elle se mêle à la terre. Elle est le sel du discours déployé.

Il faut se promener dans ce qui reste encore de la Rome papale pour savoir ce que pouvait être cette ville aussi vivante qu'un visage. Tout s'y mêle : campagne et monuments, gens et bêtes, ciel et terre. Sans y être sans doute d'une extrême propreté tout y est intensément, spirituellement humain. Et rien de ce qui s'y trouve ne cherche à se faire illusion. Le déchaînement des formes y garde quelque chose d'ironique; c'est le sourire de quelqu'un de très beau quoique d'un peu pouilleux et qui ne se prendrait jamais tout à fait au sérieux. Et voilà que l'Italie, ce pays enfantin et charmant, plus mobile qu'un peuple oriental, qui n'était déjà que trop tenté de bomber la poitrine (mais c'était pour s'amuser) est obligé à présent de tendre le mollet, de marcher au pas gymnastique. On essaie de la détourner à présent de sa vocation, qui est exclusivement d'être l'insouciant gardienne de l'Eglise, la patrie de la spiritualité.

Ainsi le décor déroulé par l'Eglise sur le ciel de Rome ne devait qu'à l'esprit sa grandeur. Sitôt privé de la vie qui jaillit de l'Eglise, il devient vide et prétentieux.



En quoi consiste donc la vocation de cette Eglise romaine? Nous avons vu que Rome était ceci, puis cela. Elle est surtout la manifestation visible du Corps mystique qui continue de se construire sous nos yeux.

Rome est la forme palpable de ce Corps immense qui n'a pas de forme. Et son accueil réservé dès la plus haute antiquité à tous les peuples du monde, le passage durant le haut moyen âge de tous les Barbares sur son ventre, le continuel partage de l'Italie entre toutes les nations occidentales furent les figures dans le temps de la mission de Rome. Enracinée à ce pays, son Eglise est le cœur où afflue, d'où ne cesse de refluer le sang de toute la terre. Et c'est du Corps mystique que l'empire romain fut la première image. Rome, image de la diversité de la terre est celle aussi de son unité.

●

Ceux d'entre vous qui sont allés à Lourdes et à Rome ont pu plus ou moins consciemment observer une étrange différence. A Lourdes, des paroisses, des diocèses se rassemblent pour prier en commun; à Rome on n'aperçoit guère que des individus isolés. Et il est vrai que ces individus se réunissent dans l'amour d'un Père dont



ils viennent recevoir la bénédiction. Mais n'importe! ils sont là pour leur propre compte. Et voici sous nos yeux même que ces évidences sont renversées. Chacun à Lourdes prie pour ses proches, pour soi-même. Il y a des intentions personnelles et vivantes. Bien que les individus s'y fondent en groupes, leur prière est individualisée. A Rome, au contraire, les individus restent distincts, on ne les voit plus prier. Et leur paroisse ne se substitue pas à eux, ni leur diocèse, c'est l'Eglise tout entière qui a l'air de les avoir absorbés. Elle est seule en présence de Dieu. Oh! on ne peut pas dire qu'on ne prie pas à Rome. Il n'y a sans doute dans aucune ville au monde autant de messes, de saluts, de gens dans les églises. Mais ces gens, ces messes, ces saluts disparaissent sous l'ampleur du décor de quatre ou cinq cents églises. Au point que ce n'est même presque plus le Saint-Sacrement qu'on aperçoit lors des Bénédictions, mais ce décor partout tendu et qui représente le génie humain dans une guirlande sans fin autour du trône de la Divinité. Si Rome est moins la ville du Verbe que celle du Saint-Esprit, il faudrait préciser qu'elle est celle du Saint-Esprit soufflant sur l'esprit des hommes. Elle est l'offrande de toute l'humanité et une offrande si riche et si nombreuse, qu'on ne



pense presque plus à Rome qu'à tout ce que l'humanité reçoit de grâces célestes pour les renvoyer vers le ciel en monuments et en prières. La prière à Rome est architectonique. C'est la prière de tout le Corps mystique répandu sur le globe, mais dont le centre est ici. C'est vraiment dans ce sens, bien plus que dans celui, tout temporel, d'une ville qui n'aurait pas eu de commencement, qui n'aura pas de fin, qu'il faut entendre le nom de la ville éternelle; hors du temps, elle participe déjà à la vision des bienheureux. Rome est le séjour terrestre, l'idéographie humaine et monumentale de la sainteté.

Et cette prière collective de toute la ville de Rome, c'est encore plus la prière du passé que celle du présent. Non seulement parce que tous les siècles y ont laissé leur trace et que voisinent, dans la familiarité la mieux accordée, des ruines antiques, des églises du haut moyen âge, avec des fontaines Renaissance et des statues baroques. Mais surtout parce qu'il semble, dans le temps suspendu, que ce qui est encore soumis au changement, cela même y soit déjà entré dans son éternité. Il y a une étonnante sérénité à Rome, due peut-être, en effet, humainement, à ce côté-à-



côte qui serait un bric-à-brac sans l'Esprit qui soutient ici toutes formes; et tel est l'aspect humain d'une sérénité qui a sa source en l'Esprit. Cette grande diversité de races toujours représentées dans la métropole catholique, on ne voit plus sous la diversité de ses apparences que sa sous-jacente et durable unité. Et nulle part celle-ci n'éclate avec autant d'évidence que dans l'entrecroisement de tous les séminaristes qui figurent à Rome toutes leurs nations, toutes les nations du monde. Un léger signe permet de les reconnaître entre eux, mais ils sont tous devenus citoyens romains. Et l'un des plus curieux spectacles de cette Rome où les promenades se font encore à pied, c'est, sur le chemin des Catacombes, l'entrecroisement de leurs cortèges. Que représentent-ils? Leur nation sans doute et sa spiritualité actuelle, mais plus encore son rattachement au passé, et à travers celui-ci l'étrange manifestation des progrès de l'Eglise. Ils sont venus à Rome offrir à l'Eglise ses images successives. De sorte que c'est sans doute toute la terre qui, par eux, est sans cesse présente autour du siège de Pierre. Mais c'est encore bien plus que des nations qui passent, la procession de ce que le Saint-Esprit a fait au cours des siècles sur toute la terre. Or, ce que ces sémina-



ristes figurent, chacun le figure un peu à sa façon qui devient aussitôt anonyme. C'est le défilé des siècles, leur unité dans un défilé très divers qui s'affirme au hasard de ces rues sans trottoir, de ces carrefours de guingois et de ces places magnifiques où la familiarité de l'âme avec la grâce prend soudain une solennelle majesté. La prière à Rome est vraiment collective; mais elle se compose moins de celles des vivants que de celles des morts. Et rien ne donne autant que cela son véritable caractère à Rome, et ce privilège, en dépit de sa mobilité, de ses vicissitudes, d'une apparente immutabilité à laquelle aucune agitation ne peut rien changer.

Mais laissez-moi donc vous dire à quel point m'était étranger ce goût des siècles, combien je me sentais hostile à cette emprise indûment établie du passé sur le présent, sur les virtualités du futur, pour les empêcher d'éclorre, de grandir. C'est à Rome que j'ai discerné les bienfaits de la tradition et de l'autorité. Oui! c'est dans la lumière purement spirituelle qui les éclaire à Rome que ces grandes nécessités humaines, à la charnière de la nature et de la surnature, me sont apparues respectables — si hautes et si fondamentales que j'ai enfin compris que l'humanité ne pouvait les négliger sans pé-



ril. Rome m'a valu ce sens du passé qui serait en effet un goût de cadavre si l'esprit vivant ne continuait de l'animer. Tout y garde son poids de ce qui fut.

J'ai eu cette sensation singulièrement le matin du Samedi-Saint au Latran, et le lendemain à Saint-Pierre. La prosternation des Ordinants de toutes les nations devant le chef de Pierre et de Paul, cet hommage de la génération qui monte à toute la tradition de l'Eglise dans ses deux fondateurs, il y avait déjà là un beau sujet à méditer. Mais quand, le lendemain, célébrant la Résurrection, je vis, dans la personne du Pape bruyamment acclamé par les délégués de la chrétienté entière, l'autorité vivante apparaître à mes yeux comme un symbole de chair de toute la tradition vivante, je sentis que l'amour de cette autorité ne se séparait pas de celle de l'histoire, plus que celle-ci du véritable amour des hommes. En dehors de ce double aspect commandé à Rome par la double présence des siècles et du pape, je comprenais qu'il n'y avait place que pour la ténèbre où l'on s'engouffre. Et il me semblait apercevoir la misérable humanité conduite par des aveugles, livrée à leur présomption.

La lenteur, la force, la majesté de la tradition pontificale naît au tombeau des



apôtres. Et tout le déroulement des temps est sillonné de ses éclairs. Sans doute y eut-il en cours de route bien des défaillances et des scandales, car l'homme, fût-il investi de la puissance spirituelle, n'est pas à l'abri de ses propres faiblesses. Mais la morale n'est pas la foi; et surtout il importe, dans les personnes sacerdotales, de distinguer ce qui est de l'individu misérable et faillible et l'onction qu'il a reçue. Ce qui est vrai du prêtre l'est plus encore du Pontife Suprême. A la tradition de l'Eglise du Christ que ses actes humains peuvent trahir, il prête la voix dont elle a besoin pour se poursuivre. La tradition à Rome, telle que la papauté l'incarne, c'est la mémoire d'une humanité à qui l'expérience et les souvenirs temporels ne suffisent pas. C'est la voix du passé qui nous guide : la Prière et la Parole par qui la Révélation se prolonge. Et c'est de cette permanence de la vérité parmi nous que la ville éternelle nous fait éprouver comme une commotion physique.

La présence du Pape est donc essentielle à Rome. Et nous pouvons noter en passant à quel point cette personnification de l'autorité spirituelle peut être le contraire de l'arbitraire exaltation d'un individu dans ce qu'il a d'éphémère. La papauté, elle, est, avant tout, la négation de l'aventure.



C'est le passé qui a mûri et à qui la grâce de l'Esprit et la voix des représentants de toutes les races ont permis de ne jamais cesser de prendre forme. C'est une espèce de condensation de la terre et de l'histoire en un homme chargé de maintenir le souffle de l'Esprit à travers les écueils du temps. Le Pape est la tête d'un immense corps. Et si cette tête devait en effet se confondre avec une ville, on comprend que cette ville dût être Rome. Et qu'après les promesses du Christ, Pierre ait eu à s'y rendre pour y fixer le siège de ses successeurs.

Nous avons vu ce que Rome représente depuis sa fondation; c'est le creuset du monde — une espèce de matrice où la tradition se survit. C'est la cité anti-individualiste par excellence. Et la notion d'un intercesseur désindividualisé entre le Ciel et nous, que nous voyons se dégager du moindre prêtre, y prend toute son expansion dans le Suprême Pontife. Et rien ne répugne autant à l'orgueil moderne. Et il faut vraiment redevenir comme un petit enfant pour consentir à se soumettre à ces intermédiaires dont rien ne nous prouve en effet que nous ayons besoin. La seule humilité donne son assentiment à cette création sur-humaine de l'Eglise, de ses prêtres, de son



chef dont la magnificence inflige à première vue de si cruels démentis à la pauvreté du Christ, à l'idée même d'humilité. Rome n'est pas seule à cet égard à nous déconcerter. Tout le catholicisme romain oppose son apparente contradiction à ceux qui ne saisissent point la nécessité de rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû. Et sous prétexte que le Christ était pauvre, ils croient que l'Eglise devrait vivre au fond des Catacombes. Mais l'Eglise a besoin des plus somptueuses parures pour célébrer la gloire de son Maître. L'Eglise sur terre est souffrante, sans doute. Mais le Christ est glorieux. Et rien ne peut être assez beau pour perpétuer parmi nous son souvenir. C'est l'exemple du Crucifié que l'Eglise nous propose. Mais c'est la gloire du Ressuscité qu'elle invoque pour nous secourir. Et le Pape, qui est le Vicaire du Ressuscité, reçoit à sa place notre hommage.

Si l'on comprenait que par nos faibles moyens nous ne pouvons offrir à la Divinité qu'une faible équivalence de la louange que lui présentera notre âme glorifiée, nous lésinerions moins sur la magnificence. La Papauté n'a pas d'autre moyen sensible pour suggérer aux hommes la grandeur des institutions divines et le respect qu'ils leur doivent, que de leur emprunter l'éclat



des hommages qu'ils se rendent entre eux. Mais ces hommages rendus au Pape, ce faste qui l'entoure, s'il est le Saint qu'il doit être, ne lui font pas illusion sur lui-même. Et y a-t-il, de cette dualité du Pape, image plus vive que celle offerte au Musée de Rome par le wagon de Pie IX orné d'anges dorés. Son salon a la somptuosité de celui d'un grand de la terre. Mais la chambre à coucher est un réduit pour la plus pauvre couche. Et cette juxtaposition d'une richesse destinée à imposer aux hommes le respect de la suprême grandeur et d'une misère si profonde me rappelle le mot d'un grand cardinal<sup>1</sup>. Il était légat quelque part. Quelqu'un s'aperçut qu'il n'avait pas utilisé son lit. On lui en fit la remarque. « Dehors, dit-il, je suis cardinal. A l'intérieur, je ne suis qu'un pauvre pécheur. » Que l'on ne s'y trompe pas! La papauté n'est pas toujours ce qu'elle apparaît au-dehors. Et je veux dire la grande surprise que j'eus le jour où j'approchai le Pape de tout près. Je me trouvai soudain en présence d'un Père très doux. Et la longue audience se passa en confidences qu'il accordait à l'un de ses enfants. Alors tous ces officiers dans les salons voisins, ces soies, ces décorations,

---

1. Il est Pape aujourd'hui...



cet or dont j'avais pensé qu'un usage en faveur des pauvres vaudrait mieux?... C'était le décor d'un tableau. Et le fond était occupé par des hommes sur qui la charge des âmes repose. Et ils ne se soucient que de cela. Il importe de le dire puisque tant d'hommes, et non pas des moindres, en doutent encore. L'Eglise de Rome, comme Rome même, est un immense monument. Comme la sienne, sa splendeur repose sur des assises sanglantes. Elle est faite du corps de tous ses Saints. Mais cette Eglise de Saints, on comprend à Rome qu'il lui faut être aussi Eglise sur la terre, dans un mélange de misère et de grandeur, de pompe et de pauvreté, de nature et de surnaturel, qu'elle doit à sa double origine humaine et divine à la fois. Et une telle dualité implique en effet une tragédie. La tragédie de demeurer sur terre pour enseigner aux hommes l'insignifiance de la terre.

Je ne suis pas arrivé à concevoir une telle proposition sans effort. Un représentant visible de Dieu — son représentant infail-  
libile — longtemps après ma conversion je suspendis mon jugement sur un point si scabreux. Et sans doute je n'eus pas besoin de me rendre à Rome pour y adhérer. Mais l'amour du Pape, ce n'est qu'à Rome



tout de même que je le sentis naître et grandir. J'avais bien le respect de sa dignité. Mais je comprenais si peu qu'on dût l'aimer que, lorsque Pie XI tomba malade, je désirai sa mort de tout mon cœur pour voir se déployer des funérailles pontificales. Je n'étais pas attaché alors à la personne du Pape. Je ne voyais pas encore qu'on pût lui être attaché au point de faire siennes toutes ses intentions. Prier pour lui me paraissait important; mais pour son remplaçant aussi bien. C'est plus tard que je compris qu'il fallait être attaché au Pape vivant, personnellement.

C'est à travers sa personne que je sentis s'établir le lien qui m'unissait à tous ceux qui, sur terre, professant la même foi, souffrent pour elle persécution.

Oui! Toute cette chrétienté, qui reste une foule anonyme, quand on y songe comme on peut y songer du fond de la solitude où l'on est enfermé, toute cette chrétienté ne se fait donc concrète qu'en celui qui en est l'image, le Prêtre et le Père. Et je compris, auprès de ce grand vieillard blanc qui fixait sur moi son regard souriant, que toute cette chrétienté en effet n'était pas qu'un mot, qu'elle était le corps dont il était la tête, une tête sensible, au visage énergique et doux. Et dans cet homme qui



devait se soucier d'être tout à tous, dans cette personnification visible de la chrétienté, je n'apercevais plus seulement le symbole de l'autorité, mes yeux voyaient, mes doigts touchaient celui au nom vivant de qui se rassemblaient tant de millions d'âmes dans l'héritage d'un passé commun, dans la même espérance et dans le même amour. Et je sentais la douceur d'appartenir à son autorité, une autorité qui avait une face d'homme. Et je ne me lassais pas de la contempler. Elle avait une voix. Et je ne me lassais pas de l'entendre. J'étais partagé entre la joie d'être un de ses enfants et celle d'être reçu par lui.

Oui! Il me fallait cette visite à Rome pour réaliser dans toute leur profondeur l'ivresse et la nécessité d'avoir un pareil Père.

Le Christ, au fond de nos cœurs, nous sommes un peu trop tentés de croire qu'il ne se donne qu'à nous. La réalité sensible, la vie, en même temps que l'éloignement du Pape, fait de lui quelqu'un qui nous appartient à tous. C'est par le Pape, d'une certaine façon, plus que par le Christ, bien que ce ne soit qu'au nom du Christ et pour son règne, que le lien de toute l'Eglise se noue. C'est par le Pape, en lui, que l'unité fraternelle de tous les chrétiens parut s'ac-



complir sous mes yeux. Tant il est vrai que, jusque dans ses aspirations les plus spirituelles, notre humanité a besoin d'une forme tangible pour épancher son cœur, assouvir son amour. C'est en se contemplant dans la paternité du Pape que l'Église prend conscience d'être une vaste famille. Et c'est au Vatican que j'ai connu que j'étais cellule d'un grand corps. C'est au Vatican que j'ai touché terre. Comme si notre esprit et notre cœur, pour se faire fraternels, eussent besoin de cet attachement. C'est au Vatican que je me suis senti devenir, par-delà toute notion de race, intégralement catholique.

Ainsi, et de toutes les façons qu'on la considère, ce que Rome nous dit qu'elle est par-dessus tout : c'est une intelligence commune et le lien de l'Univers.







## UNE AUDIENCE DE PIE XI

*Au Prince Raoul de Broglie.*

...J'étais donc dans les appartements du Pape. Convoqué pour midi un quart, j'y trouvai déjà un religieux qui attendait. Sitôt après moi arrivèrent ensemble une dame et deux messieurs. On les fit passer bientôt. Et mon attente se prolongea.

N'ayant sollicité cette audience que pour recevoir une rapide bénédiction, je ne savais plus ce que j'allais bien pouvoir dire, ce que j'allais bien pouvoir demander au Pape. Je sentais dans ma cervelle un vide absolu et regardais, les voyant à peine, les gros candélabres pseudo-égyptiens de chaque côté d'une pendule de Boulle, les potiches chinoises. Sur un affreux tapis je ne cessais de lire : *Fides, Charitas*. Au fond,



le trône du Pape. Enfin, les officiers étant partis, j'entrouvris le long rideau de soie blanche pour regarder par la fenêtre. En bas, dans le coin à droite, c'était le bout de la colonnade. Par-dessus les maisons, tout le paysage de Rome. Je retournai m'asseoir. Impossible de dire mon chapelet. Je l'avais laissé dans la poche de mon manteau. J'étais en habit : je me regardais avec curiosité. C'était l'habit d'un autre. J'imaginai... En vérité, je n'imaginai rien. Je m'attendais à bafouiller, me persuadant qu'il vaudrait mieux parler italien pour ne pas me tromper dans l'usage de la troisième personne. Je combinai de raconter le plus brièvement mon histoire. Et soudain elle me parut insignifiante, indigne de la faveur exceptionnelle qu'elle avait provoquée.

C'est alors que je me trouvai en présence du maître de chambre de Sa Sainteté. Il commença aussitôt de me parler et daigna prolonger l'entretien tout le temps que dura la longue entrevue des comtes Borromées. Il m'expliqua que c'était une famille que le Pape avait connue à Milan, qu'il n'avait pas revue depuis cinquante ans. Enfin, je ne sais comment, cet homme exquis, d'une simplicité, d'une familiarité charmantes, me mit immédiatement à mon aise, me faisant des confidences, me racontant sa propre



histoire. Il me dit qu'il avait eu une vocation tardive. « Mais, voyez-vous, me disait-il, cela vaut mieux ainsi. *Si gode meglio*. Ainsi, l'autre jour, je célébrais la messe dans Saint-Pierre. Je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer à chaudes larmes. Le servant ne comprenait pas ce qui m'arrivait. Mais tout est si merveilleux pour celui qui a quitté le monde. Ah! le bon Dieu exige beaucoup, me dit-il, mais il paie, ah! çà! il paie royalement. » « Ainsi, me disait-il encore, pourquoi suis-je là, près du Pape, depuis vingt-cinq ans dans cette maison? Je n'ai aucun mérite, je suis un pauvre homme. Et pourtant je vis dans ce voisinage miraculeux du vicaire du Christ. Ne croyez pas que ce sont les grandes cérémonies de Saint-Pierre, la pompe, la Sedia qui m'intéressent. Non, mais de voir vivre le Pape dans l'intimité. Vous n'imaginez pas, me disait-il, ce que cela peut être. Et j'ai connu Pie X, Benoît XV. Ah! papa Benedetto, quel homme, quel saint, le vrai vicaire de Jésus-Christ! » Et il entremêlait les anecdotes sur Benoît XV, sur Pie XI, avec une chaleur, une éloquence qui me touchaient. Et me demandant ce qui en moi pouvait bien justifier de si précieuses confidences, je doutais si c'était bien à moi que le maître de chambre du Pape était en train



de dévoiler quelques-unes des scènes auxquelles il avait eu le privilège d'assister. J'étais confondu d'être un instant le confident du confident des Papes et de me voir, attendant l'audience du suprême Pontife, dans l'émouvante compagnie de cet homme qui ne cessait de se livrer à moi dans sa transparence et son charme; si fervent, si sensible encore à toutes les grandeurs où il est habitué de vivre et préférant — contrairement à ce que le monde s'imagine des prélats du Vatican — celles de l'esprit à celles que l'on voit. Oui, telle était ma plus grande surprise, ma joie la plus pure de découvrir dans ce palais, dont les esprits forts ont tôt fait de se moquer, quels trésors d'ingénuité, de piété, se cachent dans le cœur de ceux qui l'habitent. Et je me disais que, si je n'avais eu le privilège imprévu de cette conversation due à la longue attente de la fin de l'audience des Borromées, j'aurais sans doute, comme les autres, jugé de l'extérieur ce haut dignitaire vêtu de soie, accoutumé aux honneurs, et j'en aurais, comme des autres, méconnu la véritable et tendre humanité.

Il me traitait avec une gentillesse fraternelle, il s'intéressait à mon histoire, et il me raconta si naturellement les grandes scènes dont il avait été le témoin dans ce palais,



que c'était déjà le premier bienfait céleste de ma présence dans ce lieu de me permettre enfin de discerner derrière des apparences trop princières un visage d'enfant qui pleurerait de douceur et une âme de prêtre profonde et délicate.

J'aurais voulu noter tout ce qu'il me raconta, tant le choix de ses anecdotes était sûr.

Mais oublierai-je jamais avec quelle émotion il mima la scène à laquelle lui seul avait assisté, de Benoît XV et d'un évêque dont les fautes très graves avaient entraîné l'interdit. Après des années, celui-ci vint au Vatican. Le pape était impatient de le recevoir car, me dit Mgr Arborio, *sa plus grande vertu c'était de pardonner*. Et de cet évêque c'est une vraie résurrection que sa bonté devait accomplir. On introduit le vieillard. Il tombe à genoux sur le seuil de la chambre en pleurant, tendant les bras vers le Pape, criant : « Santo Padre, Santo Padre, Santo Padre ! » Il me semblait que Mgr Arborio eût encore dans ses yeux cette vision tragique tant il réussissait à me la rendre vivante. Et le Pape, tendant les bras au malheureux, lui criait : « Avanti, avanti, avanti ! » Et l'autre, toujours à genoux, éclatait en sanglots. Alors le Pape, s'avan-



cant vers lui, le prit dans ses bras et l'embrassa, pleurant avec lui.

Il ne reste pas grand-chose de cette scène à travers le peu que je viens d'en dire. Mais quand, devant moi, Mgr Arborio, à genoux par terre, évoquait les sanglots du pauvre évêque, il me semblait que moi aussi j'avais pris part à la tragédie.

Et il ne tarissait pas de souvenirs analogues plus ou moins déchirants mais qui, sans exception, montraient à quel point cet homme auprès de moi avait su demeurer attentif, combien dans ce palais, derrière la pompe et les décors, il pouvait encore se passer de scènes d'évangile, d'épisodes bibliques, dont les acteurs et les rares témoins n'étaient pas ces imposteurs décorés dont l'imbécillité voltairienne a nourri la légende. Oui, la Bible se renouvelle encore derrière les murs de ce Palais où il faut bien que le chef de la chrétienté habite. Et je n'avais donc pas tort, lors de certains offices à la Sixtine, de penser qu'il fallait peut-être faire un franc départ entre les nécessités inévitables de la vie de l'Eglise et le secret des cœurs de ceux qui l'administrent.

Mais je voudrais prolonger ce récit des histoires de Mgr Arborio tant elles m'ont frappé, tant il me semble que je puis encore en tirer de profit spirituel et de vie. Je



ne m'attarderai pas à la scène charmante de Benoît XV, rentrant de promenade et se faisant apporter une bouteille qu'il débouche lui-même et deux verres pour boire avec son maître de chambre. Benoît XV, d'une illustre famille, était d'une incroyable bonhomie, d'une simplicité qui mettait tout le monde à l'aise autour de lui.

Je voudrais par contre insister sur les mots admirables de Pie XI que Mgr Arborio me rapporta :

Un jour, le Pape donne à baiser son anneau aux visiteurs agenouillés. Arrivé devant un homme, celui-ci ne fait pas un geste. Le Pape insiste; l'autre continue de ne pas bouger. Enfin, le Pape s'aperçoit qu'il est aveugle. Alors il se penche davantage et met son anneau sur ses lèvres. L'aveugle saisit la main du Pape et éclate en sanglots. Le Pape alors, se penchant sur son oreille : « Nous sommes tous aveugles », lui dit-il. « Vous imaginez, ajoutait Mgr Arborio, quel réconfort cela dut être pour ce malheureux d'entendre un tel mot de la bouche du Pape. » Une autre fois, trois Indous étaient venus à Rome en pèlerinage. Ils étaient venus pour voir le Pape. Sitôt qu'ils eurent reçu sa bénédiction, ils retournèrent aux Indes. Attendant le Pape,



ils se mirent à genoux. Un officier voulut les faire se lever, car le Pape devait tarder. Le prêtre qui les accompagna l'en dissuada, lui disant qu'ils étaient ainsi pour honorer la maison du Pape où ils se trouvaient. Et quand, le Pape étant arrivé, on leur dit d'avancer vers lui, ils s'y traînèrent à genoux. Mgr Arborio raconta leur histoire à Pie XI et que leur amour du Pape était tel que toutes leurs économies avaient été dépensées pour ce pèlerinage, et que depuis leur arrivée à Rome ils s'étaient refusés à visiter quoi que ce fût. « C'est une leçon pour nous », lui dit-il. Et Pie XI lui répondit : « Pour le Pape aussi. »

Mais la plus belle scène peut-être se produisit un jour que Mgr Arborio, se trouvant auprès de Pie XI, se sentit soudain défaillir. Il s'agenouilla sans rien dire. Le Pape le regardant : « Vous avez de la congestion », lui dit-il. « Ah! répondit Mgr Arborio, je crains tellement de mal servir Votre Sainteté. Je connais tellement mes faiblesses. Je ne suis pas digne d'être là. » Et Pie XI, hochant la tête : « Non c'e male. Ainsi vous êtes depuis vingt-cinq ans au service du Pape et vous avez encore cette défiance de vous-même. Non c'e male. » Puis après un silence : « Ego sum. Nolite timere. » Et Mgr Arborio me disait qu'il



lui sembla alors vraiment voir le Christ à travers son vicaire. « D'ailleurs, me dit-il, dès son accession au pouvoir, Pie XI entra immédiatement dans son caractère pontifical. Il n'était plus le même homme. Et c'est cela, ajoutait-il, qui est si beau; que lui-même comprenne toute la grandeur de sa dignité. Ce qui d'ailleurs n'enlève rien à sa simplicité. » Et j'allais en avoir moi-même la plus bouleversante des preuves.

Mais plus nous parlions du Pape, moins il me semble que je pensais à lui. Je veux dire que plus nous en parlions, plus il se rapprochait de l'image idéale que j'en portais en moi et plus il s'éloignait de celle, vague, mais toute fraîche et surtout inquiétante, que la pensée de mon entrevue avec lui m'avait à plusieurs reprises suggérée. L'homme dont me parlait Mgr Arborio était évidemment un inconnu pour moi, mais un inconnu de même ordre que celui dont parlent les journaux, dont je parle moi-même quand je parle du Pape : un personnage historique, le chef de la chrétienté. Et qui n'a, pour ainsi dire, rien de commun avec l'homme de chair et d'os dont j'avais eu l'audace de solliciter une audience et dont je me demandais comment j'allais bien pouvoir l'approcher. C'est étrange, mais le récit des quelques épisodes de sa vie que Mgr



Arborio me contait, me le rendait moins présent, moins vivant, malgré toute la vie que le maître de chambre mettait dans les mots qu'il m'en répétait, que le simple et bouleversant petit coup de sonnette que par deux fois j'entendis retentir et à la suite duquel je vis des officiers s'agiter, courir, disparaître. Oui! je crois que je me rappellerai plus longtemps encore ce bref coup de sonnette, que les admirables et si émouvantes histoires de Mgr Arborio. Dans ce coup de sonnette, c'était déjà un peu le doigt du Pape que je voyais remuer, dont je recevais une espèce de vibration toute neuve. Et ce simple bruit avait plus de puissance actuelle pour évoquer l'homme devant lequel je tremblais de paraître, que tout ce qu'il avait pu dire et faire de simple ou d'extraordinaire, d'hieratique ou d'humain dans un passé qui, en somme, ne nous appartenait déjà plus. Percant l'espace des immenses salles vides et presque nues qui me séparaient de lui, ce petit coup de sonnette le faisait apparaître dans une réalité imprécise mais toute proche, et qui remuait en moi toutes sortes d'inquiétudes et de tremblements. Cette fois, c'est de celui à qui j'allais avoir moi-même à faire qu'il s'agissait. Non point celui dont le nom s'était en quelque sorte substitué à sa réalité charnelle,



mais celui dont j'allais toucher la main et voir les lèvres me parler.

Il y a un monde entre les deux aspects d'un même être. Et je dois bien m'avouer que, lorsque je songe à quelqu'un, je songe en général à cet être mort qu'il porte en lui, ou plutôt que de lui je porte en moi; à son nom; à ce que son nom résume; à ce quelque chose d'indistinct dont a fini par s'effacer le tremblement vivant et qui n'est plus dans ce que j'en peux dire qu'une espèce d'agglomérat de qualités — une vague forme occupant dans ma mémoire une place impersonnelle. Tels sont mes rapports avec les êtres. Ce sont des rapports sans chaleur, des rapports de pensées. Il faut une circonstance exceptionnelle (comme cette première audience d'un homme auquel je m'aperçois tout à coup que j'ai toujours songé et que je n'ai jamais vu), l'occasion à la fois intime et solennelle d'une réception particulière par un personnage illustre pour que, pendant quelques instants, pendant quelques heures, je me trouve enfin contraint de croire à quelqu'un près de moi, une personne à laquelle il me faut enfin prêter une attention véritable.

Je n'écris pas cela sans angoisse, mais en somme c'est à l'occasion d'un événement extraordinaire que je me prends à considé-



rer non plus seulement comme une image, mais comme une réalité, la forme humaine qui disparaît en général en moi sous le poids de son propre nom.

Et soudain, enfin, ce fut pour moi que le petit coup de sonnette éclata. Mgr Arborio s'arrêta net. Presque en même temps, les visiteurs précédents arrivèrent en sens inverse. Et je me rappelle encore (j'étais comme un noyé, comme un homme dont toutes les pensées s'embrouillent), je vois encore Mgr Arborio saluant les Borromées d'un « Bravo! bella, bella udienza! » Et ce simple qualificatif, qui était de la même nature que le coup de sonnette, me mit brusquement dans la réalité de l'audience imminente. C'est par ce mot de Mgr Arborio qu'elle commença. Oui, l'audience du Pape, mon audience commença avant que je ne fusse en présence du Pape, comme s'il se fût partagé entre ce récent passé qui s'éloignait sous mes yeux et ce proche futur qui diminuait, diminuait jusqu'à n'être plus dans une minute que le présent fragile où mon attente allait fondre à son tour. Je vivais la tragédie du temps. Cet événement extraordinaire pour moi, et dont d'ailleurs je n'imaginai pas quelle réalité il allait endosser, cet événement si inopinément surgi dans le cours de ma vie et auquel je n'avais



commencé de songer que depuis que je me trouvais moi-même, René Schwob, un inconnu, dans l'habit d'un autre, au milieu de ces salons du Vatican que je n'identifiais plus à rien d'historique, cet événement extraordinaire, voilà soudain que je m'apercevais qu'il me rendait surtout sensible à cette marche à reculons du temps vers lequel je m'avançais, je m'enfonçais, pour y cueillir, à mon tour, une audience, dont ceux qui m'avaient précédé emportaient avec eux comme la préfigure. C'était comme si le Pape, dans son cabinet de travail, fût chargé de donner à tous ceux qui venaient le voir une image du temps fixé pour un instant, le cadeau d'une espèce de présent (je ne joue pas sur les mots; c'est cela que cela signifie), c'est comme si le Pape, vers lequel je me dirigeais, eût eu à nous faire présent d'un présent qui ne passerait plus, entre un passé et un avenir également mobiles derrière et devant nous. Les Borromées emportaient leur présent. Moi, j'allais chercher le mien. Mais je n'imaginai pas ce qu'il allait être. J'avais cru à une entrevue très courte. Je me dirigeai simplement vers quelqu'un d'immobile qui m'attendait et dont ceux qu'il venait de congédier emportaient avec eux une première empreinte. C'est cela! J'allais recevoir l'em-



preinte du Pontife Suprême. Je n'entrais pas dans son salon. Je pénétrais dans son laboratoire. Et c'est à une espèce d'alchimie que me faisait songer cette mise en présence de deux corps étrangers : un être insignifiant, mobile et passager — et l'homme le plus grand de la terre, immobile et devant qui la terre défilait. Je note ce point avec minutie, avec fidélité, car jamais je n'aurai plus cette impression bouleversante de ma première mise en présence de l'élu du Saint-Esprit, du vicaire de Jésus-Christ. Et c'est cela qu'elle me suggérait dans le tohubohu de ma pensée : la mise en présence de quelqu'un de fugitif et de quelqu'un qui ne passe pas mais qui dure. Et cette impression, ni les audiences publiques, ni les grandes cérémonies de Saint-Pierre et de la Sixtine ne me l'avaient jamais value. C'est cela je crois la première grâce d'une audience privée. D'une audience longuement attendue dans les propres salons de Sa Sainteté.

Du moins, si je n'avais rien imaginé du temps que durerait l'audience, j'avais imaginé, depuis que je savais que je serais reçu dans son cabinet, une toute petite chambre un peu sombre, avec un grand trône d'or où le Pape siègerait. Sitôt la porte ouverte, je me trouvai engouffré dans une espèce de salle beaucoup plus sobre que les salons



par où je venais de passer, mais immense, et si je n'avais pas l'audace ni la pensée d'y rien regarder (car seule me fascinait cette forme blanche à six mètres de moi, qui ne me regardait pas, mais vivait et dont je n'avais même pas à me dire : C'est le Pape), tout de même l'immensité de la salle me frappa. Elle me parut encombrée de meubles et de livres, c'était une espèce de hall très clair, très vaste que je voyais sans le regarder et qui me semblait se composer de l'homme blanc vers lequel je me dirigeais et de tout l'espace alentour. Le Pape, perdu dans le coin d'une chambre immense, avait l'air de faire équilibre à l'univers. Dans le coin d'une chambre dont je n'avais pas prévu qu'elle serait une chambre comme les autres, avec des fenêtres et des tables, avec des bustes et des statues, avec des fauteuils et des livres et des armoires le long des murs. Je n'avais pas prévu que j'allais voir un homme habitant dans une chambre pareille à toutes les chambres des hommes et se servant lui aussi des objets qu'ils utilisent. Je n'avais rien imaginé, mais le fond de mon esprit était occupé par un monument solennel qui s'écroula tout d'un coup. Le Pape était devant moi. Il me fallait aller jusqu'au Pape. Vaguement, je ne sais comment, mais, certes, comme à un jeu étrange,



je me rappelai qu'il fallait faire trois génuflexions. Je les fis, restant à genoux à la troisième, baisant son anneau, ayant envie de prendre sa main qu'il me semblait qu'il me tendait, ne l'osant, m'asseyant sur le bord du fauteuil qu'il me désigna, désemparé à l'idée de ce tête-à-tête qui commença aussitôt par quelques mots français.

Le Pape les prononça pour ma stupéfaction, tant c'était en italien que j'avais cru qu'il allait m'aborder. Je regardais le Pape. Je ne le voyais pas. Je ne faisais encore que d'entendre ces quelques mots d'une langue familière que la voix du Pape prononçait. Il les prononçait très correctement, avec une douceur extrême. Et tout de suite, c'est la simplicité, la douceur du Pape qui me surprirent, m'impressionnèrent. Il achevait de remuer quelques feuillets, puis se mit de plain-pied avec moi. Il se mit à me parler avec une douceur qui me perça. Il commença, le Pape commença par s'excuser de m'avoir fait attendre, m'expliquant qu'il venait de recevoir de très vieux amis. Pour couper à ces excuses si familièrement offertes, mais qui me gênaient, je voulus lui dire que le temps m'avait semblé court grâce à Mgr Arborio, mais comme le Pape continuait, brusquement les mots : *la maison du Père* me revinrent à la mémoire; je lui dis que



pendant tout ce temps j'avais eu du moins la grâce d'être dans la maison du Père. Et tandis qu'il m'interrogeait, que je lui répondais, je commençai enfin à le voir, à le regarder. Lui non plus, ce n'était pas à lui non plus, ce n'était pas à ce vieillard plein de douceur que je m'étais attendu. Quel beau front je lui trouvais! Quels yeux tranquilles et qui se posaient doucement sur moi, dont je n'arrivais pas à voir la couleur derrière les verres épais, mais c'étaient de belles prunelles qu'il tournait doucement. Et puis quelle oreille magnifique, très basse, quel menton solide! Et ses lèvres qui tremblaient. Je regardais ses mains aussi. Je voyais les mains du Pape. C'étaient des mains humaines. A quoi donc m'étais-je attendu? Et derrière ses manchettes empe-sées, je voyais la belle peau blanche de son poignet et de son bras. Tout en l'écoutant, je le regardais, je le dévorais du regard, je ne regardais que lui, je n'osais pas en détourner mes yeux. Mais je ne me lassais pas de le contempler. Et, sourdement, la pensée de Bergson me revenait en mémoire. C'est à Bergson que le Pape me faisait penser, peut-être simplement parce que Bergson aussi m'avait reçu de cette manière, lui aussi immobilisé dans son fauteuil, devant sa table chargée de livres.



Au fond, j'étais stupéfait de constater que le Pape eût un corps. Ma surprise était double. Elle était d'abord la surprise de m'apercevoir que le Pape était un homme comme les autres. Elle était aussi de voir de près sa soutane blanche à laquelle, au contraire, j'avais précisément pensé. Le Pape était au confluent de mes deux sortes de surprises : un homme inattendu dans la blancheur attendue de sa soutane. Mais tels détails de son costume même m'étonnaient, par exemple le bas des manches qui était de soie, les manchettes empesées, et surtout cet énorme col qu'il me semblait qu'il devait avoir fait faire sur mesure pour pouvoir y respirer. C'était en somme ce qui appartenait proprement au Pape qui me remplissait de surprise, qui me touchait le plus : les objets choisis par lui, les traces extérieures de sa fantaisie; et jusque dans l'uniforme traditionnel, dans sa robe blanche extrêmement simple, les marques de ses exigences particulières. J'avais eu beau entendre parler du caractère du Pape, citer des boutades ou des pensées de lui, rien n'avait en somme été aussi fort pour m'introduire dans sa vie que sa simple présence et que la découverte de ces réalités immédiates attachées à sa personne. Pourtant je l'avais déjà vu en audience publique — mais jamais



de si près; et quand j'eus le loisir, la première fois, de le regarder tandis qu'il parlait, il avait l'air d'un mourant qui se survit; son asthme effrayant le faisait haleter. Au fond, il y avait cela aussi dans ma surprise. Je n'étais plus en présence de celui que j'avais vu en novembre 36, il s'agissait d'un autre; non pas seulement parce qu'il s'exprimait à présent avec une simplicité enjouée et familière que je ne lui connaissais pas; mais parce qu'il était en parfaite santé et qu'à mon insu je traînais avec moi son image de moribond. Ce n'était pas seulement un homme véritable dont la découverte me surprenait, c'était un ressuscité à l'extrême opposé de celui auquel dans le fond de moi-même j'étais resté inconsciemment accroché. Dans la mesure où j'avais pressenti qu'il était tout de même un homme véritable je n'avais pas en effet soupçonné qu'il fût vigoureux, mais fragile et tremblant. Et voilà qu'il n'avait même pas de cheveux blancs. Sortant de sa calotte rejetée en arrière sur le côté gauche de sa tête, une mèche de cheveux gris semblait me dire : « Tu vois bien que tu t'étais trompé. » Et brusquement il me fallait en effet renoncer au Pape que je croyais connaître, pour accepter la déconcertante réalité de celui-ci. Un vieillard, mais serein, lucide, admirablement maître de lui, un



homme vigoureux en dépit de ses quatre-vingts ans, un homme simple et qui me regardait avec un sourire charmant.

Tel était le Pape dont j'avais demandé une audience pour en recevoir simplement la bénédiction. Et voilà qu'il ne m'en parlait pas; il ne m'interrogeait pas sur ce que j'étais venu solliciter. Il ne s'étonnait même pas, comme j'avais cru qu'il allait faire, de l'audace que j'avais eue de m'aventurer jusqu'à lui. Il ne me parlait même pas de la lettre du Cardinal grâce à qui je me trouvais enfin assis dans ce fauteuil, au bord de cette immense table. Non, il me demandait simplement si j'étais à Rome depuis longtemps, et comme je lui répondais que je venais de Sicile, où j'avais eu de grandes grâces, il m'interrompit pour me dire qu'il était heureux de m'entendre vanter la piété sicilienne envers laquelle on était fort injuste. Et à partir de ce moment ce fut en somme un long monologue que le Pape poursuivit. Je me bornais, quand il avait fini de développer sa pensée sur un point, de lui offrir un mot qui le faisait alors repartir dans un développement nouveau. C'est ainsi que lorsqu'il eut terminé avec la Sicile, pour laquelle il me parut éprouver une tendresse particulière, m'ayant entretenu de l'esprit de famille des gens de là-bas, je ne sais plus



ce que je lui dis, mais avec cette passion de l'exactitude qui me force toujours à fournir les détails les plus inutiles, je dus revenir sur les grâces eucharistiques reçues à Palerme et dire qu'elles étaient du même ordre que celles qui me convertirent, car alors le Pape, abandonnant la Sicile, me raconta l'histoire du Juif qui vint le trouver à Milan, ayant décidé d'y rester jusqu'au moment où il serait jugé digne par le Cardinal Ratti de recevoir le baptême. C'était un Juif de bonne foi. Et pourtant ce n'était presque pas pour lui qu'il désirait se convertir. « Si je devais vivre seul, avait-il dit au futur Pape, peut-être ne me convertirais-je pas, mais je dois me marier, et je ne me sens pas capable de fonder une famille sans le secours de la foi chrétienne. » « Il me sembla, me dit le Pape, que c'était là un motif très suffisant et très louable. » Et comme je reconnaissais qu'en effet les Juifs arrivaient à la foi chrétienne par les voies les plus diverses et les plus imprévues, il se mit à me parler des rabbins de Pologne qu'il avait connus durant sa nonciature. Il m'en parla longuement. « Ils venaient toujours me saluer avec déférence quand je passais dans leurs villes », me dit le Pape. Et il se mit à me parler d'eux longuement.

Mais oublierai-je jamais cette charmante



anecdote qu'entre tant d'autres le Pape me conta? C'était un jour d'Assomption. Il arrivait dans je ne sais plus quel village où les Juifs étaient plus nombreux que les chrétiens. Un rabbin vint vers lui et lui dit que les Juifs célébraient aujourd'hui la fête de la création du monde. « C'est une grande fête, lui répondit le Pape. Mais nous, aujourd'hui, nous célébrons le triomphe d'une petite Juive, de la Vierge Marie. Car elle est des vôtres et non pas des nôtres », ajouta-t-il. Je me répétais cette expression pour me la rappeler très exactement, tant il me parut important que le Pape l'eût employée avec cette force et cette précision. Et le Saint-Père, pour donner encore plus de puissance à sa pensée, me cita à ce moment les deux célèbres vers de Manzoni :

*Tanto piacque al Signor di porre in cima  
Questa fanciulla ebrea.*

Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il insistait sur le judaïsme des grands personnages du Nouveau Testament, à commencer par le Christ, à continuer par saint Paul. Et je me réjouis le lendemain, qui était le dimanche de la Sexagésime, de trouver dans l'Épître les paroles mêmes de saint Paul qui m'étaient offertes comme une répétition des



paroles du Pape, celles où Paul revendique son origine juive, son appartenance à la tribu de Benjamin.

.....

Je regarde à présent le papier où sitôt de retour de l'audience je jetai rapidement quelques mots; il était trois heures. Ma conférence sur Lourdes devait avoir lieu dans l'après-midi, je ne l'avais pas encore relue ni n'en avais rédigé la présentation en italien — et tout de même il fallait déjeuner. Je ne pouvais tarder. Aussi les notes que je pris furent-elles ridiculement brèves et je n'y trouve presque plus rien de ce que venait de me confier le Pape. A quoi bon avoir eu la grâce extraordinaire de ce long entretien s'il ne m'en reste qu'un peu de cendres? Je suis partagé entre la douleur d'avoir tout laissé échapper des confidences qui auraient dû, me semble-t-il, s'imprimer dans mon esprit et dans mon cœur, et la joie de les avoir reçues, bien qu'elles soient déjà presque dissipées.

J'allais du moins recevoir sa bénédiction. Et la grâce de cette bénédiction, elle, ne peut passer. Mais les mots que prononça le Pape, l'inflexion de sa voix, le charmant sourire qu'il posait sur moi, les larmes que par deux fois j'entendis monter derrière ses pa-



roles, et le mouvement de ses lèvres, et les gestes de ses mains, de tout cela qui est le Souverain Pontife, que me reste-t-il?

Je ne sais même plus me rappeler les premiers mots que le Pape avait prononcés, ni si ce fut pour me prier de m'asseoir ou pour me demander dans quelle langue je désirais qu'il me parlât. Je me revois à ce moment encore debout près de lui. Et c'est à ce moment qu'il dit ces premiers mots dont le français très pur m'e frappa. C'est après cela que je m'assis. Etais-je assis? Je restai sur le bord de ce fauteuil de bois, à un pas du Pape, n'osant bouger, buvant sa voix, ne croyant pas encore que c'était vraiment le Saint-Père qui était devant moi et que je fusse vraiment moi-même devant lui. Tout ce que je me permettais de regarder, c'était ce qui l'entourait immédiatement, le dossier de son fauteuil, sa calotte blanche — je me disais que c'était la seule calotte blanche de toute l'Eglise. Ce qui me reste de plus saisissant, de plus poignant, de plus précis, c'est la pensée de son sourire exquis. Mais ce sourire même, je ne sais plus en quoi il consistait, je ne sais même plus si c'est autour des yeux, autour des lèvres qu'il se dessinait le plus. Non seulement les paroles du Pape se sont évanouies depuis cinq jours que la fatigue mêlée au désir de



rédigier un compte rendu chronologique et détaillé de cette matinée, elle, du moins, inoubliable, m'empêche d'y revenir, mais la figure même du Pape, ce dont j'étais le plus bouleversé, tout s'efface derrière ces seuls mots qui continuent de retentir en moi : J'ai eu une audience du Pape. Jamais, je crois, je n'ai autant regretté cette faiblesse de ma mémoire. Je suis vraiment comme une citerne qui ne retient pas les eaux qui la remplissent. Et sans doute cela me rend-il plus précieuse, plus surprenante, plus incompréhensible la persistance en moi d'une foi qui vit en moi plus forte que moi, la persistance aussi de ces mots à l'origine de ma foi auxquels je songeais ce matin et que Jésus me dit sur un champ de bataille, il y a bientôt près de vingt-cinq ans. Pour que de toutes les paroles entendues dans ma vie celles-là seules subsistent avec cette clarté qu'elles ont encore, il faut vraiment qu'une voix plus qu'humaine les ait dites. Mais de tout le reste et de cette audience qui m'a tant bouleversé, rien ne demeure que des souvenirs effrangés.

... Sur mon papier, je lis : Sicile. C'est en effet de la Sicile que le Pape me parla d'abord. Et pourquoi me souvient-il des détails si ce n'est en raison de mon étonnement que le Pape n'eût pas compris ce que



je voulais dire; et qu'il eût pris occasion d'une allusion voilée aux grâces eucharistiques reçues en Sicile pour s'étendre sur la foi de la Sicile et sur l'amour de la famille. Il revint sur cet amour de la famille. Mais là je crus saisir une intention du Saint-Esprit, comme si m'invitant à mieux comprendre la grandeur des grâces familiales, il voulût me faire honte d'en avoir tant médité.

Après quoi je notai : Sa guérison, les miracles de tous les jours. Et en effet, essayant à ce moment de rectifier le cours du monologue du Pape pour le diriger vers le but de ma visite, il me souvient en gros de ce qu'il me répondit : que les miracles affluaient tous les jours, et que ce qu'il pensait ne devoir jamais se faire, cela se faisait, ainsi qu'il en avait les preuves sur sa table. Mais autour de ces mots, il y en eut d'autres. Lesquels? Malgré l'attention avec laquelle j'écoutais ses paroles, il m'est impossible de les ressaisir. Peut-être un jour, au hasard d'une rencontre, de je ne sais quel choc, finiront-elles par ressortir du fond de ma mémoire?... Pour l'instant, il n'y a rien à faire qu'à souffrir de savoir qu'elles y sont et qu'elles échappent à ma prise.

Puis ce sont les mots : En Pologne. Et, entre parenthèses, j'ajoutai ce qu'en effet j'ai conservé de plus précis : (Elle est des



vôtres, dit-il à un rabbin polonais, et non pas des nôtres. Les vers de Manzoni.)

Puis : Les quatre grâces pour lesquelles il remercie le ciel. Je me rappelle à présent avec quelle émotion il m'en parla. « Je vais vous dire quelque chose de très intime. » (Et voici que je ne me rappelle même plus s'il parlait à la première personne du pluriel ou à la première personne du singulier — n'importe.) Et sur ces grâces naturelles, surnaturelles, sacerdotales, pontificales, il s'étendit très longuement en confidences très poignantes. Je voyais ce vieux Pape à travers ses propres paroles, je voyais le vicaire de Jésus, deux fois par jour en prière devant Jésus. Il se montrait à moi dans la nudité de ces deux prières du matin et du soir qu'il élevait vers Dieu pour le remercier des grâces qu'il en avait reçues. Avec ce qu'il me dit du *Pater*, ce fut un des moments les plus hauts de notre entretien. Il m'expliqua ce qu'il entendait par ces grâces. Il parlait lentement. Il me semble à présent que je le réentende. Mais ses paroles? Cela du moins me reste de précieux, d'inaliénable : le souvenir du Pape en prière aux pieds de Dieu. Je me rappelle une de ses paroles pourtant et c'est parce qu'elle était erronée : il disait la Gêrarchie. Il faut que le Pape ait fait une erreur pour que je m'en souviennne avec pré-



cision. À travers tous les autres mots employés, seul le souvenir des idées, les grandes lignes que ses mots jalonnaient, cela seul me demeure. Est-ce à ce moment que je lui parlai de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus? C'est en tout cas à ce propos qu'il me fit encore une autre confidence sur sa guérison à lui. Ses médecins le considéraient comme perdu. Sans doute, comme son médecin suisse le lui avait fait remarquer, il avait un fond solide, « mais cela, me dit-il, c'était l'hinterland ». Et il eut à ce moment un touchant sourire : « Cela n'aurait pas suffi à nous guérir. Il s'est produit quelque chose d'inexplicable. » Je pris la parole pour lui dire qu'en effet, en novembre 36, assistant à sa dernière audience, celle qu'il accorda au Congrès Thomiste, j'avais eu l'impression qu'il était venu prendre congé de ses enfants. Tandis qu'aujourd'hui, ajoutai-je, j'ai l'impression que Votre Sainteté est vraiment ressuscitée. Elle n'a même plus cet étouffement si pénible et si inquiétant. Il me parla alors de son activité qu'il avait entièrement reprise. Et j'en profitai pour lui dire quel bien faisaient ses Encycliques. Sans le nommer, je fis allusion à ce qu'un de mes amis, un écrivain, lui dis-je, un ami juif, avait tellement aimé dans son Encyclique contre le communisme.



C'est à ce moment que je pensai qu'il serait intéressant d'orienter l'entretien vers des sujets politiques, vers l'actualité. Mais j'avais peur de tarir cette source charmante qui s'écoulait des lèvres du Pape et je me retins, me disant que si j'avais cette audace le Pape aussitôt me congédierait, qu'il ne me retenait si longtemps que parce que je le laissais parler d'abondance et de sujets intimes auxquels il pouvait s'abandonner sans se compromettre. Et il m'était tellement plus doux de me sentir ainsi, perdant ces précieuses minutes, le confident du Pape, que de l'entendre me répéter de vive voix ce que le monde entier sait qu'il pense, que je me gardai bien d'intervenir pour rien déchirer à ce flux de lentes paroles qui montait de son cœur. Je n'osai même plus lui demander de directives pour moi-même. J'étais venu chercher sa seule bénédiction. En somme, tout le reste, tout ce que le Pape me donnait en ce moment sans compter, c'était du superflu, c'était une grâce de surcroît. Je me rappelle distinctement m'être fait ce raisonnement intime pour retenir sur mes lèvres prêtes à les prononcer les mots qu'il ne fallait pas dire. Et en même temps, si longue était cette audience que, commençant d'en être gêné, je me demandais si c'était à moi de faire le geste de me



lever. Tout en même temps je désirais et ne désirais pas que cette entrevue se prolongeât. Mais comme le Saint Père ne donnait aucun signe de lassitude, je restai au bord de mon fauteuil. Et il continua.

À quelle occasion me dit-il ces mots qui sont certainement ce qui me reste de plus clair, de plus vif, de plus pressant : « Il faut toujours suivre Dieu. Il ne faut jamais le précéder. »?

Ce fut le prétexte pour lui d'un long développement. Je sentis combien il tenait à cette pensée. C'est à cette occasion qu'il prononça le *Pater* — les premiers mots du *Pater*, car j'eus aussi cette grâce d'entendre le Saint-Père réciter le *Pater*. Et il souligna : « *Pater Noster* : la grandeur de Dieu, et *Fiat voluntas tua* : que sa volonté soit faite. Le suivre toujours. » Nous étions vraiment au centre de notre entretien. Et c'est à ce propos que ma peine est la plus vive d'avoir laissé se perdre tant de confidences qu'il me fit. Puis il me récita en latin les paroles de la Genèse où il est dit que Dieu demanda à Abraham (un Juif encore, me dit le Pape) de tout abandonner — et qu'Abraham y consentit simplement pour suivre ce Dieu qui lui ordonnait de partir. Le Pape s'attachait à commenter cet épisode; il lui tenait au cœur; je sentais qu'il avait orienté toute



sa vie et qu'à présent c'était vraiment pour obéir à la voix de Dieu qu'il disait ce qu'il disait, qu'il agissait comme le monde le voyait agir. Mais quel rapport que je n'arrive plus à établir y eut-il entre cet épisode de la Bible et cette phrase qu'à tort, je crois, le Pape, après m'avoir dit qu'elle était attribuée à Lacordaire (dont il me fit l'éloge), prétendit qu'il fallait plutôt la rendre à Pascal : « Tout passe, tout casse, tout lasse. Et cela est vrai dans le monde, me dit-il. Mais quand on fait la volonté de Dieu cela est faux, car alors (je m'en souviens nettement), car alors, me dit-il, la vie a un but et *rien ne casse, rien ne passe et rien ne lasse.* »

Et de voir ainsi ce grand vieillard, qui venait de me parler du poids de ses responsabilités, affirmer que rien ne le lassait, cela avait une espèce de grandeur antique à laquelle je ne pus retenir mes larmes. Cher Pape qui se confiait à moi avec un si paternel abandon, combien je sentis à ce moment sa paternité sur moi et le lien qui désormais ne pouvait plus se rompre de son cœur au mien. « *Il faut toujours suivre Dieu.* » Il y revenait avec une évidente complaisance. Il n'y avait pas de doute que ce fût là, que cette inquiétude surnaturelle ne fût la raison et le but de son activité. « Mais je suis si plein de faiblesses, Très



Saint-Père », lui dis-je. Et je ne savais pas que ces mots-là, précisément le lendemain matin, le Pape les lirait dans l'Epître. Il me répondit, et toujours avec cet affectueux sourire qu'il posait sur moi comme s'il me connaissait depuis longtemps, comme si j'étais son fils : « Tant mieux, c'est de nos faiblesses que Dieu se sert. C'est tout ce que nous avons à lui offrir. »

Puis il me parla du cardinal Gerlier. « Ah! vous lui direz que nous savons qu'il a prié pour nous à Lourdes, mais nous aussi nous avons prié pour lui. » Le Pape comme toujours parlait lentement, comme s'il eût cherché ses mots pour les rendre plus précis, les charger de plus de sens. Et il me semblait vraiment depuis le début de l'audience que derrière chaque mot qu'il prononçait son âme était présente. « Il a eu des roses à Lourdes, continua-t-il. A présent, il a de grands champs (le Pape hochait la tête, baissant les yeux avec gravité), il a de grands champs à défricher, mais il a les grâces qu'il faut pour cela. »

Dans ces paroles que je lui entendais dire et qui, pour la première fois, se référaient à un homme vivant, un prince de l'Eglise, je sentais la gravité que le Pape mettait à ne prononcer que les mots qu'il importait de dire. C'est comme si le Saint-Esprit lui-



même les eût prononcés. Puis il ajouta : « Dites-lui de prier pour nous spécialement la belle Vierge de la Garde. Nous y avons célébré nous-même autrefois. » Puis il se reprit : « Ce n'est pas la Garde. » — « Fourvière », lui suggérai-je. « Oui, à Notre-Dame de Fourvière. » Et je sentais jusque dans cette erreur qu'il venait de rectifier sa présence d'esprit, son extraordinaire lucidité qui ne laissait pas s'échapper fût-ce l'erreur d'un nom, sans la redresser aussitôt. Je l'aimais encore mieux ce vieillard, qu'il allait bientôt falloir quitter, je l'aimais encore d'une ardeur plus vive, d'avoir pu mesurer à quel point il était présent à tous les mots qu'il me disait, qu'il n'en laissait rien au hasard.

Puis, comme je lui disais que je remonterais vers Paris. « Ah! Verdier », me dit-il, puis il se reprit : « Le Cardinal Verdier. Il fait tout ce qu'il peut. C'est un bon serviteur de l'Eglise. » A ce moment, le Pape eut des sanglots dans la voix : « Sa tâche est difficile, mais il fait tout ce qu'il peut. » Et puis je ne me rappelle plus ce que le Pape continua de me dire. Je n'entendais plus que les sanglots qu'il venait de réprimer comme s'il eût voulu me livrer son affection pour le Cardinal et son inquiétude pour cette chrétienté de Paris à laquelle je le sentais si



particulièrement attaché. C'était la seconde fois que j'avais vu jusqu'à ses lèvres tremblantes monter des larmes : l'autre, c'est quand il m'avait dit qu'il fallait suivre Dieu.

« Et maintenant, me dit le Pape, maintenant nous allons vous donner notre grande bénédiction. » Je me mis à genoux. « Pour vous, pour votre famille, pour vos travaux. » Il énuméra encore quelques-unes de ses intentions, mais j'étais prosterné à ses pieds et ne les entendis pas. Je n'entendis pas ses bénédictions que pourtant seules j'étais venu chercher ; j'avais envie de baiser le bas de sa soutane, de lui baiser les pieds. Je ne vis pas le signe de croix qu'il fit sur moi — j'étais accablé de douceur. Je le quittai, faisant à reculons mes trois genuflexions, tandis que lui-même, occupé déjà à remuer des papiers devant lui, hochait la tête sans plus me regarder.

La porte était ouverte derrière moi. Une abondante domesticité attendait. Mgr Arborio à son tour me félicita de ma longue audience. Je ne savais comment lui dire ma reconnaissance qui vraiment n'avait pas de bornes. Puis je m'éloignai à travers les salons que j'avais en sens inverse parcourus tout à l'heure. Je voyais sur moi les regards se poser avec curiosité. On se demandait



quel était ce personnage dont il avait fallu si longtemps attendre la sortie. Deux cents jeunes couples assis dans les dernières galeries et que j'avais déjà vus en entrant s'y trouvaient encore. Le Pape avait encore à venir vers eux, à leur donner à eux aussi sa bénédiction. J'emportai la mienne comme un trésor. Il était deux heures et demie.







## MORT ET RÉSURRECTION DU PÈRE

*Pour mes filleules Odile et Maria-Lucia.*

Dans une vingtaine de candélabres des cierges brûlaient, comme une barrière de flammes entre ce mort, derrière la grille, et l'énorme masse de peuple qui déferlait, en proie à un mystérieux accablement. Chacun avait l'air de souffrir, chacun se sentait orphelin.

A deux pas de moi, le Prince Chigi, grand maître de l'Ordre de Malte, le seul laïc ayant droit au titre des cardinaux, se mêlait aux plus pauvres. Il suivait comme eux le grand flux populaire qui montait indéfiniment de la place Saint-Pierre pour rendre au cadavre du Père un suprême hommage. Il semblait que tout le monde priât. Et cette grande basilique des canonisations et des cérémonies pontificales les plus solennelles se réduisait à présent à la Chapelle



du Saint-Sacrement où, coiffé de sa mitre d'or, les mains gantées croisées sur la chasuble, Pie XI, allongé sur un grand catafalque incliné, les pieds en avant, regardait défilér ses enfants.

Les marbres, les bronzes, tout ce monde gesticulant paraissait inerte, et les voûtes énormes n'attiraient plus les regards. Toutes les pensées se concentraient sur cette dépouille habillée d'or qui n'était plus un homme et sur qui veillaient les gardes nobles, géants immobiles, impassibles comme des statues.

Et cette opposition d'un mort déjà pareil à tous les morts et de cette foule romaine qui, durant sa vie, n'avait sans doute jamais vu le Pape, ce contraste était d'une grandeur incroyable. C'est à la faveur de sa mort que le Pape commençait de remuer dans tous les cœurs le sentiment de sa réalité, de sa présence. Et je voyais autour de moi défilér ces gens qui venaient là par simple amour, des femmes la tête couverte d'un mouchoir, un enfant dans les bras, des ouvriers, des maçons, des contrôleurs d'autobus, tout le petit peuple de la ville, dans cette promiscuité, qui est un des traits les plus charmants de Rome, et qui se manifestait sans un cri, sans une parole, comme l'expression d'une douleur spontanée où



tout sombrait. Il avait fallu installer au-dehors des cordons de miliciens, tant l'empressement était grand; mais, dès le seuil de la basilique, il n'en était même plus besoin, les gens se dirigeaient eux-mêmes avec une gentillesse admirable. Et, bien qu'ils ne fussent venus que dans l'espoir de contempler ce corps, ils passaient devant lui sans s'arrêter. Et dans la discrétion que chacun mettait à s'effacer sans résistance, je retrouvais le caractère de la piété romaine qu'au cours de mes promenades dans Rome j'avais si souvent noté : une piété tenant de la simple présence plus que du recueillement et se traduisant par une fusion de soi dans un grand corps plus que par une affirmation personnelle.

Devant le haut catafalque, c'était le peuple indistinct, la foule universelle et pour ainsi dire l'Eglise même qui défilait dans un anonymat compact, dans un désordre vivant et bien réglé.

Je suivis la lente procession sans m'arrêter plus que les autres, mais le lendemain, exhibant je ne sais quel coupe-file, j'obtins de m'agenouiller le temps d'un *De Profundis* dans un coin à l'écart, tandis que par derrière la foule inépuisable s'écoulait. Il me semblait que l'audience de l'an passé me donnait droit à cette station plus longue,



à cette prière moins précipitée. Mais cela n'était pas tout à fait dans l'ordre et j'en souffris un peu.

Cette mise en présence de l'Eglise catholique représentée par le peuple de Rome et de son Chef mort était d'une grande majesté. On avait l'impression d'une famille en deuil, d'un peuple qui ne savait plus comment se diriger, d'un corps, pour tout dire, qui aurait continué de vivre bien qu'il fût frappé à la tête. Mais comme dans sa chambre, j'aurais aimé voir ce mort sur son pauvre lit, coiffé du bonnet de laine rouge bordé d'hermine, revêtu de sa petite pèlerine rouge, tel que les Papes de la Renaissance! Quelle vision on devait alors avoir d'un homme allégé de sa majesté pontificale et brusquement inséré dans la tradition historique! Puis le transfert du corps, à la lueur des torches, de sa chambre à la Sixtine, à travers les couloirs et les escaliers royaux. Le transfert du Maître dont la dépouille faisait ainsi, à travers ses palais, une dernière traversée sombre et solennelle.

Enfin l'exposition du corps à la Sixtine avait été, me dit-on, d'une simplicité sublime. Le Pape sur son catafalque était revêtu cette fois des ornements sous lesquels on le voyait à Saint-Pierre, dans lesquels il serait inhumé; mais aucun défilé ne trou-



blait encore le silence profond de l'immense chapelle que les compositions de Michel-Ange animaient seules du souvenir des grandes scènes de la mort et de la vie. C'était le Pontife, mais solitaire, et face aux images de son destin d'homme.

Pendant ce temps, dans Rome, on ne pensait qu'à lui, on ne parlait que de lui, de ce qu'il avait fait et de cette grandeur à laquelle il s'était peu à peu élevé au long d'une vie commencée comme petit prêtre, poursuivie comme bibliothécaire sans grande envergure, puis comme nonce et comme archevêque, et que son élection, les tâches imposées, les circonstances, le secours du Saint-Esprit avaient élargi à la mesure de l'Eglise dont il était le Chef, et de sa vocation éternelle.

Après les cérémonies préparatoires de l'inhumation, la mise en bière. J'étais à quelques mètres de ce corps que j'avais tant aimé. Il était encore découvert, mais la foule était épaisse et je ne le distinguais même pas. Puis, les prières achevées, on le transféra de l'autre côté du chœur et je ne vis plus rien du tout. Je participai à l'office funèbre sans m'en douter. Comme Fabrice à Waterloo, avec cette différence, ici, que



tout avait lieu dans un espace de quelques mètres carrés, et qu'il suffisait d'un pilier pour vous rendre étranger à la scène autant qu'un habitant des Indes ou de la Chine. Nous attendîmes longtemps que le cercueil, cette fois scellé, reparût enfin porté à bras d'hommes jusqu'à l'autel de la Confession. Il s'y enfonça au prix de grands efforts, très lentement. C'était donc là tout ce qui nous restait de notre Pape, cette caisse de bois qui flottait en l'air, qu'on était obligé de pousser, de tirer, d'ajuster à l'étroite embouchure. Désormais invisible il descendait rejoindre dans les cryptes vaticanes tous ses prédécesseurs. C'est ainsi que je le vis s'enfoncer dans le temps. A présent il n'était plus qu'un nom derrière lequel se dissimulait une image de plus en plus imprécise. Toutes choses accomplies, il prenait sa place à la suite de l'apôtre et de ses 261 successeurs. L'impression la plus poignante, ce jour-là, on la dut à la vue de ce cercueil, pareil à tous les autres, mais où se trouvait enfermé celui qui avait joué une si grande part dans l'histoire des hommes. Et je songeais à l'étrange impression que j'avais eue au moment où j'attendais, un an auparavant, presque jour pour jour, d'être reçu par lui : il m'avait semblé voir un personnage déjà presque immuable aux pieds du-



quel roulait le fleuve du temps. Maintenant c'était avec lui tout un pan du temps qui s'engloutissait. Ce cercueil, qui nous présentait une face de bois, évoquait à mes yeux comme une étrange horloge fixée sur une heure qui ne passerait plus. Tout était d'une grandeur, mais d'une pauvreté, d'une discrétion que les pompes de la basilique n'entamaient point. Non, je n'avais pas imaginé que la mort d'un Pape pût être aussi simple et que la magnificence de toutes les cérémonies auxquelles lui-même avait si souvent présidé dussent aboutir à ces quelques planches suspendues aux cordes d'un treuil. Et cette opposition marquait à n'en pouvoir douter les limites de la grandeur des hommes à qui la direction de l'Eglise est confiée et des splendides liturgies qui ne dépendent pas des hommes.

Les derniers honneurs rendus au Saint-Père ce furent les messes dites chaque matin par le Chapitre de la Basilique durant neuf jours. Les Cardinaux présents à Rome assistèrent aux trois dernières; ils étaient là presque tous, et de tous les pays. À genoux dans le chœur au long des bancs qui se font face, là même où quelques jours auparavant la mise en bière avait eu lieu. Chacun tenait un grand cierge. Et cette assemblée, réunie



en souvenir de celui qui en avait choisi tous les membres, était l'image de la Chrétienté dans le deuil et la prière.

Cependant, à quoi songions-nous?

On se plaint toujours de la rapidité avec laquelle passent, dans le monde profane, le souvenir des êtres les mieux aimés. Il y avait quelque chose de plus rapide, de plus tragique et de très consolant aussi dans la rapidité avec laquelle on sentait que la figure de Pie XI était en train de passer, de céder aux exigences de l'Eglise. Et déjà ce visage si cher, le visage de cet homme qui s'était offert pour la paix du monde, déjà nous pensions moins à lui qu'à distinguer dans la petite assemblée des Princes de l'Eglise tel ou tel dont on prononçait le nom. Le Pape était enseveli à quelques mètres sous terre. Moins d'une semaine auparavant, nous en avions le cœur plein. Mais la vie de la Chrétienté avait repris ses droits et nous étions déjà impatients de notre nouveau Chef.

Ainsi nous nous trouvions orientés maintenant vers le proche avenir, en vue duquel, plus que pour célébrer la mémoire d'un défunt, tous les Cardinaux du monde entier avaient accouru par le bateau, le train, l'avion. C'est par hasard qu'ils étaient là alors que les cérémonies funèbres duraient



encore. Ils n'étaient pas venus pour elles et chacun le sentait. Plus encore que la pauvreté de son cercueil, la fragilité du souvenir qui lui était accordé dans sa propre basilique nous forçait à penser que sa dignité seule avait exigé notre soumission.

Il me fallut descendre dans la crypte pour éprouver toute la différence qu'il y avait entre l'amour que je portais encore à cette personne défunte parce qu'elle avait été un jour, pour moi, comme un grand camarade, comme un père, et l'oubli où, comme dans tous les cœurs déjà, sa figure dans le mien s'enfonçait.

Il y avait d'ailleurs quelque chose de très singulier dans cette juxtaposition d'une tombe sous terre devant laquelle notre douleur pouvait encore se répandre et de ce catafalque là-haut auquel quatre cardinaux assis aux quatre coins donnaient l'absoute. Et devant celui-ci nous songions moins à prier qu'à dévisager les officiants en grande chape et coiffés de leur calotte rouge. Le mort, notre mort, n'appartenait déjà plus qu'au royaume des ombres. Et les cardinaux encensant cette grande tiare et ces clefs encensaient le symbole d'une dignité qui allait changer de titulaire. L'un était le Primat de Belgique, le second l'archevêque de Naples, un autre était américain, le dernier hongrois.



Celui-ci avait été un grand ami du Pape. Mais il ne s'agissait plus d'amitié à présent. Ils étaient là, réunis tous les quatre, pour prêter leurs voix à l'Eglise qui priait pour elle-même en priant pour celui qui l'avait incarnée. Tandis que dans le souterrain les quelques violettes répandues sur le revêtement de bois blanc dont la tombe était encore couverte, les quelques marguerites déjà en train de se faner, la petite couronne de clématites rouges déposée par une main inconnue, et la pauvre femme à genoux qui égre-nait son chapelet, ces fleurs, ces cierges, ces prières intercédèrent moins pour un chef de l'Eglise que pour une âme qui entrait dans le jugement de Dieu.

Il y eut d'ailleurs bientôt grande foule dans ce souterrain. Et il semblait qu'autour des vertus de Pie XI un culte analogue à celui qui fleurit autour de la tombe de Pie X se fût mis soudain à germer. Une sorte d'équilibre s'établissait avec la cérémonie solennelle qui se déroulait dans le chœur et qui allait bientôt finir. Et il y en aurait peut-être encore une le lendemain; et puis il n'y aurait plus qu'une commémoration annuelle — tandis que le cortège populaire, le cortège souterrain sous les voûtes basses, à la lumière de quelques réflecteurs électriques, ce cortège qui ne faisait que de com-



mencer, il semblait qu'il dût se continuer, comme l'autre autour de l'autre tombe. Et il était beau de voir, dans la mort, ces deux Saints si souvent opposés, ensevelis côte à côte sous la même inscription d'une simplicité bouleversante : *Pius X Papa* — *Pius XI Papa*. Comme si une même humilité dût les réunir par-delà leurs caractères opposés.

Aussi, lorsque j'allai, quelques jours plus tard, aux catacombes de Saint-Calixte, pour une messe célébrée dans la crypte des premiers Pontifes romains, celle-ci m'apparut-elle sous un nouveau jour. Je n'avais pas jusqu'alors compris le sens, non plus, de cette petite cave humide et sombre, ni la vénération dont on l'entourait. Mais à présent la mort du Pape, dont la douceur m'avait livré le sens même de sa paternité pontificale, m'éclairait aussi sur l'amour que je découvrais en moi pour tous ces Papes avant lui et singulièrement pour ceux dont les tombes étaient là. Ils avaient donc reposé dans ces roches souterraines, chaînons de cette immense chaîne qui nous rattache encore, nous autres vivants, à ces débuts de notre histoire. Et il me semblait mieux comprendre l'Eglise dans son mystère temporel. Il ne s'agissait plus seulement de retrouver dans cet enclos les premiers vestiges de nos sym-



boles, de nos offices, mais la propre trace des premiers successeurs de Pierre, ceux dont l'amour triompha du paganisme et de la barbarie. Et à l'autre bout notre Pie XI. Dans cette tragique petite cellule sombre et sans air, je voyais défiler, non pas abstraite et vague, mais vivante et précise, la procession des Chefs par qui l'Eglise avait toujours parlé. Leurs noms mêmes ne comptaient plus guère. Mais la dignité pontificale qui leur avait permis de se transmettre le mot d'ordre et l'amour du Christ. Et, bien que nous eussions presque déjà oublié Pie XI, nous sentions qu'en lui Rome tout entière souffrait d'être décapitée.

Le malaise dura dix-huit jours.

Au milieu de l'après-midi du 1<sup>er</sup> mars, la soixantaine de cardinaux présents à Rome entra donc au Vatican. Chacun avait un domestique et quelques bagages. Ils y entraient pour s'y faire enfermer. On leur avait préparé de pauvres cellules avec des lits de fer. Et l'on raconte que dans celle d'un certain Cardinal il n'y avait même pas de broc. Le certain, c'est que tout cela manquait étrangement de confort. Logés dans un si somptueux palais, les Princes de l'Eglise y furent réduits à une pauvreté absolue.



Leur entrée donna lieu à une cérémonie solennelle. Ils se rendirent en procession à la Chapelle Pauline pour y réciter le *Veni Creator*. On ne pensait plus du tout à Pie XI alors. Eux non plus, derniers reflets pourtant de sa pensée, ayant presque tous été nommés par lui, n'y songeaient sans doute plus. L'Église était dans sa propre attente. Elle mûrissait son Chef futur. Et c'est à cette pensée que, regardant défilér les cardinaux, on devait de sentir s'agiter en soi l'obsédante et bizarre impression d'une maternité mystérieuse.

Puis le défilé de la Chapelle Sixtine à la Chapelle Pauline, suivi du retour à la Chapelle Sixtine, eut quelque chose d'insolite. C'étaient comme des rites incantatoires dont nous n'eussions saisi, dans la galerie intermédiaire où nous étions massés, que les éclats publics. Après quoi le Conclave fut ouvert. Pour le fermer, il fallait nous mettre à la porte. Mais nous nous repliâmes avec lenteur. Finalement, nous nous trouvâmes dans la cour de Saint-Damase, un certain nombre de survivants qui cédaient avec mauvaise grâce. On avait envie de voir le Prince Chigi, maréchal du conclave, procéder à la fermeture des portes.

Tout à coup, une petite cloche sonna. C'était le premier signal de la mise en route



du cortège médiéval. Le ciel commençait à s'assombrir. Et ce fut alors comme un départ sur le quai d'une gare, un adieu, quelque chose de définitif qui s'accomplissait. On nous mettait à la porte d'un Palais dont nous n'avions jamais éprouvé, comme à présent, à quel point il pouvait nous appartenir. Et tout allait s'y dérouler sans nous. On avait l'impression que c'était à présent que le règne de Pie XI prenait fin. Dans la nuit qui tombait, sur cette cour d'où nous étions chassés, flottait un air de tabernacle vide, une tristesse de Vendredi Saint...

Le lendemain matin, tous les séminaristes de Rome sont devant Saint-Pierre. Toutes les nations du monde sont là, figurées par leurs soutanes et leurs ceintures de toutes les couleurs. Une grande abondance de voitures, chargées d'appareils de prise de vues braqués sur la Sixtine, forme des îlots entourés par cette masse hétéroclite et pourtant homogène. On attend qu'une petite fumée sorte d'un long tuyau. Et c'est bien étrange, cette mobilisation de tant d'êtres et des inventions les plus modernes dans le seul but d'apercevoir la petite vapeur à laquelle l'Eglise s'en remet du soin d'annoncer au monde le résultat d'un scrutin dont on ne saura jamais rien de plus. Et il y avait,



d'un côté, le Conclave, enfermé, secret, et de l'autre toute la terre qui attendait par nos yeux. Cela avait quelque chose des mystères antiques. Nous attendions : la décision des augures, la vocifération silencieuse d'une petite fumée annonçant la descente du Saint-Esprit sur un homme. Et si la fumée était blanche, c'est que le scrutin aurait abouti. Cependant, il n'y avait pas d'exemple qu'il aboutît si vite. On se disait pourtant que si c'était Pacelli, ce serait au premier tour, et voilà que, tout d'un coup, un immense murmure signale de la fumée au bout du long tuyau. Elle est blanche. La place Saint-Pierre exulte. Mais presque aussitôt une fumée noire, abondante, couvre le ciel de la Sixtine. On sent une grande déception dans la foule. Et comme Pacelli n'est pas élu on convient, entre gens bien informés, qu'il ne le sera pas le soir non plus et que, d'ailleurs, s'il l'était, on ne l'annoncerait que le lendemain. Comme le baptême de ma filleule a lieu à quatre heures, l'idée de revenir l'après-midi m'échappe tout à fait. Et voilà que, le baptême fini, le thé avalé, on nous appelle au téléphone. Une voix à l'autre bout nous lance ces mots : « Le Pape est élu. »

Nous n'aurons donc pas vu la petite fumée blanche.



Nous sommes ahuris, stupéfaits. Nous nous jetons dans un taxi qui nous mène à Saint-Pierre. Déjà la bousculade dans la ville est énorme, nous confirme l'événement dont nous doutions encore. Des haut-parleurs font retentir à travers les rues le nom de Pacelli. On est si fiévreux, si tremblant, si anxieux d'arriver sur la place (où l'on ne pense pourtant pas qu'il doive se produire rien d'autre que cette fumée que nous savons que nous ne verrons plus), qu'on écoute à peine la voix qui résonne. On ne pense pas un instant qu'elle puisse venir de Saint-Pierre, qu'elle soit celle du Cardinal faisant part à la foule de la bonne nouvelle. Nous nous trouvons emportés par un peuple de plus en plus compact qui roule vers la basilique dans un fiévreux délire. Un chauffeur de taxi crie au nôtre en passant que c'est bien Pacelli. Or, Pacelli étant Romain, était le candidat de Rome. D'où le vertige qui s'est brusquement emparé de cette population et l'attire, la pousse, la concentre en vagues toujours plus denses vers la façade symbolique. Nous arrivons à la place noire de monde. Un *Te Deum* très lent, très pieux, s'élève des gradins de Saint-Pierre. Qui l'a entonné? Il se répand; il monte. Et dans le crépuscule exquis dont nous sommes enveloppés, ce chant d'un



peuple heureux est d'une tendresse, d'une majesté dont rien n'approche.

La Basilique en face de nous se dresse comme un grand corps vivant dont nous serions la voix, dont nous sommes le cœur. Une surprenante et merveilleuse communion unit dans un seul chant la façade et la colonnade avec leurs statues de pierre qui dans le demi-jour s'élancent comme des anges aux limites du ciel et de la terre, et cette foule compacte qui ne retient plus sa joie. Les visages radieux s'en renvoient les uns aux autres l'inépuisable témoignage. Ah! nous aurons vu du moins ce qu'est l'allégresse d'un peuple qui a soif d'un chef et qui le trouve, et qui l'acclame, et qui élève vers Dieu ses actions de grâce. Au cœur de cette foule fervente, on se sent arraché à toutes les foules de la terre; ivre d'appartenir à la même communion, d'être, avec tous les autres, cellules vivantes d'un corps immense.

Mais déjà la loggia de Saint-Pierre est parée de son vaste tapis, les fenêtres toujours fermées sont ouvertes; et, par-derrrière, des lumières brillent.

Nous voyons sur le fond lumineux des ombres s'agiter. Le Pape sans doute avec sa suite. Et voici qu'une voix très claire s'élève. Je ne me rends pas encore très bien compte que c'est la voix du nouveau Pape,



que nous avons vraiment un Pape, et que ce sont là les premiers mots qu'il prononce, la première bénédiction qu'il répand. Nous pensons seulement qu'une voix tombe de Saint-Pierre, et que tout ce que nous venons d'apprendre, tout doit donc être vrai, puisque cette voix retentit sur ce grand mou-tonnement qui l'acclame. La foule acclame son Père dans une espèce de délire d'amour.

Il me semble alors distinguer une forme plus claire qui s'avance, se penche sur le balcon; elle voudrait nous étreindre.

C'est après cela que j'appris que le Cardinal-diacre avait annoncé, en notre absence, ce que je regrettais alors amèrement, ce que je regretterais toujours, de n'avoir pas été là pour entendre : le *Gaudium magnum*, l'*Habemus papam*. Et l'on me dit, pour m'attrister davantage, ce qu'avait été l'explosion de folie de la foule à ce moment-là. Et qu'à peine le prénom du Pape prononcé elle ne laissa pas le Cardinal achever sa formule, clamant elle-même son nom : Pacelli, Pacelli. Elle applaudit, elle hurla de joie, nous dit-on, avec un tel ensemble, une telle frénésie, que le Cardinal dut attendre pour achever sa phrase...

Ainsi j'étais à Rome et je n'aurai pas entendu la simple, la prodigieuse annonce de la nouvelle lancée du haut des balcons de



Saint-Pierre. A l'autre bout de la terre on l'a mieux entendue que moi.

Je n'allais pas être beaucoup plus favorisé pour le Couronnement, bien que je disposasse d'une des meilleures places dans la Basilique.

Et la Préface, le *Pater* prononcés par le Pape avec une lenteur, une piété dont l'énorme assistance sur la place entendit le bouleversant écho, dont des amis en France me répétèrent l'émotion avec laquelle ils en avaient écouté chaque mot, du haut de notre estrade d'où nous dominions tout le chœur, nous n'en saisîmes rien; car les distances dans Saint-Pierre sont grandes, et quand le Pape se trouve à l'autel de la Confession, sa voix ne parvient pas à ceux qui sont au fond. Le seul profit que l'on tire du soi-disant honneur d'une place de choix, au milieu de tout un monde chamarré de broderies et de décorations, et qui, pour plusieurs raisons, est insensible à la grandeur de ce qui se déroule sous ses yeux, c'est de pouvoir assister, sans que rien de sentimental s'y mêle, au long office. Ce dimanche matin où j'étais à Saint-Pierre, au milieu de délégations venues de toutes les parties du monde pour assister à l'interminable



Messe, je ne crois pas que j'exagère en disant que, depuis treize ans, c'est peut-être le premier dimanche que j'eus l'impression de n'avoir pas assisté à la Messe... On regardait les soixante cardinaux en mitres blanches, on regardait le Pape, on regardait les cardinaux baiser les pieds du Pape, on essayait de voir M. de Valera et la Princesse de Piémont, Paul Claudel et le Roi de Bulgarie. Mais quant au Saint Sacrifice lui-même, il se trouvait tellement immergé au milieu des pompes, de nos distractions et des protestations des gens qui étouffaient derrière nous dans des tribunes closes, qui criaient lorsque pour mieux voir nous montions sur nos chaises, le Saint Sacrifice nous parut avoir été un incident secondaire dans le cours d'une cérémonie centrée autour de la personne du nouveau Pape. C'est lui qui était au centre de tous les regards, de toutes les pensées. Il dominait toute la liturgie. Son humilité, sa ferveur, la beauté d'un spectacle qui nous montrait l'univers à ses pieds, on ne songeait à rien d'autre. Mais au fond, ce matin-là, n'était-ce pas vraiment de la personne du Pape que les anges, les séraphins et les chérubins avaient voulu surtout nous entretenir?...

Et lorsqu'un peu plus tard, dans la loggia au centre de la façade, là même d'où dix



jours auparavant s'était envolée la grande nouvelle, lorsque le Cardinal diacre posa sur la tête du Pape la Tiare, symbole de son autorité, je pense que personne non plus ne vit rien de plus que moi. Mais là aussi c'était très bien comme cela. Nous étions sur un plan où ni nos émotions, ni nos regards ne comptaient. Non! l'important c'était de recevoir la première bénédiction du Pape couronné. Et comme celle qu'il avait accordée à son peuple après son élection, elle s'étendit sur le monde.

Nous recevions de lui la solennelle assurance que le veuvage de l'Eglise avait pris fin.

Le soleil resplendissait. La foule était unimaginablement dense. Et toutes les chrétiennes de la terre, réunies dans une même ferveur, recevaient en ce même instant le précieux message d'un couronnement qui élevait pour le salut de toute la terre, mais au-dessus d'elle et désormais à l'écart, le Père de tous les fidèles, le Solitaire du Vatican.

*Mars 1939.*







## TABLE DES MATIÈRES

---

Avertissement . . . . .	7
Découverte de Dieu . . . . .	9
Ce que je dois à Lourdes . . . . .	47
Athènes et la Terre-Sainte . . . . .	91
La leçon de Rome . . . . .	129
Une audience de Pie XI . . . . .	163
Mort et résurrection du Père . . . . .	199





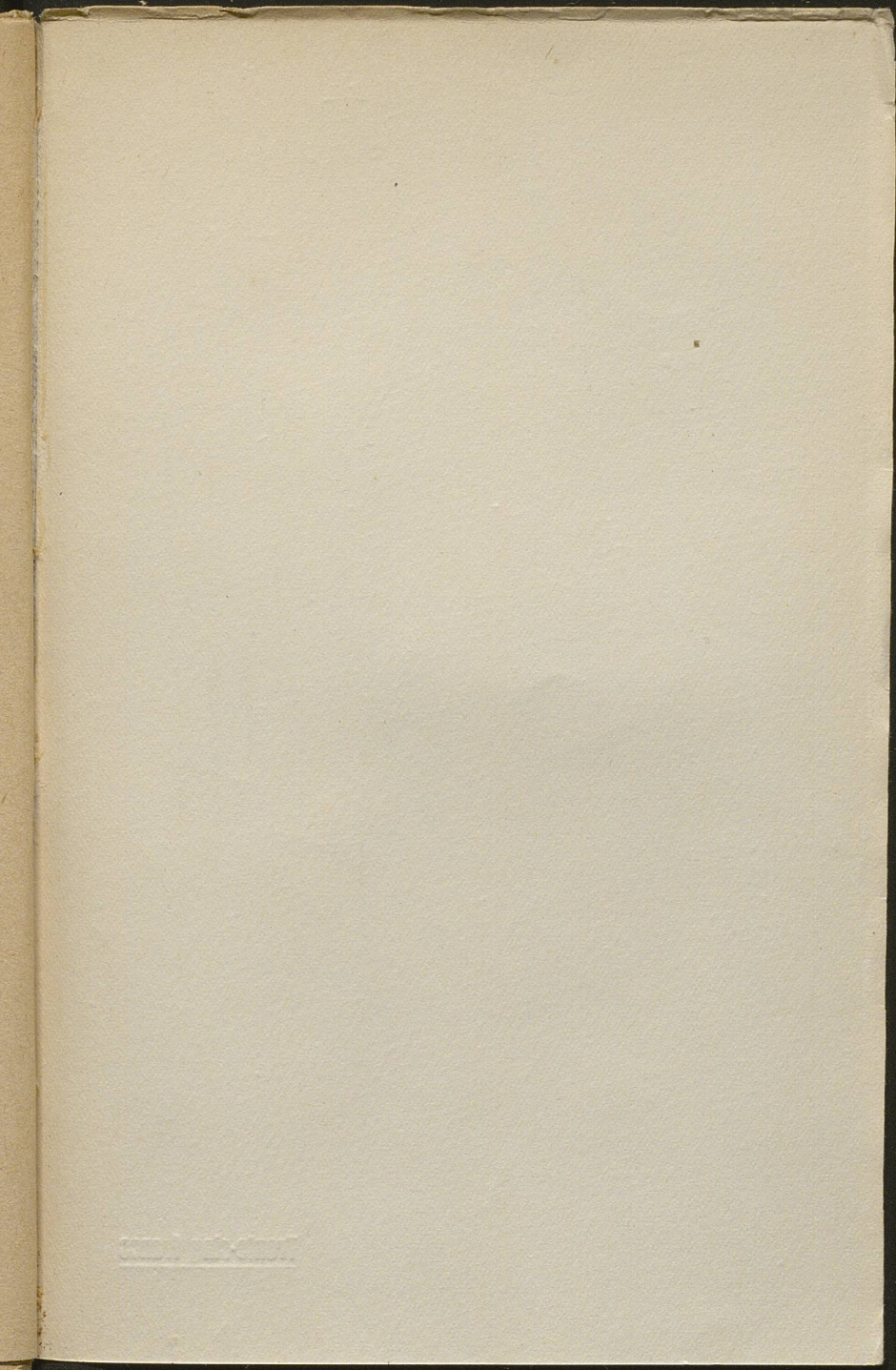


ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES DE  
E. RAMLOT ET C<sup>ie</sup>  
52, AVENUE DU MAINÉ  
POUR  
LES ÉDITIONS SPES  
PARIS











Trente-cinq francs



---

René SCHWOB

---

**ITINÉRAIRE  
D'UN JUIF  
VERS L'ÉGLISE**

---

ÉDITIONS  
SPES  
—  
PARIS

---